MÉMOIRES

DE MADAME

DE STAAL,

au De Launay

Écrits par elle-même. K

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LV.

BRITISH MUSEUM
LONDON

MÉMOIRES

DE MADAME

DE STAAL,

Ecrits par elle-même.

JE ne me flatte pas que les événemens de ma vie méritent jamais l'attention de perſonne ; & ſi je me donne la peine de les écrire, ce n'eſt que pour m'amuſer par le ſouvenir des choſes qui m'ont intereſſée.

Il m'eſt arrivé tout le contraire de ce qu'on voit dans les romans, où l'héroïne, élevée comme une ſimple bergere, ſe trouve une illuſtre princeſſe. J'ai été traitée dans mon enfance en perſonne de

distinction ; & par la ſuite je découvris que je n'étois rien, & que rien dans le monde ne m'appartenoit. Mon ame n'ayant pas pris d'abord le pli que lui devoit donner la mauvaiſe fortune, a toujours réſiſté à l'abaiſſement & à la ſujétion où je me ſuis trouvée. C'eſt là l'origine du malheur de ma vie.

Mon pere fut obligé pour quelque affaire que je n'ai jamais ſçue, de quitter la France & de s'établir en Angleterre ; ma mere étoit jeune & belle. Des directeurs lui firent ſcrupule de vivre éloignée de ſon mari, & elle l'alla trouver ; mais s'étant bientôt déplue dans un climat étranger, elle revint en France groſſe de moi, dont elle accoucha à Paris. Dépourvue des moyens d'y ſubſiſter, elle chercha & trouva une retraite dans l'abbaïe de ſaint Sauveur d'Evreux en Normandie. Madame de la Ro-

chefoucault, qui en étoit abbeſſe, la reçut ſans penſion, à la ſollicitation de quelques amis ; & lorſqu'il fallut me tirer de nourrice, elle conſentit que ma mere m'allât chercher, & m'amenât avec elle dans le couvent.

Un peu avant ce temps-là, le roi Louis XIV voulut s'attribuer la nomination des abbaïes d'Urbaniſtes ; le pape s'y oppoſa ; & la conteſtation traînant en longueur, les religieuſes nommées à ces abbaïes, ſorties pour en prendre poſſeſſion, ne voulurent pas la plupart rentrer dans leur maiſon, & chercherent, en attendant l'événement, un aſyle dans d'autres couvens.

Meſdames de Grieu de l'abbaïe de Jouarre, du nombre des prétendantes, s'étoient retirée à St Sauveur, où ma mere avoit lié une grande amitié avec elles ; & lorſqu'elle y revint & m'y amena,

ces dames, au premier abord, ſe prirent de paſſion pour moi. Leur déſœuvrement en maiſon étrangere les jettoit dans une eſpece d'ennui qui fait ſaiſir le premier objet qu'on rencontre; elles m'aimerent avec la véhémence que la ſolitude & l'oiſiveté donnent à toutes ſortes de ſentimens.

J'avois un peu plus de deux ans, & je faiſois déja de petits diſcours qu'on érigeoit en bons mots eu égard à mon âge. Je gagnai les bonnes graces de l'abbeſſe par une aventure peut-être trop puérile à raconter. Elle étoit ſœur du duc de la Rochefoucault ſi connu par ſon eſprit, elle en avoit beaucoup auſſi; mais l'eſprit n'empêche pas d'avoir des manies, il les rend ſeulement plus remarquables. Elle avoit établi chez elle l'aſyle des chiens malheureux; les eſtropiés, les incurables rempliſſoient ſon appartement: les uns tomboient du

haut-mal, les autres étoient couverts de gale; ceux qui étoient jolis, elle ne s'en chargeoit pas, ſure qu'ils trouveroient aſſez de reſſources ailleurs. J'étois ſouvent chez elle avec meſdames de Grieu. Il m'arriva un jour, comme on ſe mettoit à table, de marcher inconſidérément ſur la pate d'un de ces infortunés, qui fit de grands cris. L'abbeſſe changea de viſage, & parut ſi irritée, qu'on me dit tout bas de demander pardon. Comme je ne compris pas qu'elle fût l'offenſée, je quittai la table, & j'allai me mettre à genoux au milieu de la ſalle, vis-à-vis du chien bleſſé, à qui je fis une excuſe très-touchante. Cette action réuſſit, & me mit fort bien avec elle. La marquiſe de Silleri ſa ſœur, & meſdames de ſaint Poin & de Boisfévrier ſes niéces, toutes femmes de beaucoup d'eſprit, ſe faiſoient un divertiſſement de m'entrete-

nir. Véritablement, j'avois plus d'intelligence & de raiſonnement qu'on n'en a ordinairement à cet âge ; cela ſe peut dire ſans vanité, puiſqu'on voit des enfans qui ont paſſé pour des prodiges d'eſprit, devenir des prodiges de ſottiſe.

Ces heureuſes diſpoſitions furent cultivées par toutes les inſtructions dont mon âge étoit ſuſceptible. Je ne vivois qu'avec des perſonnes faites ; cela donne une tournure raiſonnable à l'eſprit. Elles en ſçavoient aſſez pour me rendre raiſon de tout ce que je voulois ſçavoir. Une curioſité ſatisfaite en faiſoit naître une autre ; je queſtionnois perpétuellement, & l'on me répondoit toujours. Au lieu de m'endormir avec les peau-d'aſne, on mettoit dans ma tête les premiers fondemens de l'hiſtoire ſainte & profane ; & cela s'y plaçoit ſi bien, que j'en faiſois des citations à propos. Ce ſuccès de

mon éducation rendit les perſonnes qui s'en mêloient encore plus paſſionnées pour moi. Elles engagerent ma mere à m'abandonner tout-à-fait entre leurs mains.

Madame la ducheſſe de Ventadour ayant déſiré de l'avoir pour gouvernante de ſa fille unique, ma mere accepta cette place à des conditions avantageuſes & honorables; mais ſon extrême dévotion, incompatible avec ce nouveau genre de vie, & encore plus avec les inclinations de ſon éleve, la lui fit quitter ſans attendre le mariage de M^lle^. de Ventadour, qui ſe fit peu après avec le prince de Turenne.

Ma mere revint au bout d'un an dans le couvent où elle m'avoit laiſſée à ces dames qui s'étoient emparées de moi, & qui s'y étoient attachées de telle ſorte, qu'elles ne voulurent pas à ſon retour s'en déſaiſir; elles me regardoient comme leur enfant, & ſe

faiſoient une occupation unique de mon éducation.

Cette vive amitié leur fit déſirer une ſituation qui leur donnât moyen de me faire plus de bien. Elles employerent quelques protections qu'elles avoient à la cour, pour obtenir une abbaïe. On en parla long-temps avant que cela réuſsît. Je fis la prédiction que ce ne ſeroit que lorſque j'aurois ſept ans. Les fous & les enfans prophétiſent quelquefois, parce qu'ils parlent ſouvent au hazard. C'eſt un grand événement dans un couvent, quand une religieuſe devient abbeſſe. Les démarches qui tendent à cet objet ſont épiées de toutes parts. On eut quelques ſoupçons des eſpérances de meſdames de Grieu: & comme on croyoit qu'elles ne me cachoient rien, je fus queſtionnée; je répondis des balivernes; je parlai de ma poupée; enfin je perſuadai que j'é-

tois trop enfant pour qu'on me confiât rien, & je gardai le ſecret, ſans qu'il m'en coûtât d'altérer la vérité. Je n'avois pas appris à mentir : accoutumée à trouver l'excuſe de mes fautes dans leur aveu, rien ne me portoit à chercher des détours. C'eſt la rigueur & la contrainte dont on uſe envers les enfans, qui forcent la plupart à devenir fourbes & menteurs.

Madame de Grieu, l'aînée des deux ſœurs, fut enfin nommée au prieuré de ſaint Louis à Rouen. Elle partit peu après avec ſa ſœur pour s'y rendre, & m'y mena du conſentement de ma mere, qui, aſſez embarraſſée d'elle-même, ſe trouva heureuſe d'être défaite de moi. Ces dames s'arrêterent chez un de leurs freres, qui demeuroit dans une jolie terre en ce pays-là. J'étois ravie d'aller, & de voir des objets nouveaux ; le monde croiſſoit ſous mes yeux : je fus encore

plus aiſe d'arriver à ſaint Louis. Peu après j'appris la mort de mon pere, qui étoit reſté en Angleterre; je ne l'avois jamais vu, & je ne ſçais ſi je croyois en avoir un; je lui donnai pourtant des larmes, je ne me ſouviens pas d'où elles partirent.

Ce couvent de ſaint Louis étoit comme un petit état où je régnois ſouverainement. L'abbeſſe & ſa ſœur ne ſongeoient qu'à prévenir mes déſirs, & à ſatisfaire mes fantaiſies. Je logeois dans ſon appartement, qui étoit agréable & commode. Quatre perſonnes, tant religieuſes que converſes, employées à me ſervir, étoient aſſez occupées par la multitude & la variété de mes volontés. On veut beaucoup quand on n'eſt contraint ſur rien. Les niéces de l'abbeſſe qu'elle avoit priſes auprès d'elle, par déférence pour ſa famille, étoient, quoiqu'avec déplaiſir, mes com-

plaiſantes ; & toute la maiſon ſe trouvoit dans la néceſſité de me faire une eſpece de cour. Comme tout ce que je voyois m'étoit ſoumis, je n'imaginois pas que je duſſe avoir la moindre complaiſance ; auſſi n'en avois-je aucune, pas même pour ces dames dont l'aveugle tendreſſe m'avoit érigé ce petit empire.

Une penſion qu'elles avoient de leur famille, étoit employée à me payer des maîtres, & à me donner tout ce qui m'étoit néceſſaire ou agréable. Elles ſe laiſſoient manquer de tout, pour que je ne manquaſſe de rien. Il eſt vrai que je les aimois tendrement ; mais c'étoit ſans connoître combien j'y étois obligée. Ce qu'on faiſoit pour moi me coûtoit ſi peu, qu'il me ſembloit être dans l'ordre naturel. Ce ne ſont que nos efforts pour obtenir quelque choſe, qui nous en apprennent la valeur. Enfin j'a-

vois acquis, quoiqu'infiniment petite, tous les défauts des grands : cela m'a ſervi depuis à les excuſer en eux, & m'a fait voir avec quelle facilité on ſe perſuade que tout eſt pour ſoi.

Cette extrême indulgence qu'on avoit pour mes défauts, les eut fait dégénérer en vices, ſi heureuſement je n'euſſe été bien née, & ſi la dévotion où je me livrai dès mes premieres années, n'avoit réprimé mes paſſions naiſſantes, avant qu'elles euſſent fait quelque progrès. La religion étoit le ſeul grand objet que j'euſſe devant les yeux ; j'en étois fort inſtruite ; & j'avois l'eſprit ſi avancé, qu'on m'admit à la participation de ſes plus ſaints myſteres, avant que j'euſſe atteint l'âge de huit ans. Cette grace prématurée augmenta ma ferveur. J'aimois la lecture. Il n'y avoit dans la bibliothéque du couvent que des livres de

piété : j'en liſois continuellement ; & je paſſois le reſte du temps en prieres ou en méditations. On craignit que cela n'altérât ma ſanté, qui étoit fort délicate ; & l'on ſongea à réprimer mon zele. La contrainte qui juſqu'alors m'étoit inconnue, rendit mon ardeur plus vive. Je m'échappois, pour paſſer en pieux exercices les heures qu'on croyoit employées à mon amuſement. J'y mêlois quelques légeres études. Je fus pluſieurs années occupée de la ſorte, avec tant d'attachement, que plaignant les momens employés à autre choſe, je me fis couper les cheveux pour être plutôt coëffée ; je les avois d'une longueur ſinguliere, & l'uſage étoit alors de les conſerver. Les femmes tiennent à leurs agrémens, encore plus qu'à leurs paſſions ; celle que j'avois pour la lecture ne put m'empêcher de ſentir vivement le regret de ce ſacri-

fice. J'appris par-là qu'on pouvoit ſe repentir. Cette connoiſſance rallentit mon ardeur pour être religieuſe. J'en avois juſqu'alors attendu le moment avec impatience. Je commençai à ſentir les conſéquences d'un engagement qu'on ne peut rompre ; & de-là juſqu'à l'âge de prendre le voile, ma vocation s'affoiblit tellement, que je n'y penſai preſque plus.

Il y avoit dans mon couvent des penſionnaires d'un âge beaucoup plus avancé que le mien ; je m'attachai à quelques-unes d'elles ; cela fit un peu de diverſion à mes occupations ſérieuſes. Elles me prêterent des romans, dont l'impreſſion fut ſi vive ſur mon eſprit, que je n'ai pas été depuis ſi agitée de mes propres aventures, que je l'étois de celles de ces perſonnages fabuleux. La grande liberté qu'on me laiſſoit, n'empêchoit pas qu'on ne veillât à mes ac-

tions ; & comme je n'en cachois aucune, il étoit aiſé de connoître ma conduite. On vit donc que je faiſois de ces lectures dangereuſes, & l'on me dit qu'il y falloit renoncer. Je le fis ſi exactement, qu'étant reſtée tout au travers d'un incident qui me cauſoit une grande inquiétude, je n'en voulus pas voir le dénouement ; & quelque inſtance qu'on me fît pour l'achever ſecrétement, j'y réſiſtai. J'ai fait peu de choſes qui m'aient autant coûté. Cependant l'idée des paſſions me frappa, & les ſentimens qui les forment s'inſinuerent dans mon ame ſans objet déterminé.

Mademoiſelle de Silly que j'avois vue dans mon enfance à S. Sauveur, où elle avoit paſſé quelque temps, vint demeurer à S. Louis. C'étoit une perſonne fort aimable, qui avoit l'eſprit ſolide & cultivé ; plus déterminée par

ſes vues, que par ſes ſentimens; d'un caractere ferme & décidé. Je m'attachai à elle avec toute la vivacité qu'ont les premiers ſentimens. Je ne ſongeois qu'à lui plaire; ſes goûts devinrent les miens: elle aimoit la lecture; je liſois tout le jour auprès d'elle. Juſqu'alors je n'avois point trouvé de livres qui puſſent exciter ma curioſité, ni la ſatisfaire. J'ai depuis ſouvent déploré la perte de cinq ou ſix années, les plus propres à cultiver l'eſprit, que je paſſai ſans rien apprendre que ce qu'on montre ordinairement à de jeunes filles, comme la muſique, la danſe, à jouer du clavecin; toutes choſes pour leſquelles je n'avois ni goût, ni talent, & où je ne fis aucun progrès.

Mon abbeſſe & ſa ſœur m'avoient donné toute la culture que peut recevoir un enfant; mais elles n'avoient pas ce qu'il falloit pour

me mener plus loin ; & j'étois demeurée en chemin, lorſque mademoiſelle de Silly m'ouvrit un nouveau champ. Elle faiſoit une eſpece d'étude de la philoſophie de Deſcartes. Je me livrai avec un extrême plaiſir à cette entrepriſe. Je lus enſuite avec elle la *Recherche de la Vérité*, & me paſſionnai du ſyſtême de l'auteur. Pour vérifier ſi j'y comprenois quelque choſe, je m'attachois à prévoir les conſéquences de ſes principes, que je ne manquois gueres de retrouver. Cela me fit croire que je l'entendois. Il ſe peut faire qu'une tête toute neuve, qui n'eſt imbue d'aucune opinion, reçoive plus aiſément des idées abſtraites, que celles qui ſont déja remplies de diverſes penſées propres à s'embarraſſer les unes avec les autres. Il eſt vrai auſſi que la paſſion de connoître eſt plus vive, quand on n'en a encore reſſenti aucune

autre, & l'attention plus entiere dans un âge où les ſoins & les affaires ne la partagent pas.

Je prenois un ſi grand plaiſir à cette prétendue découverte de la vérité, que je ne pouvois ſouffrir rien de ce qui m'en détournoit. Les amuſemens, les ſociétés ordinaires, tout me déplaiſoit, hors l'étude & les entretiens qui s'y rapportoient. Cependant, à force de penſer, j'eus des penſées qui m'inquiéterent. Je craignis que la philoſophie n'altérât la foi ; que ces idées métaphyſiques ne fuſſent une nourriture trop forte pour un eſprit peu capable encore de les bien digérer; & je pris, au fort de ma paſſion, le parti d'en éloigner l'objet, juſqu'à ce que je puſſe m'y livrer ſans danger. Ce ſacrifice me coûta infiniment ; mais je m'étois accoutumée de bonne heure à me faire violence, & à décider contre mon goût dans les choſes qui me

ſembloient douteuſes, perſuadée que l'erreur devoit moins s'y trouver, que du côté oppoſé.

Mademoiſelle de Silly, que je conſultai, approuva ma retenue. Aucune penſée ne s'offroit à mon eſprit dont je ne lui fiſſe part. Je l'aimois comme on s'aime ſoi-même, & plus encore, à ce qu'il me ſembloit. J'aurois voulu ſouffrir les maux qui lui étoient deſtinés, pour l'en délivrer; enfin j'allois juſqu'à prendre des gens en averſion, parce qu'ils paroiſſoient avoir plus d'eſtime & d'amitié pour moi que pour elle.

Ce premier attachement, tout extrême qu'il étoit, ne m'empêcha pas de reſſentir quelque légere atteinte d'un ſentiment plus ordinaire. Un frere de mon abbeſſe vint, avec ſa niéce, & un homme amoureux de cette niéce, paſſer quelque temps au dehors du couvent. Ce fut un ſpectacle nouveau

pour moi. Je m'apperçus de leur intelligence, aux premiers mots qu'ils ſe dirent en ma préſence ; c'étoit pourtant quelque choſe de fort indifférent. Je m'applaudis de cette découverte ; & voulant la ſuivre, je prêtai à leurs démarches une attention qui paſſoit la ſimple curioſité. J'entretenois mademoiſelle de Silly de mes remarques ; & comme elle avoit plus d'expérience que moi, elle connut d'abord l'eſpece d'intérêt que j'y prenois. Elle ne voulut pas me développer cette connoiſſance, ſouvent dangereuſe : car il peut arriver qu'on néglige un ſentiment dont on ignore la nature, & qu'il ſe diſſipe de lui-même ; au lieu que celui dont on s'effraye & qu'on entreprend de combattre, ſe grave plus profondément dans l'imagination, & ne peut que très-difficilement s'en effacer.

Cependant la triſteſſe dans la-

quelle je tombai après le départ de cette compagnie, m'apprit que j'étois touchée des agrémens, quoique médiocres, du chevalier de R... qui y faiſoit le principal rôle. Sa perſonne, tout ce qu'il avoit dit, juſqu'à ſes piéces de luth dont il jouoit parfaitement bien, ne ſortoient point de mon eſprit. Je fis part à mademoiſelle de Silly du trouble où j'étois. Elle m'avoua qu'elle s'en étoit apperçue avant moi, me conſeilla de ne m'en point allarmer, & de ne me pas examiner trop curieuſement, perſuadée que ſouvent le mal s'augmente par l'attention qu'on y donne. En effet, j'ajoutois des ſentimens imaginaires puiſés dans les romans, à ce que pouvoit avoir de réel cette premiere inclination, qui véritablement n'étoit pas forte, puiſqu'elle ne put tenir contre l'idée d'une union indiſſoluble. Mademoiſelle de Silly s'en ſervit

adroitement, pour guérir en moi ce qu'elle jugea n'être qu'une fantaisie. Elle me présenta cet objet avec une espece de possibilité : j'en fus d'abord étonnée ; j'y réfléchis beaucoup ; & après avoir passé la nuit dans une grande agitation, je trouvai à mon réveil le charme cessé, mon esprit tranquille, mon cœur dégagé, & je ne pensai plus à cette aventure que pour en rire avec mademoiselle de Silly qui m'en avoit si heureusement tirée. Je revis long-temps après ce personnage dépouillé de tout ce que l'illusion lui avoit autrefois prêté. A peine me fut-il reconnoissable ; il ne me resta, de l'impression qu'il m'avoit faite, qu'un goût singulier pour le luth & pour la guitarre.

Avant ce léger essai de mes sentimens, j'en avois inspiré d'assez vifs à un homme de beaucoup d'esprit, qu'une formalité de justice

obligea

obligea d'entrer plusieurs jours de suite dans mon couvent. Il m'entretint assez long-temps, & fut surpris de trouver une fille de treize à quatorze ans, avec des connoissances étrangeres à cet âge. Monsieur Brunel, c'est ainsi qu'il se nommoit, désira de lier quelque commerce avec moi; & pour y parvenir, il engagea mademoiselle de Silly, déja charmée de sa conversation, à trouver bon qu'il vînt lui rendre visite. Elle y consentit volontiers; & comme nous étions inséparables, il me voyoit en même-temps. Il se mit peu à peu sur le pied de venir passer toutes les après-dinées à notre parloir, & établit une espece de galanterie qui se partageoit à peu près également entre mademoiselle de Silly & moi. Je voyois pourtant bien que la balance penchoit de mon côté; & dans les vers qu'il faisoit pour nous, ce qui s'adressoit

à moi, étoit plus tendre & plus naturel. En voici dont je me ſouviens, qu'il m'adreſſa au commencement du ſiecle ; c'eſt ſe ſouvenir d'aſſez loin :

Que de choſes l'on vous dira, &c.
(*Voyez à la fin des Mem.*)

Je m'amuſois infiniment de cette ſociété. Monſieur Brunel avoit un diſcernement exquis, & toutes les connoiſſances qui ornent l'eſprit. Il lui manquoit ſeulement ces graces qu'on n'acquiert que dans le commerce du grand monde, qui pourtant rendent plus propre à plaire que des avantages plus ſolides. Je n'avois aucun goût pour lui ; mais j'étois flattée de celui qu'il avoit pour moi. Les premieres & les dernieres conquêtes ſont celles dont on ſe ſçait le plus de gré. Quand on eſt bien jeune, c'eſt quelque choſe de plaire déja ; & c'eſt beaucoup de plaire enco-

re, quand on ſe trouve ſur le retour. Cette affaire m'occupoit ſans me toucher. J'étois attentive à démêler ce que monſieur Brunel penſoit pour moi. Mais s'il s'en expliquoit trop clairement ; s'il ſembloit prétendre quelque retour, je prenois du dégoût pour lui : car il eſt vrai que le cœur ne manque guere de ſe révolter contre toutes les demandes qu'il ne prévient pas de lui-même. Mais tout indifférent que m'étoit monſieur Brunel, je fus piquée d'apprendre qu'il avoit une ancienne maîtreſſe, avec laquelle il paſſoit une partie de ſa vie. Cette découverte mit mon imagination aſſez en mouvement, pour produire les premiers vers qui ſoient ſortis de ma tête. Ils étoient ſur un ton ironique, ſans regles & ſans meſure, parce que je n'en ſçavois pas faire. Il y répondit galamment par ceux-ci :

Si j'aime, ou si je n'aime pas, &c.
(Voyez à la fin des Mem.)

Mon dépit se calma ; il ne produisit point de jalousie, ni rien de ce qui appartient à une passion ; aussi n'en avois-je pas pour l'homme dont il s'agit. La liaison qui étoit entre nous subsista jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva peu de temps après que j'eus quitté la province. Elle me causa un regret qui dure encore, & ne cessera jamais.

Mademoiselle de Silly, cette amie dont j'étois inséparable, fut obligée de faire un voyage à Paris : son éloignement, quoiqu'il dût être fort court, me causa une douleur au-delà de ce que j'en avois jamais senti. J'eus recours à une occupation nouvelle, pour me tirer de l'espece d'anéantissement où me jetta son absence. J'avois remarqué dans mes pre-

mieres études, l'inconvénient de ne pas ſçavoir un peu de géométrie, & je conſervois l'envie d'en prendre quelque teinture. Je m'y déterminai alors par la néceſſité d'occuper mon eſprit d'idées qui le rempliſſent entiérement. Je me livrai donc à cette étude, dont je tirai une utile diverſion. Le meilleur moyen de calmer les troubles de l'eſprit, n'eſt pas de combattre l'objet qui les cauſe; mais de lui en préſenter d'autres qui le détournent & l'éloignent inſenſiblement de celui-là. Je profitai longtemps après de cette remarque, dans une occaſion d'un autre genre.

Le couvent de ſaint Louis étoit preſque ruiné, quand madame de Grieu en fut abbeſſe; une eſpece de famine qui déſola la France quelques années après, acheva de réduire cette maiſon à la derniere miſere. Les religieuſes mal nourries examinerent avec chagrin les

dépenſes qu'elles crurent faites en partie à leurs dépens. L'abbeſſe & ſa ſœur avoient des penſions de leur famille ; mais on ſe perſuada qu'elles ne ſuffiſoient pas à l'entretien de ſes niéces, & encore moins à tout ce qu'on faiſoit pour moi. Je devins l'objet des murmures ; ils engendrerent les cabales, qui allerent juſqu'à inſpirer à l'archevêque de Rouen, monſieur Colbert, la volonté de détruire la maiſon, ou du moins d'obliger l'abbeſſe à la quitter. Il vint faire ſa viſite, écouta les plaintes, & conclut qu'il falloit que madame de Grieu ſe démît de ſon abbaïe, ou ſe défît de moi & de ſes niéces. Je ne trouvai moyen de ſoutenir l'attente de cet arrêt qui me réduiſoit à la derniere extrémité, qu'en arrêtant l'agitation de mon eſprit par une forte application ſur des matieres abſtraites. Je crois qu'il ſeroit facile d'employer

ce moyen ; & de le tourner en habitude, ſi l'on s'y accoutumoit de bonne heure ; & qu'on s'épargneroit en partie, par cette voie, les inutiles tourmens de l'inquiétude.

J'appris, après la viſite de l'archevêque, ſa déciſion. L'abbeſſe & ſa ſœur étoient au déſeſpoir. Leur douleur m'empêchoit de ſentir la mienne. Enfin ayant examiné entr'elles & moi, & avec mademoiſelle de Silly, revenue depuis long-temps à ſaint Louis ; les partis qu'on pouvoit prendre, l'abbeſſe s'arrêta à celui d'offrir de ſe démettre de l'adminiſtration du temporel de ſa maiſon, après avoir rendu ſes comptes, pour prouver la rectitude de ſa conduite ; s'engageant de vivre avec ſa ſœur, ſes niéces & moi, ſur les penſions qu'elle tiroit de ſa famille, ſans rien prendre de ſon bénéfice. C'étoit le meilleur expédient pour me

conſerver auprès d'elle, ſans ſoupçon d'être à charge au couvent. Mais pour en venir là, il fallut bien des négociations. L'archevêque avoit nommé un ſupérieur, c'étoit l'abbé de Gouey; il écrivoit ſans ceſſe à l'abbeſſe; il falloit lui répondre, & écrire bien d'autres lettres qui l'embarraſſoient extrèmement. Elle me remit ce ſoin; je crois que l'envie de réuſſir m'apprit à écrire avec une ſorte de dextérité néceſſaire pour traiter des affaires de cette nature; ces lettres furent approuvées de quelques amis qui la conſeilloient; elle obtint ce qu'elle ſouhaitoit; je reſtai auprès d'elle, & l'on ceſſa de la tourmenter.

Quelques années ſe paſſerent de la ſorte aſſez tranquillement. J'eus enfin le chagrin de me voir ſéparée de mademoiſelle de Silly, qui retourna chez ſon pere, dans un château en baſſe Normandie. Ce-

la me cauſa une grande affliction, & mit beaucoup de vuide dans ma vie. Ma paſſion pour l'étude s'étoit rallentie, depuis que je m'étois apperçue que la vérité qu'on cherche s'évanouit au moment qu'on croit s'en ſaiſir. J'aimois toujours la lecture comme une occupation utile & agréable ; mais je ne lui donnois plus les avantages qu'elle n'a pas ; & toute paſſion s'éteint dès qu'on en voit l'objet tel qu'il eſt.

J'eus la petite vérole peu après le départ de mademoiſelle de Silly. Je fus auſſi mal qu'on peut l'être ſans mourir. Je ne me mis en peine ni de ma vie, ni de ma figure peu digne de conſidération. Je ne ſentis que le mal. Il ne m'ôta pas l'attention de me faire tranſporter, pour n'expoſer perſonne. J'avois déja compris, qu'en morale comme en géométrie, le tout eſt plus grand que ſa partie. Je me

préparai volontiers à la mort. Cependant lorſque je fus guérie, j'eus la foibleſſe de n'oſer regarder mon viſage, quelque peu de cas que j'en fiſſe; & ce ne fut qu'au bout de trois ou quatre mois, que je le rencontrai avec ſurpriſe, en ayant perdu toute idée. Les femmes qui comptent le moins ſur leurs agrémens, & qui ſemblent n'y être point attachées, y tiennent pourtant beaucoup plus qu'elles ne penſent.

Je me prêtois plus volontiers à la ſociété, depuis que j'étois moins paſſionnée pour la lecture. J'en formai une aſſez agréable avec meſdemoiſelles d'Epinay, qui vinrent demeurer quelque temps à St Louis, & qui m'engagerent, quand elles en furent ſorties, à les aller voir chez une tante, qui les logea dans ſa maiſon. Elles avoient un oncle faiſeur de vers, tant bien que mal, qui m'en adreſſoit; j'y

répondois de même. Monſieur de Rey, ami de ces demoiſelles, prit une grande affection pour moi. Je n'en fus touchée, que comme on l'eſt toujours de plaire ; mais ce que je connus de la généroſité de ſes ſentimens, me le fit par la ſuite ſinguliérement eſtimer.

Mon abbeſſe tomba dangereuſement malade, & cette maladie me donna lieu de faire de triſtes réflexions ſur mon état. Je n'avois rien, & elle ne pouvoit me rien laiſſer. Je ne me voyois d'autres reſſources que de me faire religieuſe, & j'en avois perdu le goût : encore falloit-il, pour l'être, accepter l'offre qui m'avoit été faite d'une dot par une dame à qui je n'avois pas envie d'être ſi obligée ; car l'abbeſſe de ſaint Louis n'étoit pas aſſez autoriſée dans ſa maiſon, pour m'y faire recevoir avec rien ; & l'état de cette

maiſon ne comportoit pas une pareille propoſition.

Un jour que j'étois toute occupée de ces penſées, & que j'en entretenois meſdemoiſelles d'Epinay, qui s'intereſſoient aſſez à moi pour mériter ma confiance, monſieur de Rey entra chez elles, & interrompit notre converſation. Il s'apperçut du trouble où j'étois; & lorſque je fus partie, il les preſſa de lui dire de quoi il s'agiſſoit. Elles lui confierent que c'étoit du deſſein de me faire religieuſe, par la néceſſité de ma fortune. Il fut extrèmement frappé de ce diſcours, & vint me voir le lendemain. Il me dit qu'il avoit appris la réſolution où j'étois; qu'il me conjuroit de ne me pas rendre malheureuſe pour toute ma vie, & de me prêter plutôt à ce qu'il vouloit faire pour moi; qu'étant marié, il ne pouvoit m'offrir ſa

perſonne ; mais qu'il m'aſſureroit tout ce qu'il me falloit pour vivre de la maniere qu'il me plairoit, en tel lieu que je voudrois choiſir ; que pour me prouver qu'il ne prétendoit tirer aucun avantage du bien qu'il vouloit & pouvoit me faire, il conſentiroit, ſi j'exigeois cette condition, de ne me voir jamais. Je fus étonnée à cette propoſition ; & je ne vis rien de bien net, que le refus que j'en devois faire. Il n'y avoit pas encore de juſte meſure dans mes ſentimens, & dans les idées que j'avois des choſes. Peu s'en fallut que je ne me tinſſe offenſée de ce qui par la ſuite m'a paru très-digne d'eſtime & de reconnoiſſance, quoique je n'aie pas changé d'opinion ſur le parti qu'il y avoit à prendre.

L'abbeſſe revint heureuſement de ſa maladie, & je me déterminai à ne ſonger à ce que je deviendrois, que lorſque je ſerois privée

des reſſources que je trouvois dans ſon amitié.

J'eus encore d'une autre part des offres généreuſes, que j'enviſageai avec le même dédain. M. Brunel m'avoit amené comme un de ſes amis l'abbé de Vertot, qui paſſoit à Rouen. C'étoit un homme d'une imagination exceſſivement vive. Je ne ſçais ſous quel aſpect il me vit; mais d'abord il ſe tranſporta d'une violente amitié pour moi. Il entretenoit de mon mérite les libraires chez qui il alloit acheter des livres. Comme je ne me défiois point de l'interêt que je lui voyois prendre à ce qui me regardoit, je lui parlai avec aſſez de confiance de ma ſituation & du défaut de reſſource où je me trouvois pour l'avenir. Cela lui fit faire le projet de placer ſur ma tête & ſur la ſienne une ſomme d'argent qu'il vouloit mettre à fonds perdu. Il en parla à des

gens de mes amis, qui me conſeil-lerent d'accepter. Je ne voulus pas. Je m'étois réſolue de bonne heure à l'indigence, & j'y trouvois moins d'inconvénient qu'à me charger de quelque obligation ſuſpecte. Je reconnus enſuite tous les caracteres d'une paſſion dans les ſentimens de cet abbé, & ſurtout à l'opinion ſi parfaite qu'il avoit de moi. Je lui diſois quelquefois, lorſqu'il me dépeignoit à moi-même avec tous les traits de ſa brillante imagination : » Vous me » verrez quelque jour telle que je » ſuis, & vous en ſerez bien éton-» né. « Ses empreſſemens, quoique retenus par les bienſéances convenables à ſon état & à ſon âge, & par le reſpect qu'inſpire le vrai déſir de plaire, étoient trop marqués pour ne me pas bleſſer. Auſſi ne parvint-il qu'à me donner un éloignement pour lui, que je n'aurois jamais ſenti, s'il n'avoit ja-

mais eu aucun goût pour moi.

Un événement inopiné me rapprocha de mademoiſelle de Silly, toujours néceſſaire au bonheur de ma vie. Madame ſa mere vint à Rouen pour un procès, & l'amena avec elle. Je fus charmée de la revoir, & plus encore de la propoſition qu'elle me fit de me remmener à Silly, & d'y paſſer quelque temps du conſentement de madame ſa mere, qui m'en témoigna un grand déſir. Mon abbeſſe & ſa ſœur, quoiqu'elles euſſent une répugnance infinie à mon éloignement, y conſentirent ſans la moindre réſiſtance, ravies de me procurer de la ſatisfaction aux dépens de toute la leur.

Je partis avec la plus grande joie du monde, dans la compagnie d'une amie que j'aimois toujours très-tendrement. Sa mere étoit froide, mais polie. Je m'accoutumai bientôt avec elle. J'arri-

vai dans un assez beau château, un peu triste & antique, aussi-bien que le maître du logis, dont le commerce étoit fort sec. Je gagnai pourtant ses bonnes graces en assez peu de temps, & celles de madame sa femme, qui n'étoit guere plus accessible ; & ils me retinrent chez eux, tant que j'y voulus bien rester.

Il ne venoit presque personne dans cette maison. Le vieux marquis de Silly n'aimoit pas la dépense, & la marquise très-dévote ne se soucioit guere de compagnie. Je n'y avois encore vu que quelques gentilshommes du voisinage, qui n'avoient point du tout attiré mon attention, lorsque le chevalier d'Herb.... y vint faire visite. On le fit jouer une partie d'hombre, après laquelle il s'en alla, promettant de revenir & de faire quelque séjour. Je m'apperçus que je désirois qu'il revînt ;

j'en cherchai la raiſon : je me dis que c'étoit un homme d'eſprit & de bonne compagnie, qu'on devoit ſouhaiter dans un lieu ſi ſolitaire : & puis examinant ſur quoi j'avois fondé l'opinion de ſon eſprit, & recherchant curieuſement ce que je lui avois oui dire, je ne trouvai que *gano, trois matadors*, & *ſans prendre*. Quand il revint & parla davantage, cet eſprit, que je lui avois ſuppoſé gratuitement, diſparut : il ne lui reſta qu'un ſon de voix agréable, qu'effectivement il avoit, & un peu plus l'air du monde qu'aux gens que je voyois ordinairement.

Il venoit ſouvent ſans être invité, & reſtoit long-temps ſans qu'on fît effort pour le retenir. D'où nous jugeâmes, mademoiſelle de Silly & moi, qu'une de nous deux lui avoit plu : mais il n'étoit pas aiſé de diſcerner ſur qui tomboit ſon choix. Je pariai pour elle, elle

pour moi ; & cela devint une affaire entre nous, de découvrir à qui appartenoit cette conquête. Elle étoit véritablement des plus minces ; mais dans la ſolitude les objets ſe bourſoufflent, comme ce que l'on met dans la machine du vuide. Cette conteſtation ne formoit qu'une plaiſanterie entre nous. Les remarques faites en conſéquence, que nous nous rapportions exactement, devenoient une occupation par notre déſœuvrement. Cependant, quand j'appris qu'il s'étoit déclaré, & que ce n'étoit pas pour moi, je ſentis un dépit que je ne connoiſſois pas. Il fut ſuivi de mouvemens plus violens, qui me cauſerent l'eſpece d'épouvante où l'on eſt, lorſqu'on ſe ſent tomber dans un abîme dont on ne voit pas le fond. C'étoit la jalouſie, avec tous ſes appanages ; & c'eſt la ſeule atteinte que j'en aie jamais eue, quoique l'occaſion

ne m'en ait pas manqué, dans des circonſtances bien plus propres à la faire reſſentir. Ce qui mettoit le comble à mon déſeſpoir, étoit le peu de valeur de mon objet. Revenue du premier trouble, je fis des vers où je diſois :

Je rougis de ma foibleſſe,
Encor plus de mon amant.

C'étoit une plainte à l'amour, de m'avoir refuſé ſon bandeau. Ce défaut d'illuſion me fut pourtant bien favorable ; car, s'il n'empêcha pas la violence du mal, il en abrégea la durée. Il ne me reſta de cette aventure ridicule, que le ſouvenir qu'on a d'une choſe ſinguliere.

Je l'aurois ſupprimée, ſi j'écrivois un roman. Je ſçais que l'héroïne ne doit avoir qu'un goût ; qu'il doit être pour quelqu'un de parfait, & ne jamais finir : mais

le vrai eſt comme il peut, & n'a de mérite que d'être ce qu'il eſt. Ses irrégularités ſont ſouvent plus agréables, que la perpétuelle ſymmétrie qu'on retrouve dans tous les ouvrages de l'art.

Après avoir paſſé cinq ou ſix mois à Silly, il fallut retourner à mon couvent. On me fit promettre de revenir l'année ſuivante. La marquiſe de Silly m'en preſſa d'autant plus qu'elle comptoit que ſon fils y viendroit paſſer l'été. Elle ſouhaitoit de lui fournir quelque compagnie propre à lui faire ſupporter le ſéjour de la campagne. Il avoit été du nombre des priſonniers faits à la bataille d'Hochſtet, & menés en Angleterre. L'air de ce pays-là lui ayant cauſé une maladie de conſomption, il avoit obtenu de revenir en France ſur ſa parole; & les médecins de Paris lui conſeilloient d'aller en Normandie prendre ſon air natal. Mon-

ſieur de Silly avoit paſſé ſa vie dans le grand monde, & ſur un pied agréable. On m'avoit tant parlé de lui, que j'avois grande curioſité de le connoître.

Je fus reçue dans mon couvent avec une extrême joie. J'y vécus comme à mon ordinaire, avec mes amis, monſieur Brunel, meſdemoiſelles d'Epinay, & monſieur de Rey qui me témoignoit toujours beaucoup d'attachement. Je découvris pourtant, ſur de légers indices, quelque diminution de ſes ſentimens. J'allois ſouvent voir meſdemoiſelles d'Epinay, chez qui il étoit preſque toujours. Comme elles demeuroient fort près de mon couvent, je m'en retournois ordinairement à pied, & il ne manquoit pas de me donner la main pour me conduire juſques chez moi. Il y avoit une grande place à paſſer; & dans les commencemens de notre connoiſſance, il prenoit

ſon chemin par les côtés de cette place : je vis alors qu'il la traverſoit par le milieu, d'où je jugeai que ſon amour étoit au moins diminué de la différence de la diagonale, aux deux côtés du carré.

J'attendois avec impatience le temps de retourner à Silly, quoique mon empreſſement pour cette ancienne amie fût un peu moins vif depuis les ſentimens pénibles que j'avois éprouvés à ſon occaſion. Enfin j'y allai quand la ſaiſon en fut venue. On attendoit le fils de la maiſon : tout y étoit déja rempli de lui. Il arriva ; chacun fut le recevoir. J'y allai comme les autres, mais un peu moins vîte ; & quand je les joignis, il montoit déja le dégré pour aller dans ſon appartement. Il ſe retourna en donnant quelqu'ordre. Je fus frappée de l'agrément de ſa figure, & d'une certaine contenance noble qu'il avoit, tout à fait différente de ce

que j'avois vu juſqu'alors. Il ne fit nul accueil à perſonne, & ſe communiqua peu d'abord. Des livres qu'il avoit apportés faiſoient ſa compagnie. Il ſe tenoit dans ſa chambre, où s'alloit promener ſeul; & hors l'heure des repas, on ne le voyoit guere. Cependant, quoiqu'il ſe donnât peu la peine de parler, il parloit ſi bien & avec tant de graces, que ſon eſprit paroiſſoit ſans qu'il ſongeât à le montrer.

Ses charmes & ſes dédains me piquerent vivement. Sa ſœur, qui l'avoit vu plus ſociable, n'étoit guere moins bleſſée que moi; c'étoit le ſujet ordinaire de nos entretiens. Un jour que nous nous promenions dans un bois, où nous croïons être ſeules, nous laiſſâmes échapper contre lui tous les traits de notre reſſentiment. Il étoit aſſez près de nous, ſans que l'euſſions apperçu; & comme il vit que nous parlions de lui, il

s'arrêta

s'arrêta pour nous entendre. Nous nous étions assises; il se cacha derriere quelques arbres, & ne perdit rien de notre conversation. Elle étoit animée de passions diverses: il la trouva digne de son attention, & sentit que nous avions raison de nous plaindre d'un mépris que nous ne méritions pas. Il ne se montra point: mais quand nous fûmes de retour au château, il nous dit qu'il avoit entendu parler de lui; qu'on en avoit dit beaucoup de mal, & que ce n'étoit pas en riant. On n'a pas envie de rire, lui dis-je, quand on se plaint de vous. Cette réponse naïve lui plut. Je ne m'attendois pas, reprit-il en me regardant, de trouver dans la vallée d'Auge ce que j'y trouve. Ensuite il nous avoua le plaisir qu'il avoit eu d'entendre tout notre entretien, quoiqu'il n'y fût pas épargné. Depuis ce moment-là, il nous crut dignes du

ſien ; & ne nous quitta plus. Les promenades, les lectures, tout ſe faiſoit en commun. Je paſſois donc les jours entiers avec quelqu'un qui me plaiſoit infiniment, & à qui pourtant je ne ſongeois point à plaire. Il me parut impoſſible qu'un homme accoutumé à vivre avec les plus aimables femmes, & à en être aimé, eût la moindre attention pour moi, dépourvue de beauté & des agrémens que donne l'uſage du monde. Je fis des vers que je ne montrai pas, qui exprimoient bien cette diſpoſition de mon eſprit ; car après avoir fait ſon portrait, je finiſſois par dire :

Hélas! je l'aimerois, ſi j'étois plus aimable.

Cependant je goûtois la joie de voir ſans ceſſe quelqu'un dont la ſeule préſence faiſoit mon bonheur. J'en étois écouté, même applaudie, & d'une façon ſi déli-

cate, qu'elle flattoit la vanité, ſans rien coûter à la modeſtie. Je n'ai vu perſonne, depuis que j'ai vu le monde, poſſéder cet art au point que l'avoit monſieur de Silly. Il ſembloit, & il étoit ſi véritablement pénétré des choſes qui lui étoient agréables, qu'elles ne s'effaçoient jamais de ſon ſouvenir. Il en a ſouvent rappellées au mien, que je lui avois dites bien des années auparavant.

C'étoit tellement l'air de la maiſon de n'être occupé que de lui, que je pouvois ſuivre le penchant qui m'y portoit, ſans me diſtinguer. Il m'échappoit pourtant quelquefois des traits ſi marqués, qu'on ne pouvoit guere s'y méprendre. Entr'autres, lui ayant donné une bourſe qu'on m'avoit envoyée de mon couvent, il jetta la ſienne dans la main d'une femme de chambre de ſa mere, qui n'étoit pas des moins empreſſées pour

lui. Soit que je vouluſſe avoir cette bourſe, ou la lui ôter, je la ſaiſis en l'air avant qu'elle fût arrivée juſqu'à elle, en préſence de la marquiſe de Silly, femme des plus graves & des plus ſéveres. Le ſentiment qui a gravé ces petits faits dans ma mémoire, m'en a conſervé un ſouvenir diſtinct.

J'étois plus jeune par mon peu d'expérience, que par le nombre de mes années. Mais je n'avois encore rien aimé : car cette premiere fantaiſie que j'avois eue à quatorze ou quinze ans, n'étoit que l'effet des idées romaneſques qui me faiſoient déſirer d'avoir une paſſion, pour devenir, à ce qu'il me ſembloit, un perſonnage plus important. L'accès de jalouſie que j'éprouvai enſuite, n'étoit que la confuſion d'un orgueil humilié de tout point. Cela ne reſſembloit en rien aux ſentimens qui s'étoient alors emparés de moi. Je

ne ſçais comment je ne ſongeai pas à y réſiſter. Il me ſembla qu'ils étoient ſans danger, parce qu'ils ſeroient ſans retour ; & je crus n'avoir rien à faire qu'à les bien cacher.

La crainte de s'embarquer avec moi, ou de me mettre en occaſion de m'expliquer avec lui, rendoit monſieur de Silly attentif à ne me pas trouver ſeule. Je voulois bien déterminément ne lui rien dire ; cependant je ſouhaitois avec paſſion cette rencontre qu'il évitoit avec tant de ſoin. Lorſque j'eus pénétré le motif de ſa circonſpection, je déſirai plus fortement encore d'avoir quelqu'entretien particulier avec lui, qui le raſſurât & lui fît connoître combien j'étois éloignée d'oublier ce que je me devois à moi-même. J'eus enfin cette ſatisfaction, un jour que nous allions faire notre promenade ordinaire. Mademoiſelle de Silly é-

tant incommodée, s'en diſpenſa. La mere, qui ne ſongeoit qu'à l'amuſement de ſon fils, me dit d'aller avec lui. Il n'y eut pas moyen de reculer. Nous allâmes aſſez loin dans une grande prairie. Il marchoit ſans rien dire, beaucoup plus embarraſſé que moi. Ce petit triomphe me donna le courage de parler. Ce fut d'abord ſur la beauté des champs; mais n'étant pas encore aſſez loin des propos que je voulois éviter, de la terre je montai au ciel, & je me jettai tout au travers du ſyſtême du monde. Je tins ferme dans cette haute région, juſqu'à ce que, de retour au château, nous eûmes rejoint la compagnie. Monſieur de Silly, délivré d'inquiétude, s'étoit prêté de bonne grace à la converſation, dont la matiere, quoique grave, avoit été traitée légérement. J'en retirai cet avantage, qu'il vit que je ſçavois & me taire & par-

ler. De plus, je goûtai cette joie délicieuſe, inconnue à ceux qui ne ſçavent pas réſiſter aux mouvemens de leur cœur.

Depuis cela, monſieur de Silly ne m'évita plus. Je ne le fuyois pas, & nous nous rencontrions ſouvent. Il paroiſſoit charmé de s'entretenir avec moi, & me faiſoit ſentir l'eſtime la plus flatteuſe. Il y joignoit un tendre interêt à tout ce qui me regardoit. J'en trouvois la preuve dans de petits avis qu'il me donnoit volontiers. Le ſuccès en étoit infaillible. Enfin je trouvois en lui tout ce que je pouvois déſirer, hors l'amour qu'il me ſembloit que je ne déſirois pas. Il m'étoit commode d'aimer ſans crainte & ſans combat, à l'abri de toute foibleſſe, & ſans autre ſoin que celui de diſſimuler mes ſentimens: mais c'eſt, comme je l'ai déja dit, ce que je faiſois mal; & je ne puis douter qu'un homme

auſſi délié, & autant dans le train de la galanterie que l'étoit le marquis de Silly, ne connût parfaitement, & peut-être mieux que moi-même, ce que je penſois pour lui. Il eſt vrai qu'il ne m'a jamais laiſſé voir qu'il s'en fût apperçu, pas même lorſque, par la ſuite, nous avons vécu avec une intime confiance. J'ai ſeulement ſçu de ſa ſœur longtemps après, qu'il avoit été tenté de s'attacher à moi; mais que, prévoyant bien que cet attachement ne ſeroit pas éternel, il avoit été retenu par l'eſtime que je lui avois inſpirée, & par la pitié du triſte ſort qu'il me préparoit. Auſſi me diſoit-il quelquefois avec exclamation: Ah! que je haïrois quelqu'un qui ſeroit aſſez miſérable pour vous tromper!

Mademoiſelle D...., qui avoit demeuré dans le couvent de ſaint Louis avec mademoiſelle de Silly & moi, étoit alors dans une terre

à une demi-lieue de notre château. Elle fut invitée à nous venir voir. Elle y vint. Le long ſéjour qu'elle avoit fait en pluſieurs cours d'Allemagne, & en Angleterre, donna matiere au marquis de Silly, qui en revenoit, de l'entretenir. Il parut ſe plaire à ſa converſation. On la retint, & elle fut quelques jours avec nous. Les agrémens de monſieur de Silly firent ſur elle très-rapidement tout l'effet qu'ils étoient capables de faire. Il n'étoit pas exempt de la coquetterie ordinaire aux gens agréables; & quoique cette perſonne fût laide, & n'eût que médiocrement d'eſprit, il s'amuſa de ſa conquête, & ne négligea pas les moyens de ſe l'aſſurer. Moins circonſpect à ſon égard qu'au mien, il mettoit en œuvre avec elle les rubriques communes de la galanterie. Je vis cela ſi tranquillement, que j'ai peine encore à comprendre comment,

ayant reſſenti les horreurs de la jalouſie pour quelqu'un que je priſois ſi peu, je pus alors en être exempte ; ſi ce n'eſt que cette paſſion tienne plus à la vanité qu'à l'amour ; & que, ne pouvant m'imaginer que j'euſſe été peſée dans la balance qu'emportoit mademoiſelle D..., ma gloire ne s'y trouvât point intereſſée. Cette affaire me parut ſi peu ſérieuſe, que la demoiſelle étant retournée chez elle, & ayant réſiſté aux invitations qu'on lui avoit faites de revenir, j'allai la chercher, & la ramenai avec moi ; charmée d'effacer, par cette démarche, les indices que tant d'autres, moins meſurées, avoient pu donner de mes ſentimens. D'ailleurs j'étois ravie de voir le charme qui m'avoit ſéduite, produire le même effet de toutes parts. L'excuſe de ne l'avoir pas évité, étoit, qu'il fût inévitable. Il y a ſi peu d'uniformité dans

les effets des paſſions ; qu'en même temps que je faiſois ce perſonnage indifférent, j'étois bleſſée de la moindre attention que monſieur de Silly donnoit à qui que ce fût. Je fus outrée de quelque choſe de plus ſérieux, qui touchoit préciſément à ce que je m'étois réſervé, je veux dire, ſon eſtime & ſa confiance.

Il reçut beaucoup de lettres & de paquets, ſur quoi il eut de grandes conférences avec ſa mere & ſa ſœur. Je vis qu'il étoit queſtion de quelqu'affaire importante pour lui, qu'il ne me diſoit pas : cela me fit l'effet d'un outrage ; je ne lui parlois plus ; à peine répondois-je à ce qu'il me diſoit. Il remarqua mon mécontentement, ſans en pénétrer la cauſe ; & comme il avoit véritablement de l'amitié pour moi, il voulut s'en éclaircir, & m'appaiſer. Il m'arrêta donc un jour comme j'allois entrer dans l'ap-

partement de la marquiſe de Silly ; je traverſois fort vîte une ſalle dans laquelle il ſe promenoit en rêvant ; je feignis de ne le pas appercevoir : mais lui s'avançant à ma rencontre, me retint, me fit aſſeoir, & s'aſſit auprès de moi, me diſant qu'il vouloit me parler. Il me parla avec tant de grace, tant de ſentiment, répara ſi bien le défaut de confiance qui m'avoit offenſée, parut ſi touché de ma peine, ſi flatté de ſa cauſe, que jamais je ne fus plus contente de lui, & plus conſolée du pouvoir qu'il avoit pris ſur moi. Il étoit tel en effet, qu'il ſembloit que ſon ame régît la mienne ; il n'étoit affecté d'aucun ſentiment, qu'il ne s'en trouvât en moi un tout pareil. Sa gaieté, ſa triſteſſe, ſa tranquillité, ſon inquiétude, toutes ſes différentes diſpoſitions devenoient les miennes, non par aucun ſoin que j'euſſe de m'y con-

former, mais par un reſſort ſecret qui les rendoit ſemblables.

Cette affaire, dont le myſtere m'avoit cauſé tant de trouble, obligea le marquis de Silly d'aller à la cour plutôt qu'il n'auroit fait, & peut-être plutôt qu'il ne ſouhaitoit; car quoiqu'il eût là une maîtreſſe, & tout ce qui convient à un homme du bel air, il ne s'ennuyoit pas chez lui. Il y voyoit ce qu'on ne voit pas dans le monde, des ſentimens ſans art, dont la vérité lui étoit d'autant mieux connue, qu'on s'efforçoit de les lui cacher. Il y goûtoit auſſi des entretiens ſolides, qui offroient à ſon eſprit de nouvelles connoiſſances, & lui donnoient lieu de ſentir ſa facilité à les ſaiſir, de quelque eſpece qu'elles fuſſent. Ses idées étoient vives & nettes: ſes expreſſions nobles & ſimples, faites les unes pour les autres, donnoient une eſpece d'harmonie à ſes

diſcours : on n'y voyoit point de tours recherchés, rien d'affecté. Il avoit trop d'eſprit, pour ſonger à le faire paroître. Un goût dominant pour la guerre attachoit ſes vues à tout ce qui s'y rapportoit : je crois, s'il m'eſt permis de juger ſur cette matiere, qu'il étoit doué des talens les plus propres pour s'y diſtinguer, & qu'il n'avoit pas moins la capacité que l'air du commandement. L'ambition étoit le grand reſſort des mouvemens de ſon ame, & peut-être en avoit-elle altéré les vertus. Elle a cauſé ſes torts, & ſon malheur. Il eſt vrai qu'elle ſembloit moins en lui un déſir de s'élever, qu'un ſoin de ſe mettre à ſa place.

Son départ, quoiqu'il ne dût pas être ſans retour, me cauſa une vive douleur, dont je ſauvai aſſez bien les apparences. Mademoiſelle de Silly fondoit en larmes quand il nous dit adieu ; je dérobai les

miennes à ſes regards plus curieux qu'attendris : mais lorſqu'il eut diſparu, je crus avoir ceſſé de vivre. Mes yeux accoutumés à le voir, ne regardoient plus rien. Je ne daignois parler, puiſqu'il ne m'entendoit pas ; il me ſemble même que je ne penſois plus. Son image fixe rempliſſoit uniquement mon eſprit. Je ſentois cependant que chaque inſtant l'éloignoit de moi, & ma peine prenoit le même accroiſſement que la diſtance qui nous ſéparoit.

Quelques jours avant le départ de monſieur de Silly, j'avois reçu cette lettre de l'abbé de Ver.... qui s'étoit fait inviter à le venir voir, quoiqu'il ne fût connu dans cette maiſon que par la réputation de ſes ouvrages :

Lettre de monſieur l'abbé de Vert.... à mademoiſelle L...

» J'ATTENDOIS, mademoiſelle, » le retour de monſieur Brunel, » pour répondre à la lettre que » vous m'avez fait l'honneur de » m'écrire, & aux offres obligean- » tes que j'y ai trouvées, & dans » celle de monſieur le marquis de » Silly. Mais apparemment que » l'enchantement dure encore ; & » je n'eſpere ſon retour qu'au com- » mencement de la ſemaine pro- » chaine. S'il a autant d'empreſſe- » ment que moi d'arriver au châ- » teau de Silly, ce ſera pour la » fin de la ſemaine ; & j'achete- » rois d'un plus long voyage, » l'honneur de vous voir, de ren- » dre mes devoirs à mademoiſelle » de Silly, & l'eſpérance de par- » venir à l'amitié de monſieur ſon » frere. Je ſerai trop payé de ma

courſe, ſi je puis jouir à mon «
aiſe de ſa converſation. Nous «
autres pauvres chroniqueurs ſe- «
rions bien heureux d'attraper «
quelque choſe de la délicateſſe «
de ſes penſées, du tour fin & «
noble de ſes expreſſions, & d'é- «
crire comme il parle; cela ſoit «
dit entre nous : mais je vous «
avoue à cœur ouvert, que je n'ai «
vu encore perſonne s'expliquer «
avec tant d'eſprit & de dignité. «
Un ſi beau naturel eſt la morti- «
fication de l'étude & d'une pé- «
nible réflexion. Jouiſſez bien «
long-temps d'une ſi douce ſitua- «
tion. Les graces dont on dit que «
toute la perſonne de mademoi- »
ſelle de Silly eſt environnée, «
acheveront l'enchantement ſans «
que je m'en mêle; & je ne ſçais «
s'il ne faudra point les plus for- «
tes conjurations pour vous arra- «
cher d'un lieu ſi charmant. L'eſ- «
pérance d'être ſpectateur de vo- «

» tre félicité, me fera paſſer par-
» deſſus certaine pudeur de philo-
» ſophie, & l'honnête honte d'ar-
» river dans une maiſon où je ne
» ſuis point connu. Votre mérite,
» celui de mon compagnon de
» voyage me ſerviront de paſſe-
» port : & il y en a un trop écla-
» tant dans l'un & dans l'autre,
» pour qu'un paſſe-volant n'échap-
» pe pas à votre ſuite. J'ai eu l'hon-
» neur de voir deux fois mademoi-
» ſelle de Grieu. Elle m'a dit
» quelle regrettoit à tout moment
» votre abſence. Je l'ai crue ſans
» peine ; & je me ſuis apperçu
» qu'elle ne ſouffroit ma conver-
» ſation, que par le plaiſir qu'elle
» avoit de me nommer votre nom,
» & de le faire rentrer dans tout ce
» qui faiſoit le ſujet de notre en-
» tretien. J'ai l'honneur d'être avec
» bien du reſpect, mademoiſelle,
» votre, &c. «

Une lettre ſi conforme à mes idées, me fit plaiſir. Mais l'arrivée de l'abbé avec monſieur Brunel, après le départ du marquis de Silly, ne me fut que déſagréable, me parut déplacée, & n'être qu'une équipée dont je craignis qu'on ne pénétrât le motif. Ils furent une huitaine de jours à Silly. Le marquis n'y revint que long-temps après qu'ils en furent partis. Je ne ſçais pourquoi la joie que je dus avoir de ſon retour, & les circonſtances qui l'accompagnerent, ſe ſont échappées de mon ſouvenir, ſi fidéle à conſerver tant d'autres minuties moins propres à ſe retrouver. Je n'ai même que des idées confuſes de ce qui ſe paſſa depuis ce retour. Je me ſouviens ſeulement qu'il étoit plus ſombre & plus rêveur qu'auparavant. Il avoit des momens d'agitation & de trouble, qui ſembloient déſigner que de nouveaux ſentimens

s'étoient emparés de ſon cœur. J'eus quelque penſée d'y avoir part ; mais l'éclairciſſement fut à ma confuſion. Je l'amenai à m'avouer qu'il aimoit, & je vis que ce n'étoit pas moi. Mais il ne vit pas la douleur que j'en reſſentis. Sa ſœur étoit dans ſon entiere confidence ; il paſſoit les jours avec elle, & je ne les voyois preſque plus.

Le ſéjour de Silly, où j'avois pris un nouvel être ; j'appelle ainſi les changemens que font en nous de nouveaux ſentimens ; ce ſéjour, dis-je, me devint pénible. J'y avois paſſé une partie de l'année dans une eſpece d'enchantement. Le charme plus développé, me jetta dans une profonde triſteſſe. Je crus qu'en changeant de lieu, je mettrois quelque variété dans mes idées, & plus de calme dans mon ame. L'hyver approchoit ; mademoiſelle de G... notre voi-

ſine, retournoit à Rouen ; je partis avec elle. Apparemment ce départ, que je regardois comme un ſoulagement, ne me cauſa pas une douleur égale à celle que j'eus auparavant, lorſque je vis partir monſieur de Silly ; car je n'en ai pas conſervé le même ſouvenir. Il eſt vrai qu'on eſt ordinairement moins fâché quand on part, que quand on voit partir.

Peu de temps après que je fus de retour à mon couvent, je reçus une lettre de monſieur de Silly. La joie, l'étonnement de voir de ſon écriture, de recevoir une marque de ſon attention, me fit une telle impreſſion, que la forme, le deſſus de cette lettre eſt reſté ſi nettement dans mon imagination, que la recherchant à l'occaſion de ce que j'écris (car je l'ai toujours gardée, comme preſque toutes celles que j'ai eues de lui), je l'ai diſtinguée d'abord entre mille au-

tres. Je ſuis tentée de la mettre ici, pour admirer comment je pus être ſi touchée d'une choſe ſi peu touchante.

LETTRE.

» J'AI voulu vous laiſſer le temps » de faire toutes les commiſſions » dont vous vous étiez chargée, » avant que de vous donner les » miennes. La principale & celle » que je ſouhaite qui faſſe une par- » tie de votre attention, c'eſt de » revenir bientôt, ſans préjudice » toutefois des plaiſirs, des amu- » ſemens, ou des affaires qui pour- » ront vous occuper au lieu où » vous êtes. Au reſte, je vous fais » mon compliment de toutes vos » dernieres conquêtes. Votre mo- » deſtie, ſans doute, vous avoit » empêchée de nous les mander; » mais nous en ſommes inſtruits. » Adieu, mademoiſelle. Si l'in- » quiétude que nous avions pour

vous, avoit pu vous ſauver de la « fatigue, vous ſeriez arrivée à « Rouen ſaine & gaillarde. «

Ce 29.

Je voudrois avoir la réponſe que je fis à cette lettre : elle ne diſoit pas plus ; mais il me ſemble qu'elle contenoit davantage, & qu'il y avoit, comme entre les lignes, ce qui n'y étoit exprimé par aucun mot. Il m'écrivit encore pour quelques commiſſions qu'il me donnoit. J'étois charmée d'avoir ces petites relations avec lui, juſqu'à ce que je puſſe le retrouver lui-même. Je me flattois que ce ſeroit l'été ſuivant ; il devoit être chez lui, & j'avois promis d'y retourner.

En attendant, je m'amuſai à compoſer des contes & des romans, pour donner quelque eſſor aux ſentimens dont mon ame étoit remplie. J'y plaçois différens por-

traits du même original, que je peignois tantôt de face, & tantôt de profil. Je peignois auſſi les perſonnes liées à mes aventures, & moi-même, en ce qui concerne mon caractere & mes ſentimens. Ces vains écrits me tenoient lieu de confidens, dont l'uſage m'a toujours paru humiliant & dangereux. Ceux-ci ont gardé mon ſecret : car ils n'ont jamais vu le jour ; auſſi n'en étoient-ils pas dignes. La fable étoit mal compoſée. Le ſtyle & les ſentimens auroient peut-être mérité d'être employés ſur un meilleur fonds.

Ce qui ne s'eſt pas joint à l'idée dont j'étois ſi uniquement occupée, n'a laiſſé aucune trace dans ma mémoire. Je ne ſçais rien de ce que je fis juſqu'à l'été ſuivant, temps auquel je comptois de retourner à Silly. Mais les choſes changerent de face. Le vieux marquis, que j'avois laiſſé déja aſſez mal,

mourut. Les discussions d'affaires, les altercations domestiques, qui ne veulent point de témoins étrangers, empêcherent qu'on me proposât de revenir. J'en fus outrée; & pour me dépiquer, je liai une partie avec mademoiselle de la Ferté, niéce d'un président au parlement de Rouen, pour aller avec elle chez son pere, dans une terre qu'il avoit à trois ou quatre lieues de Silly. Je crus qu'étant-là, le marquis & sa mere ne pourroient se dispenser de m'inviter à venir chez eux. Je ne leur mandai rien de mon voyage.

Il se fit le plus agréablement du monde, en partie sur la riviere dans un batteau, où nous étions suivis d'un autre rempli de musiciens qui jouoient de divers instrumens. Monsieur de la Ferté, quoique vieux, étoit gai & de bonne compagnie; c'étoit un homme d'esprit, qui sçavoit beaucoup de choses, de

celles qu'on eſt bien aiſe d'entendre. Un de ſes freres, abbé, de fort bonne ſociété ; ſa fille, jeune, jolie, aimable ; ſon fils, laid & preſqu'imbécille, compoſoient toute notre troupe.

La riviere ſe détournant de notre route, nous montâmes dans des carroſſes qui nous avoient ſuivis, & nous fûmes coucher chez une ancienne amie que j'avois, dont la maiſon ſe trouvoit ſur notre chemin. Le lendemain nous arrivâmes à Roeux ; c'étoit la maiſon de monſieur de la Ferté, ancien château d'une forme bizarre : il repréſentoit une R Gothique, ainſi que beaucoup d'autres châteaux en Normandie, la premiere lettre du nom qu'ils portent. Les entours en étoient charmans. Des eaux jailliſſantes y faiſoient entendre jour & nuit ce doux murmure propre à calmer les agitations d'un eſprit irrité. La nature y

montroit, en raccourci, ce qu'elle a de plus beau & de plus varié : une prairie coupée par divers ruiſſeaux, bordée par des côteaux chargés de bois, qui s'entrouvroient, comme pour laiſſer voir la mer dans l'éloigement. Je n'ai point vu, même en peinture, d'auſſi beau payſage que celui qui s'offroit aux yeux de toutes parts dans cette maiſon.

Quelque triſtes que fuſſent les diſpoſitions dans leſquelles j'y étois venue, je pris plaiſir à y être. Je fus ſenſible auſſi à celui qu'on me témoignoit de m'y avoir, & ſurtout à l'eſtime ſinguliere que me marquoit le maître de la maiſon, & aux ſoins qu'il prenoit de m'en rendre le ſéjour agréable. Nous y avions bonne compagnie ; & il ne nous manquoit aucun des amuſemens dont on peut jouir à la campagne. Cependant n'ayant pas perdu de vue l'objet qui m'y

avoit fait aller, j'écrivis au marquis de Silly, ſur je ne ſçais quel prétexte ; & il vit par la date de ma lettre, que j'étois dans ſon voiſinage. Il m'en marqua ſon étonnement dans ſa réponſe, & tint ferme à ne me rien propoſer. J'avois tant d'envie de le voir, que cela ne me rebuta point. Je récrivis, & propoſai de la part de monſieur & de mademoiſelle de la Ferté, une viſite qu'ils déſiroient faire à madame ſa mere & à lui. Il me manda que, dans toute autre temps, il auroit été charmé de les recevoir ; mais qu'il étoit accablé d'affaires qui lui rendroient cette viſite fort à charge. L'excuſe fut reçue d'auſſi bonne grace, que la propoſition avoit été faite à mon inſtigation ; car il n'y avoit ſorte de complaiſance qu'on n'eût pour moi dans cette maiſon. Cependant la marquiſe de Silly me manda que, ſi je voulois venir ſeule,

on ſeroit fort aiſe de me voir ; que la chaiſe de poſte de ſon fils me prendroit en un lieu où le carroſſe de Caen, qui paſſoit au bout de l'avenue de Roeux, me meneroit. Je mandai auſſi-tôt le jour de mon départ, afin de trouver la voiture qu'on me promettoit dans le lieu déſigné. L'empreſſement que j'avois de faire ce voyage, me fit prendre le temps ſi court, que je ne pouvois plus avoir de réponſe avant que de partir. Ce jour arrivé, je me levai de grand matin, quoique je ne puſſe me mettre en chemin que l'après-dîner. Je preſſois toutes les actions de la journée ; mais le carroſſe de Caën n'en arriva pas plutôt. J'allai l'attendre au bout de l'avenue, avec mademoiſelle de la Ferté. Je ne pouvois comprendre pourquoi il ne paroiſſoit pas. Enfin il parut, & ſans doute à ſon heure accoutumée ; & donna autant de regret à ma

compagnie, que j'eus de joie de le voir. Je m'y embarquai, dans une entiere confiance qu'à une lieue de-là je trouverois la chaiſe qui devoit me mener à Silly. J'avois fait environ un quart de cette lieue, lorſque les gens du carroſſe, diſcourant de choſe & d'autre, dirent qu'ils avoient rencontré le marquis de Silly courant la poſte, qui alloit à Verſailles. Si le ciel étoit tombé ſur ma tête, je n'aurois pas été plus attérée, que je le fus par cette nouvelle. Je me voyois en chemin pour aller chercher quelqu'un que je ne trouverois pas, qui ne s'étoit pas mis en peine de m'en avertir, ni de ce que je deviendrois ; car ſa chaiſe, ſur laquelle j'avois compté, étoit la ſeule voiture qu'on me pût fournir pour achever le trajet preſque impraticable que j'avois à faire. Je me flattai cependant, juſqu'à ce que je fuſſe au lieu marqué, qu'on au-

roit ſuppléé par quelque moyen au défaut de cette voiture. Mais lorſqu'arrivée en cet endroit appellé le Mériſier, je n'y trouvai ni bêtes, ni gens, ni nouvelles de rien, je tombai dans une eſpece de déſeſpoir. J'étois dans un coche que je ne pouvois faire arrêter que pour deſcendre & reſter dans le grand chemin ; ou il me falloit ſuivre la route qui ne me conduiſoit pas à Silly. Pendant que je délibérois, il alloit toujours ; & alla ſi bien, que j'arrivai à ſaint Pierre-ſur-Dive, où ledit coche devoit coucher ; & il fallut que j'en fiſſe autant. Me voilà donc dans une vraie taverne, cela étoit au deſſous du cabaret, n'ayant pour tout avec moi qu'un laquais qu'on m'avoit prêté ; je n'avois point de gens qui m'appartinſſent. L'horreur de ce gîte, l'inquiétude de me voir ſi mal accompagnée, me jetterent dans un trouble où tant

d'autres incidens de ma vie plus conſidérables ne m'ont jamais mis, parce qu'ils ſe ſont trouvés moins diſproportionnés à mes forces préſentes. Quoiqu'alors je ne fuſſe pas enfant, je n'étois encore faite à rien : l'éducation du couvent eſt tardive en fait de courage.

Dès que je fus un peu revenue à moi, je m'informai à quelle diſtance j'étois du château de Silly : on me dit que je l'avois paſſé ſeulement d'une lieue ; mais qu'il n'y avoit aucune ſorte de voiture qui pût m'y mener d'où j'étois ; & qu'à moins que je ne priſſe un cheval pour me conduire, il falloit aller à Caën qui étoit encore quatre lieues par de-là. Si l'on m'avoit propoſé de monter un dromadaire, je n'aurois pas été plus épouvantée. Cependant il fallut me réſoudre à prendre ce parti, & en attendant, me coucher dans le plus mauſſade lit que j'euſſe jamais en-

viſagée. Il étoit adoſſé à une mince cloiſon, qui ſéparoit cette chambre d'une autre où j'avois vu entrer quelques ſoldats & des charretiers. La néceſſité d'entendre leur propos n'étoit pas ce qui m'effrayoit le moins. Je fus bien raſſurée & fort ſurpriſe, quand j'entendis qu'ils diſputoient de la rondeur de la terre & des antipodes. Quoique je ne puſſe dormir dans ce repaire d'inſectes, je reſtai du moins aſſez calme juſqu'à la pointe du jour, que je ſongeai à exécuter mon entrepriſe. On m'amena un cheval, on me poſa deſſus, plutôt comme un paquet que comme une créature vivante; le laquais qui m'avoit ſuivi, le prit par la bride, le mena comme il put. Un guide que j'avois, nous égara; nous fûmes obligés de laiſſer le cheval au bord d'un ruiſſeau que je traverſai ſur une planche. Il fallut faire le reſte du chemin à

pied, ſans ſçavoir où nous étions; par une pluie abondante, & dans les boues renommées du pays d'Auge. J'arrivai enfin au château de Silly, imbibée de fange juſques par deſſus la tête, & tellement défigurée, que j'eus quelque ſatisfaction de ne pas courir riſque d'être rencontrée par monſieur de Silly; tant eſt grande pour toute femme la crainte de faire une impreſſion déſagréable.

On me fit beaucoup d'excuſes de ne m'avoir pas averti du contretemps; alléguant la précipitation du départ de monſieur de Silly, qui ne lui avoit pas laiſſé le loiſir de reſpirer. Il fallut prendre pour bon ce qui ne l'étoit guere: & après quelque peu de ſéjour, je m'en retournai à Roeux, je ne ſçais plus comment; & de-là avec ma compagnie à Rouen, où je retrouvai mes amis & mes ſociétés ordinaires, à la réſerve de mon-

ſieur de Rey, dont j'appris la mort ſubite étant à Roeux. Quoique je ne l'euſſe point aimé, & qu'il ne m'aimât plus, j'en fus ſenſiblement touchée.

Je paſſai le reſte de l'année aſſez tranquillement dans mon couvent, recevant de temps en temps des lettres du marquis de Silly, toujours pour des choſes qui l'intéreſſoient, & rien qui me regardât. J'en étois fort mécontente; mais ce qui irrite les paſſions ne les éteint pas. Peu de temps après mon retour, meſdemoiſelles de Neuville ſe mirent en penſion à ſaint Louis. L'aînée étoit extrémement jolie & aſſez aimable. Je fis quelque liaiſon avec elle. Les femmes n'ont rien de plus preſſé que de dire leur ſecret: bientôt elle me conta que le fils du vieux comte de Novion l'avoit voulu épouſer; que le pere, après s'y être oppoſé, étoit devenu amoureux d'elle, & vouloit lui-

même faire le mariage qu'il avoit interdit à ſon fils. Elle me proteſta que, ſi elle faiſoit cette fortune, je trouverois un azyle aſſuré dans ſa maiſon, en cas que j'en euſſe beſoin. Elle me montra les lettres que le comte lui écrivoit, me dit ſes plans, pour éxécuter ce projet à l'inſçu d'une famille qui ne pouvoit manquer d'y apporter toute ſorte d'oppoſition. Ce comte avoit ſoixante-dix ans; elle dix-huit, aucun bien, & peu de relief. Ses eſpérances me paroiſſoient chimériques: cependant elle réuſſit, au grand mépris de la prudence, par des démarches fort hazardées.

Je vivois ainſi occupée de différentes choſes, ſans prévoir l'horrible malheur qui alloit fondre ſur moi. Mon abbeſſe tomba ſi dangereuſement malade, que je vis que je l'allois perdre. Jamais affliction ne fut plus grande & plus juſte. Je lui devois tout, & je demeurois

ſans aucune reſſource. Son état de religieuſe ne lui laiſſoit nul moyen de rien faire pour moi. Je ne penſai qu'à elle, pendant ſa maladie, qui ne dura que quinze jours. Mais quand elle ne fut plus, je vis l'abîme dans lequel j'étois tombée. Ses religieuſes la regretterent morte, autant qu'elles l'avoient perſécutée vivante ; & véritablement elle étoit bien regrettable. Je n'ai vu en perſonne un ſi grands fonds de bonté, tant de douceur, d'attention pour les autres, & d'oubli de ſoi-même, ni plus d'exactitude & de reſpect pour tous ſes devoirs. Madame de Grieu ſa ſœur, qui l'aimoit tendrement, & ne l'avoit jamais quittée depuis leur premiere enfance, étoit dans un déſeſpoir qui augmentoit encore le mien. Elle auroit dû avoir l'abbaye ; mais les anciennes cabales s'y oppoſerent, & la firent donner à une religieuſe de la maiſon,

qui avoit été à la tête des mécontentes. Il n'étoit pas poſſible dans ces circonſtances que nous reſtaſſions à ſaint Louis. De plus il y falloit payer une penſion. Celle que madame de Grieu avoit de ſa famille, ne ſuffiſoit pas pour elle & pour moi qui n'avois rien du tout. Nous ne ſçavions donc que devenir. Elle avoit bien une retraite aſſurée dans l'abbaye de Jouarre, dont elle étoit religieuſe ; mais elle ne pouvoit ſe réſoudre à m'abandonner, non plus qu'une jeune niéce qui lui étoit preſque auſſi chere que moi. Elle crut qu'il nous ſeroit plus avantageux nous mener avec elle dans un couvent de Paris, lieu de reſſource où je pourrois trouver quelque place.

Dans ces circonſtances embarraſſantes, le frere Maillard qui étoit de mes amis, autrefois attaché au pere de la Chaiſe, alors exilé à Rouen, pour avoir été plus accré-

dité que ſon maître, me vint dire qu'il avoit reçu une lettre de change pour payer un quartier de ma penſion dans le couvent ; qu'on lui mandoit en même temps que, ſi j'y voulois reſter, elle ſeroit continuée exactement, ſans que je me miſſe en peine de quelle part cela venoit. Il me dit que la lettre n'étoit point ſignée, & qu'en effet il ne ſçavoit de qui elle pouvoit être. Plus la fortune m'accabloit, plus j'entrepris de me ſoutenir par moi-même. Je ne voulus point de reſſource ſuſpecte. Je découvris depuis que cet inconnu généreux étoit le marquis de Silly.

L'abbé de Ver... qui étoit à Paris, à qui j'avois mandé en lui apprenant la perte que j'avois faite, qu'il ne me reſtoit plus que l'air que je reſpirois, m'envoya ſur le champ une lettre de change de cinquante piſtoles : je la lui renvoyai le lendemain. Monſieur Brunel

voulut auſſi me donner tout l'argent dont je pouvois avoir beſoin. Je refuſai tout, bien déterminée à ne rien accepter, tant que je ſerois dans l'incertitude de pouvoir jamais rendre. J'étois au moment le plus critique de ma vie. Je ſentis le beſoin que j'avois de me munir de principes inébranlables, qui puſſent répondre de toute ma conduite. Je me réſolus de ſouffrir la miſere, d'aller chercher la ſervitude, plutôt que de démentir mon caractere; perſuadée qu'il n'y a que nos propres actions qui puiſſent nous dégrader. Je ne me connoîtrois pas, ſi je ne m'étois vue à cette épreuve: elle m'a appris que nous cédons à la néceſſité, moins par ſa force, que par notre foibleſſe. Cependant ne voulant rien outrer, je pris d'une amie, pour faire mon voyage, une dixaine de piſtoles qu'elle hazarda de me prêter. C'étoit la même qui avoit paſſé quel-

que temps avec moi à Silly. Elle étoit revenue demeurer à S. Louis.

Madame de Grieu fut invitée par un de ſes freres, qui avoit une terre en Normandie, de s'arrêter chez lui en allant à Paris, avec ſa niéce, fille de ce frere. Il ne lui propoſa point de m'y mener; ce qui l'affligea ſenſiblement. Mademoiſelle du Tot, une de mes anciennes amies, d'un mérite rare, m'offrit une retraite chez ſon oncle, monſieur du Rolet, avec qui elle demeuroit. J'y fus juſqu'au temps que madame de Grieu devoit ſe rendre à Paris. C'eſt là que je commençai à ſentir le changement de ma fortune. J'avois toujours vécu dans un lieu où j'étois l'objet principal; où les plus petites choſes qui me concernoient faiſoient des événemens. Je ne trouvois plus que de ſimples attentions. J'eus un jour la migraine; il n'en falloit pas davantage ci-de-

vant pour occuper toute la maiſon, depuis l'abbeſſe juſqu'aux ſœurs : là on ſe contenta d'envoyer ſçavoir ſi je n'avois beſoin de rien. Je n'oublierai jamais la ſurpriſe où je fus de voir traiter ſi légérement ce que j'avois vu célébrer juſqu'alors avec tant d'appareil. Je me jugeai par là tellement hors de ma ſphere, que je ne ſçavois plus où me poſer. Je paſſai ſix ſemaines dans cette maiſon, où je reçus pourtant toutes ſortes de bons traitemens.

Mademoiſelle du Tot étoit une fille de beaucoup d'eſprit, & ſi parfaitement raiſonnable, qu'on avoit quelque honte de vivre avec elle, expoſé à une critique judicieuſe, qu'on ne lui pouvoit rendre. Son oncle, fils d'une madame de la Croiſette, qui avoit été dame-d'honneur de la ducheſſe de Longueville, avoit vécu dans le monde, & en avoit conſervé les manieres dans un âge fort avancé.

Je fus d'autant plus ſenſible à l'honnêteté qu'il eut de me recevoir chez lui, que je l'avois offenſé long-temps auparavant, par une chanſon que je fis ſottement à un dîner qu'il me donnoit, en aſſez grande compagnie. Depuis cela nous ne nous voyions plus. Mon malheur lui fit oublier ma faute. Ce ſentiment généreux mérite le ſouvenir que j'en conſerve, comme le regret que j'eus de mon indiſcrétion.

Pendant que j'attendois le moment de me rendre à Paris, mademoiſelle de Neuville, voyant par les lettres du vieux comte ſon amant, qu'il étoit moins empreſſé de conclure leur mariage, prit la réſolution d'aller avec ſa ſœur, & une eſpece de gouvernante qu'elles avoient, le trouver à Paris; & d'y loger dans un hôtel garni. C'étoit à peu près le temps que madame de Grieu devoit y arriver, & que je voulois m'y rendre.

Meſdemoiſelles de Neuville, qui m'avoient témoigné beaucoup de ſenſibilité à mon malheur, m'offrirent de me mener avec elles. Je n'approuvois pas leur voyage; mais ne pouvant les en détourner, je profitai de l'occaſion. Nous partîmes enſemble, & nous débarquâmes au petit hôtel de Châtillon, où elles me ménagerent un logement.

Me voilà donc à Paris, ſans ſçavoir ce que je deviendrois. J'allai me préſenter chez pluſieurs perſonnes pour leſquelles on m'avoit donné des lettres de recommandation, afin qu'elles me cherchaſſent ce qui s'appelle une condition. Mes plus hautes eſpérances étoient de trouver une place de gouvernante d'enfant dans une maiſon conſidérable. Heureuſement j'avois du goût pour cet emploi; & je croyois que le goût indiquoit le talent. C'étoit ſe voir étrangement réduite, pour quelqu'un qui

avoit vécu comme j'avois fait ; d'aller mandier de porte en porte la protection de gens à qui j'étois inconnue, ſubir leur examen & leurs froids dédains. Je ne tirai rien de ce pénible exercice, & je ceſſai d'y avoir recours.

Peu de jours après mon arrivée à Paris, monſieur Brunel y fit un voyage, me vint voir, & m'amena monſieur de Fontenelle. Ils étoient intimes amis dès leur jeuneſſe, qu'ils avoient paſſée à Rouen dont ils étoient l'un & l'autre. La convenance de leur eſprit & de leur caractere les avoit unis parfaitement. Monſieur Brunel alloit de temps en temps à Paris pour le voir, & lui avoit ſouvent parlé de moi. Je le connoiſſois par ſes ouvrages, & principalement par l'*Hiſtoire de l'académie royale des Sciences*, qu'il envoyoit chaque année à ſon ami, qui ne manquoit pas de m'en faire

part; & grace à la lumiere que monſieur de Fontenelle répand ſur tout ce qu'il manie, j'en entendois une grande partie, quoique je duſſe n'en rien entendre du tout. J'avois donc d'avance la haute opinion qu'on doit avoir de lui. Je fus charmée de le connoître, & d'être connue d'un homme ſi célébre, qui pouvoit du moins me rendre dans l'occaſion un témoignage d'un grand poids.

J'étois encore dans mon hôtel garni, où je ne fus que quatre ou cinq jours, quand je recus une lettre du marquis de Silly. Il m'avoit écrit, deux mois auparavant, un compliment fort ſimple ſur la perte que je venois de faire. Celle-ci étoit remplie de ſages conſeils.

LETTRE.

» L'ON m'a dit que vous êtes à » Paris, mademoiſelle. L'intérêt » que je prends à ce qui vous re-

garde, m'a fait apprendre avec «
plaiſir le parti que vous avez pris. «

Vous ſerez peut-être ſurpriſe «
de trouver une lettre de moi, «
toute remplie de préceptes : ce «
n'eſt pas trop mon uſage que «
d'en donner, encore moins d'en «
écrire ; mais vous êtes de mes «
amies, & il m'a ſemblé que je «
devois vous parler ſur ce pied-là. «

Je crois que, dans les vues «
que vous avez, le moins de ſé- «
jour que vous pourrez faire dans «
une maiſon garnie, ſera le meil- «
leur. Ce n'eſt point là où je vou- «
drois que vous fiſſiez vos pre- «
mieres connoiſſances. «

Ma morale vous paroîtra ſé- «
vere ; mais il me ſemble qu'à «
votre place je ne voudrois au- «
cun ajuſtement. Votre âge peut «
vous faire tort, & vous avez in- «
térêt de le cacher. Je voudrois, «
par la même raiſon, que vous «
fuſſiez un peu circonſpecte ſur le «

» choix de vos amis & de vos
» amies. Je voudrois auſſi que vous
» fuſſiez plus occupée de la répu-
» tation de votre jugement, que
» de celle de votre eſprit. Servez-
» vous, je vous prie, des expreſ-
» ſions les plus ſimples; & ſur-
» tout ne faites aucun uſage de
» celles qui ſont propres aux ſcien-
» ces: quoiqu'elles expriment beau-
» coup mieux, ne ſuccombez point,
» je vous prie, à la tentation de
» vous en ſervir. Enfin je voudrois
» que vous fuſſiez occupée uni-
» quement de vous établir d'abord
» une réputation ſolide, ſans cher-
» cher à plaire par les agrémens.
» Mais je crains que ma derniere
» maxime ne ſoit oppoſée à la na-
» ture; l'envie de plaire pourroit
» bien être naturelle à votre ſexe.
» Sans renverſer l'ordre des cho-
» ſes, n'employez que le ſimple
» pour plaire, & qu'il n'y ait rien
» de recherché dans vos manieres.

» En

» En voilà assez, & peut-être » trop. Adieu, mademoiselle. Je » vous prie d'être persuadée que » vous pouvez compter véritable- » ment sur moi. «

Cette lettre fait connoître parfaitement l'espece de sentiment que monsieur de Silly avoit pour moi. Je fus fort touchée d'y trouver beaucoup d'amitié, & de véritable intérêt à ma conduite; mais je fus blessée d'y voir qu'il me soupçonnoit de songer à plaire, & qu'il prît pour un goût général, ce qui n'étoit en moi que pour lui. Je fis réponse, piquée. Il pensa que ses avis m'avoient déplu, comme le marque la lettre que je reçus quelques jours après. La voici :

LETTRE.

» MA lettre a produit en vous » l'effet que j'avois imaginé, & » je n'ai pu m'empêcher de rire

» en la relisant. Le premier mou-
» vement des gens qui ont de l'eſ-
» prit, & par conſéquent de la va-
» nité, c'eſt, je crois, de ſentir
» les avis comme un air de ſupé-
» riorité qui bleſſe.

» Je ne ſuis pas ſurpris que vous
» ayez été fâchée de l'idée que j'ai
» eue que vous pouviez ſonger à
» plaire, & vous vous êtes là juſ-
» tement récriée.

» Après cela, il me ſembleroit
» aſſez volontiers, ſans vous dé-
» plaire pourtant, que les femmes
» y ont quelques diſpoſitions. A
» parler ſérieuſement, je ne l'en-
» tendois pas comme vous l'avez
» penſé; je voulois dire, par les
» agrémens de votre eſprit. Je ſuis
» ſûr que vos converſations ſeront
» proportionnées aux gens que
» vous verrez: mais quand ceux
» avec qui on a accoutumé de vi-
» vre, ont de l'eſprit & du ſça-
» voir, on ſe fait aiſément une

habitude de ſe ſervir de certains « termes. Après tout, je ſuis fort « perſuadé que vous n'avez pas « beſoin de conſeils. Adieu, ma- « demoiſelle. Comptez, je vous « prie, ſur moi plus que ſur per- « ſonne. »

Madame de Grieu arriva à Paris avec ſa niéce quelques jours après moi. Elles rencontrerent en chemin la marquiſe de Silly, qui venoit s'y établir, & ſe mit à la communauté de Miramion. Je fus avec madame de Grieu chez un de ſes freres. Celui-là ne s'étoit pas grippé contre moi comme les autres. Il avoit une maiſon au Marais, où nous demeurâmes juſqu'à ce que nous euſſions trouvé un couvent.

J'avois une ſœur, qui étoit chez la ducheſſe de la Ferté. Elle me vint voir dans cette maiſon. Quelques années auparavant, elle avoit

fait un voyage à Rouen pour faire connoiſſance avec moi; car avant cela nous ne nous étions jamais vues. Elle avoit alors été bleſſée de la différence de nos ſituations. La conſidération dont je jouiſſois, l'eſpece de reſpect qu'on me rendoit dans un lieu où les maîtres m'étoient ſoumis, lui déplurent : même les attentions qu'on avoit pour elle, ne lui rendant témoignage que de la complaiſance qu'on avoit pour moi, augmentoient ſon dépit. Elle avoit un eſprit naturel, l'air du monde, & une aſſez jolie figure. Je la trouvai aimable : elle, du point de vue dont elle m'enviſagea, ne put avoir que de l'éloignement pour moi. Mais lorſqu'elle me vit déchue de ma gloire, elle ſe rapprocha, me témoigna beaucoup d'amitié, & me donna des nippes dont je commençois à être fort dépourvue.

Nous trouvâmes enfin un couvent ; c'étoit la Préſentation, où l'on voulut bien nous recevoir avec de médiocres penſions, madame, mademoiſelle de Grieu, & moi. Il me reſtoit préciſément de quoi y payer un quartier, au bout duquel je ne voyois nulle reſſource. Un peu avant qu'il finît, je tombai aſſez malade pour eſpérer de mourir. On ne meurt jamais à propos : je fus trompée dans mon attente.

Lorſque j'étois dans la convaleſcence, & preſque dans le déſeſpoir, ma ſœur me vint voir, & m'annonça avec de grands tranſports de joie la fortune qu'elle croyoit que j'allois faire. Elle me dit qu'allant à Verſailles avec madame la ducheſſe de la Ferté, elle lui avoit conté le long du chemin qu'elle avoit une ſœur cadette qui avoit été élevée ſingulierement bien dans un couvent de provin-

ce : elle lui dit que je ſçavois tout ce qui ſe peut ſçavoir, & lui fit une énumération des ſciences qu'elle prétendoit que je poſſédois, dont elle eſtropioit les noms. Ma ſœur, qui ne ſçavoit rien, n'avoit pas de peine à croire que je ſçavois beaucoup. La ducheſſe, qui n'en ſçavoit pas plus qu'elle, adopta tout, & me crut un prodige : c'étoit la perſonne du monde qui s'engouoit le plus violemment. Elle arriva à Verſailles, l'eſprit frappé de cette prétendue merveille, qu'elle débita partout où elle fut, principalement chez madame de Ventadour ſa ſœur, où étoit le cardinal de Rohan. Elle s'échauffoit l'imagination en parlant, & en diſoit cent fois plus qu'on ne lui en avoit dit. On crut qu'il falloit s'aſſurer d'un ſi grand tréſor. Madame la dauphine vivoit encore. On la croyoit groſſe ; & l'on penſa que, ſi elle

accouchoit d'une fille, je pourrois contribuer à ſon éducation. En attendant on décida qu'il falloit me mettre à Jouarre, auprès de meſdemoiſelles de Rohan, qui y étoient toutes trois, pour en faire autant de chefs-d'œuvre.

Ma ſœur, après m'avoir fait ce récit, me dit qu'il étoit abſolument néceſſaire que j'allaſſe faire mes remerciemens, & me montrer à ſa maîtreſſe; qu'elle devoit retourner ce jour-là à Verſailles; qu'après lui avoir fait ma révérence, je reviendrois ſur le champ. Je n'avois point d'habit honnête pour me préſenter; j'en empruntai un d'une penſionnaire du couvent pour deux ou trois heures; & après que ma ſœur m'eut un peu ajuſtée, je m'en allai avec elle. Nous arrivâmes chez la ducheſſe à ſon réveil. Elle fut ravie de me voir, me trouva charmante.

Elle n'avoit garde, au fort de ſa prévention, d'en juger autrement. Après quelques mots qu'elle me dit, quelques réponſes fort ſimples & peut-être aſſez plates que je lui fis, Vraiment, dit-elle, elle parle à ravir : la voilà tout à propos pour m'écrire une lettre à monſieur Deſmarets, que je veux qu'il ait tout à l'heure. Tenez, mademoiſelle, on va vous donner du papier ; vous n'avez qu'à écrire. Eh quoi, madame, lui répondis-je fort embarraſſée ? Vous tournerez cela comme vous voudrez, reprit-elle ; il faut que cela ſoit bien : je veux qu'il m'accorde ce que je lui demande. Mais, madame, repris-je, encore il faudroit ſçavoir ce que vous lui voulez dire. Eh ! non, vous entendez. Je n'entendois rien du tout ; j'avois beau inſiſter, je ne pouvois la faire expliquer. Enfin rejoignant les propos découſus qu'elle lâcha,

je compris à peu près de quoi il s'agiſſoit. Je n'en étois guere plus avancée ; car je ne ſçavois point les uſages & le cérémonial des gens titrés ; & je voyois bien qu'elle ne diſtingueroit pas une faute d'ignorance, d'une faute de bon ſens. Je pris pourtant ce papier qu'on me préſenta, & je me mis à écrire, pendant qu'elle ſe levoit, ſans ſçavoir comment je m'y prendrois ; & écrivant toujours au hazard, je finis cette lettre, que je lui fus préſenter, fort incertaine du ſuccès. Eh bien, s'écria-t'elle, voilà juſtement tout ce que je lui voulois mander. Mais cela eſt admirable, qu'elle ait ſi bien pris ma penſée. Henriette, votre ſœur eſt étonnante. Oh ! puiſqu'elle écrit ſi bien, il faut qu'elle écrive encore une lettre pour mon homme d'affaires ; cela ſera fait pendant que je m'habille. Il ne fallut point la queſtionner cette fois là,

ſur ce qu'elle vouloit demander. Elle répandit un torrent de paroles, que toute l'attention que j'y donnois ne pouvoit ſuivre ; & je me trouvai encore plus embarraſſée à cette ſeconde épreuve. Elle avoit nommé ſon procureur & ſon avocat, qui entroient pour beaucoup dans cette lettre ; ils m'étoient tout-à-fait inconnus, & malheureuſement je pris leurs noms l'un pour l'autre. L'affaire eſt bien expliquée, me dit-elle, après avoir lu la lettre : mais je ne comprens pas qu'une fille qui a autant d'eſprit que vous en avez, puiſſe donner à mon avocat le nom de mon procureur. Elle découvrit par-là les bornes de mon génie. Heureuſement je n'en perdis pas totalement ſon eſtime.

Pendant que j'avois fait toutes ces dépêches, elle avoit fini ſa toilette, & ne ſongea plus qu'à partir pour Verſailles. Je la ſui-

vis juſqu'à ſon carroſſe; & lorſqu'elle y fut montée, & que ma ſœur qu'elle menoit eut pris ſa place, au moment qu'on alloit fermer la portiere, & que je commençois à reſpirer: Je penſe, dit-elle à ma ſœur, que je ferai bien de la mener tout à l'heure avec moi. Montez, montez, mademoiſelle; je veux vous faire voir à madame de Ventadour. Je demeurai pétrifiée à cette propoſition; mais, ſurtout, ce qui me glaça le cœur, fut cet habit emprunté pour deux heures, avec lequel je craignis qu'on ne me fît faire le tour du monde; & il ne s'en fallut guere. Mais malgré ces conſidérations, il n'y avoit pas moyen de reculer: je n'étois plus au temps d'avoir une volonté, ni de réſiſter à celle des autres. Je montai donc le cœur ſerré; elle ne s'en apperçut pas, & parla tout le long du chemin. Elle diſoit cent choſes à

la fois, qui n'avoient nul rapport l'une à l'autre. Cependant il y avoit tant de vivacité, de naturel & de grace dans ſa converſation, qu'on l'écoutoit avec un extrême plaiſir. Après m'avoir fait pluſieurs queſtions, dont elle n'avoit pas attendu la réponſe, Sans doute, me dit-elle, puiſque vous ſçavez tant de choſes, vous ſçavez faire des points pour tirer l'horoſcope; c'eſt tout ce que j'aime au monde. Je lui dis que je n'avois pas la moindre idée de cette ſcience. Mais à quoi bon, reprit-elle, en avoir appris tant d'autres qui ne ſervent à rien? Je l'aſſurai que je n'en avois appris aucune; mais elle ne m'écoutoit déja plus, & ſe mit à faire l'éloge de la géomancie, kiromancie, &c. me dit toutes les prédictions qu'on lui avoit faites, dont elle attendoit encore l'événement; me raconta à ce ſujet pluſieurs hiſtoires mémorables, enfin ſon rêve de la nuit

précédente, quantité d'autres auſſi remarquables, qui devoient avoir tôt ou tard leur effet. J'écoutai le tout avec beaucoup de ſoumiſſion & peu de foi. Enfin nous arrivâmes : elle nous dit, à ma ſœur, & à moi, d'aller à ſon appartement, & qu'enſuite nous irions la trouver chez madame de Ventadour, où elle deſcendit. Elle logeoit à Verſailles dans les combles du château. Il me fut impoſſible d'arriver au haut du dégré ; & ſi quelqu'un de ſes gens, qui nous ſuivoient, ne m'avoient portée pour achever les dernieres marches, j'y ſerois reſtée. Cette fatigue de corps & d'eſprit me jetta dans un accablement où l'on ne ſent plus rien, & où l'on penſe encore moins. Je n'avois pas bien compris ce que la ducheſſe nous avoit dit ſur ma préſentation à madame de Ventadour. Ma ſœur ne l'avoit pas mieux entendu ; & je crus qu'il

n'y avoit qu'à attendre qu'elle m'envoyât chercher. Nous reſtâmes ainſi, juſqu'au ſoir, dans ſon appartement, où elle rentra furieuſe de ce que nous n'avions pas exécuté ſes ordres. Ils avoient été mal expliqués; mais ce n'étoit pas une repréſentation à lui faire. Elle avoit prétendu qu'on la vînt trouver; on ne l'avoit pas fait: c'étoit ma fortune manquée. J'écoutai dans un ſilence reſpectueux, ſes regrets, ſes reproches, & tout ce que des ſentimens impétueux, non retenus, font dire. Tout étant dit, elle ſe calma, & ne ſongea plus qu'au lendemain. Elle dit qu'elle me meneroit elle-même chez ſa ſœur, & m'y mena. Je trouvai une perſonne d'un caractere tout différent du ſien. La douceur & la ſérénité peintes ſur ſon viſage, annonçoient le calme de ſon eſprit, & l'égalité de ſon ame. Elle me reçut avec toute

ſorte de bonté & de politeſſe ; me parla de ma mere, qui avoit été gouvernante de ſa fille ; de l'eſtime qu'elle avoit pour elle ; du bien qu'elle avoit oui dire de moi ; enfin du déſir de me placer convenablement. Enſuite on me fit voir monſieur le duc de Bretagne, qui vivoit encore, & le Roi, qui ne faiſoit preſque que de naître. On dit qu'il falloit auſſi me faire voir les beautés de Verſailles ; & l'on me traîna par-tout. Je penſai expirer de laſſitude.

Madame la ducheſſe de la Ferté avoit déja tant parlé de moi, qu'on m'obſervoit comme un objet de curioſité, & milles gens venoient me regarder, m'examiner, m'interroger. Elle voulut encore, pour achever ma journée, que je fuſſe au ſouper du Roi, & après m'avoir démêlée dans la foule, elle me fit remarquer à monſieur le duc de Bourgogne, qu'elle entretint,

pendant une partie du ſouper, de mes talens & de mon ſçavoir prétendu. Elle ne s'en tint pas là. Le lendemain, étant allée chez la ducheſſe de Noailles, elle me manda d'y venir: j'arrive. Voilà, dit-elle, madame, cette perſonne dont je vous ai entretenue, qui a un ſi grand eſprit, qui ſçait tant de choſes. Allons, mademoiſelle, parlez. Madame, vous allez voir comme elle parle. Elle vit que j'héſitois à répondre, & penſa qu'il falloit m'aider, comme une chanteuſe qui prélude, à qui l'on indique l'air qu'on déſire d'entendre. Parlez un peu de religion, me dit-elle; vous direz enſuite autre choſe. Je fus ſi confondue, que cela ne ſe peut repréſenter, & que je ne puis même me ſouvenir comment je m'en tirai. Ce fut ſans doute en niant les talens qu'elle me ſuppoſoit, &, à ce qu'il me ſemble, pas tout-à-fait ſi mal que je l'aurois dû.

Cette ſcène ridicule fut à peu près répétée dans d'autres maiſons où l'on me mena. Je vis donc que j'allois être promenée comme un ſinge, ou quelqu'autre animal qui fait des tours à la Foire. J'aurois voulu que la terre m'engloutît, plutôt que de continuer à jouer un pareil perſonnage. J'ai peut-être à me reprocher d'avoir été ſi choquée des ſcènes où je me voyois expoſée, que j'en aie moins ſenti ce que je devois au motif de tant de bizarres démarches, qui n'étoit autre qu'un déſir immodéré de me faire valoir.

Il y avoit déja trois ou quatre jours que j'étois dans cet état violent, lorſque la ducheſſe rentra le ſoir, fulminant contre madame de Ventadour, & contre le cardinal de Rohan, de ce qu'ils ne concluoient rien ſur ce qui me regardoit; parce qu'il falloit, pour me mettre à Jouarre, donner une pen-

ſion que perſonne ne vouloit payer. Eh bien, dit-elle, s'adreſſant à ma ſœur, puiſqu'ils ſont tant de façons, il n'y a qu'à les laiſſer là. Je ſuis une aſſez grande dame pour faire ſa fortune, ſans avoir beſoin d'eux. Je la prendrai chez moi ; elle y ſera mieux que par-tout ailleurs. C'étoit tout ce que je craignois. Auſſi je reſtai ſans mouvement, ſans parole, ne pouvant me réſoudre de donner le moindre acquieſcement à cette propoſition. Sa grande agitation l'empêcha de remarquer mon immobilité. Ma ſœur m'en fit de juſtes reproches, quand nous fûmes ſeules. Je lui avouai que l'éloignement que j'avois pour cette ſituation, & la crainte de rien dire qui m'engageât, avoient ſuſpendu toutes mes paroles.

Le dépit de madame de la Ferté contre ſa ſœur, la détermina à partir le lendemain ; & je me flattai

que j'allois me retrouver dans mon couvent, où j'avois tant d'impatience de me revoir : mais je n'étois pas encore au bout de mes voyages. La ducheſſe m'annonça qu'elle alloit à Seaux, & qu'elle vouloit m'y mener, pour me faire voir à monſieur de Maleſieu, très-capable de juger de ce que je valois. Ce me fut un ſurcroît de déſolation, d'aller encore me produire ſur un nouveau théâtre.

Avant qu'elle partît, l'abbé de Vertot, ſon parent & ſon ami, qui ſe trouva à Verſailles, lui vint rendre viſite. Elle lui fit donner un fauteuil, & me laiſſa debout, comme elle faiſoit volontiers lorſqu'il y avoit compagnie. Je ne pus me voir ſi d'un air ſi ſoumis devant quelqu'un qui m'avoit toujours rendu les plus profonds hommages. Je paſſai dans un cabinet, où je répandis quelques larmes que m'arracha l'humiliation de mon état.

Nous fûmes l'après-dîner à Seaux, où madame la ducheſſe de la Ferté, toujours remplie de ſon objet, ne manqua pas de parler de moi avec excès. Madame la ducheſſe du Maine accoutumée à ſes exagérations, & rarement attentive à ce qui ne l'intéreſſe pas, l'écouta peu ou point. Cependant elle voulut à toute force me montrer à elle, & l'y fit conſentir par complaiſance. Mais madame la ducheſſe du Maine ne s'arrêta guere à me conſidérer. Madame de la Ferté voyant que cette tentative n'avoit rien rendu, pria monſieur de Maleſieu de me venir voir chez elle, & de m'entretenir. Il y vint; fut longtemps avec moi; traita diverſes matieres, ſur leſquelles il me trouva aſſez paſſablement inſtruite. L'envie d'obliger la ducheſſe de la Ferté, la pente qu'il avoit auſſi-bien qu'elle à l'exagération, & peut-être la volonté de

me ſervir, lui firent confirmer toutes les merveilles qu'elle débitoit de moi. Ce ſuffrage me mit en honneur dans une cour, où les déciſions de monſieur de Maleſieu avoient la même infaillibilité que celles de Pythagore parmi ſes diſciples. Les diſputes les plus échauffées s'y terminoient, au moment que quelqu'un prononçoit, *il l'a dit*. Il dit donc que j'étois une perſonne rare; on le crut. On me venoit voir; on m'écoutoit; on ne ceſſoit de m'admirer. Baron, fameux comédien, qui avoit quitté le théâtre de Paris depuis près de trente ans, jouoit alors la comédie à Seaux. Il ſe piquoit d'eſprit: il vint auſſi examiner le mien; & dans quelqu'une de ſes viſites, il me dit d'un air ironique, qu'on joueroit le lendemain les *Femmes ſçavantes*, & que ſans doute j'y ſerois. Je lui répondis de maniere à lui faire connoître qu'il ne me joueroit pas.

Quoique je fusse assez considérée à Seaux, & qu'il y eût des spectacles & des divertissemens chaque jour; ce genre de vie, si inaccoutumé à mon mon corps & à mon esprit, m'étoit insoutenable. La duchesse de la Ferté ne s'en appercevoit pas: car elle me louoit continuellement, de ce que j'avois pris tout d'un coup le train du monde; que je veillois; que j'étois prête à tout; que rien ne m'incommodoit. Il s'en falloit bien que je fusse à cet égard ce que je m'efforçois de paroître. J'étois née avec une santé délicate, qui l'étoit devenue encore plus par le trop grand soin qu'on avoit pris de la ménager. C'étoit un défaut de prévoyance dans les personnes qui m'avoient élevée d'une maniere si peu conforme à ma fortune; & c'est aussi par où j'en ai plus senti le changement, & ce qui a fait le malheur le plus réel de ma vie.

Madame la ducheſſe de la Ferté retourna enfin à Paris, & me ramena dans mon couvent, à ma grande ſatisfaction. Elle me fit mille careſſes en me quittant ; m'aſſura que, ſi l'on ne finiſſoit pas inceſſamment mon affaire, elle prendroit d'autres meſures, & que, de quelque façon que les choſes tournaſſent, je ne ſerois pas long-temps ſans la revoir. Je fus ravie de me retrouver avec madame de Grieu & ſa niéce, & de leur raconter mes aventures. Mademoiſelle de Grieu devenoit une perſonne aſſez raiſonnable pour s'attacher à elle. Je la regardois comme ma fille. Elle avoit été miſe dans le couvent en ſortant de nourrice, ſur le pied d'être mon éleve, pour ſatisfaire le goût dominant que j'avois dès mon enfance d'inſtruire & de documenter quelqu'un. Je n'ai pas été en cela plus heureuſe que Platon, qui ne put trou-

ver une bicoque pour y établir ſes loix. Perſonne ne voulut écouter mes préceptes ; pas même la jeune niéce, qui s'infecta de la jalouſie répandue contre moi dans ſa famille, & ne me pardonna l'amitié de ſes tantes, que lorſqu'elle fut en état de connoître que je n'en étois pas indigne. Nous nous unîmes par la ſuite plus intimement que je ne l'ai été avec perſonne.

Mon couvent n'étoit pas loin de Miramion : j'y allois voir quelquefois la marquiſe de Silly. J'y trouvai un jour ſon fils, qui ne faiſoit que paſſer à Paris. J'eus une joie bien ſenſible de cette rencontre inopinée. Tout ce qui avoit agité mon eſprit depuis que je ne l'avois vu, ne l'en avoit pas écarté. Cette idée dominante y avoit toujours conſervé ſa place, & le pouvoir de m'affecter plus qu'aucune autre. Elle s'y maintint ſi conſtamment, qu'elle a garantie de toute

autre

autre ſéduction le temps de ma vie qui en étoit le plus ſuſceptible. L'entrevue fut courte & unique ; la mere préſente. Ce que nous dîmes eſt effacé.

Peu de jours après mon retour, madame la ducheſſe de la Ferté, qui ne me perdoit pas de vue, m'envoya des chanſons qu'avoit faites monſieur de Maleſieu, me manda de la charger d'une lettre pour lui ſur ce ſujet, qu'elle lui porteroit. J'écrivis donc je ne ſçais plus quoi, beaucoup de louanges apparemment. J'en reçus la magnifique réponſe que voici :

LETTRE.

» MADAME la ducheſſe de la » Ferté étant partie ce matin, ma- » demoiſelle, ſans que j'en fuſſe » averti, j'ai manqué l'occaſion » de lui remettre entre les mains » le remerciement que je vous » dois pour l'excellente lettre dont

» vous m'avez honoré. J'avois
» ſans doute grand beſoin de ſon
» entremiſe, pour faire valoir ma
» reconnoiſſance ; & au lieu que
» ce qu'elle m'a rendu de votre
» part a un prix infini par lui-mê-
» me, & n'avoit que faire de paſ-
» ſer par des mains capables de
» faire valoir les choſes médiocres,
» j'avoue, mademoiſelle, que je
» me ſuis privé d'un grand ſecours,
» en perdant l'occaſion de ſupplier
» madame la ducheſſe de la Ferté
» de vous témoigner plus vive-
» ment que je ne puis faire, com-
» bien je ſuis ſenſible à l'honneur
» que vous m'avez fait. Je ne ſça-
» vois pas qu'elle vous eût envoyé
» les chanſonnettes de Seaux. Je
» les eſtimois, je vous jure, aſſez
» médiocrement : mais s'il eſt bien
» vrai, mademoiſelle, qu'elle vous
» aient paru, ſur le papier, telles
» que vous dites, je les tiens d'un
» ordre ſupérieur, & ne ſuis pas

aſſez ennemi de moi-même, « pour combattre un jugement ſi « ſûr & ſi déciſif. «

Vous m'avez ſi bien perſuadé « de la préciſion & de l'infaillibi- « lité de votre jugement, qu'il ne « m'eſt pas poſſible de m'en écar- « ter. Ainſi, mademoiſelle, par « la connoiſſance que vous devez « avoir de vous-même, répondez, « s'il vous plaît, de ce que je dois « penſer de votre mérite. Les gé- « nies ſupérieurs, comme le vô- « tre, ne peuvent ſe méconnoître. « Ils ſe doivent la juſtice qu'ils « ſçavent rendre aux autres. Rien « ne leur eſt ſi intime que leur pro- « pre pénétration; & le plus grand « effort de leur modeſtie ne doit « aller qu'à remercier la premiere « cauſe, cet auteur éternel des eſ- « prits, de les avoir ſi bien parta- « gés. Vous lui devez, mademoi- « ſelle, plus de reconnoiſſance que « perſonne. Pour moi, j'en dois «

» une infinie à madame la ducheſſe
» de la Ferté, d'avoir bien voulu
» me découvrir un ſi rare tréſor.
» Je m'eſtimerois bien heureux,
» s'il m'étoit permis d'en appro-
» cher quelquefois; & ſi je pou-
» vois, une fois en ma vie, vous
» marquer, par mes ſervices, l'eſ-
» time & le reſpect ſincere avec le-
» quel je ſuis, mademoiſelle, vo-
» tre, &c. *Malesieu.* «

A Seaux, le 30 mai 1710.

Madame la ducheſſe de la Ferté, fort contente du ſuccès de ma lettre, vint bientôt après me chercher, pour me remener à Seaux voir quelque nouvelle fête. Comme elle ne m'avoit pas prévenue, elle trouva bon d'attendre à la porte du couvent le temps qu'il fallut pour mon ajuſtement, & ne s'impatienta pas, malgré la facilité qu'elle y avoit; tant l'affection qu'elle me portoit étoit à toute

épreuve. Elle m'accabla d'amitiés, quand elle me revit. Je ſentois qu'elle en avoit véritablement pour moi. J'aurois bien voulu pouvoir m'attacher à elle : mais ſon genre de vie étoit trop oppoſé à ma façon de penſer. Il y avoit d'ailleurs des inconvéniens, qui m'auroient fait préférer toute autre maiſon à la ſienne. Une certaine Louiſon, anciennement ſa femme de chambre, qui s'y étoit rendue maîtreſſe, & n'auroit pu ſupporter les diſtinctions qu'on me deſtinoit ; ma propre ſœur, qui par la ſuite ne les eût pas vues ſans envie ; je voyois dans tout cela une ſource inépuiſable de tracaſſeries ſi contraires à mon humeur, qu'il n'y avoit rien qui ne me parût plus ſupportable. Je pris donc une ferme réſolution, quelque choſe qui pût arriver, de ne pas donner dans cet écueil ; & j'eus grande attention de ne rien mêler aux témoi-

gnages de ma reconnoiſſance, qui portât de ce côté-là.

Cependant comme je n'étois pas alors ſans eſpérance de faire quelque choſe, je me déterminai à emprunter un peu d'argent, pour continuer de payer ma penſion dans le couvent. Je le pris de monſieur Brunel, mon plus ancien ami, en attendant le dénouement qu'on me faiſoit eſpérer.

J'ai laiſſé le voyage de Seaux, qui n'eut rien de remarquable, que beaucoup de fêtes & de plaiſirs, où je n'étois guere en état de prendre part. La ducheſſe de la Ferté m'y menoit preſque toutes les fois qu'elle y alloit. J'y voyois toujours monſieur de Maleſieu, qui continuoit de me marquer une grande eſtime.

La ducheſſe me ramenoit à la Préſentation, quelquefois à des heures fort indues pour le couvent. L'abbeſſe, madame de Riberolles,

remplie de bonté, prenoit les clefs, & venoit elle-même m'ouvrir la porte, pour empêcher les religieuſes de murmurer.

Les vues qu'on avoit eues du côté de la ducheſſe de Ventadour s'évanouiſſoient. Le cardinal de Rohan, pour éluder, avoit dit qu'il falloit examiner ma doctrine, comme un point capital. L'on ſçut que j'étois connue de monſieur de Fontenelle; & l'on s'informa à lui de mes opinions. Il dit que tout ce qu'il ſçavoit à cet égard, étoit que j'avois été élevée dans un couvent gouverné par les Jéſuites. Ce témoignage ne parut pas ſuffiſant. On chargea l'abbé de Treſſan, depuis archevêque de Rouen, de m'examiner ſur le point dont il s'agiſſoit. Cela s'exécuta dans la maiſon de la ducheſſe de la Ferté, à Paris, où nous nous rendîmes de part & d'autre. C'étoit traiter l'affaire gravement. L'examen

ſe paſſa en plaiſanteries ; qui me concilierent aſſez la bienveillance de l'examinateur, pour en tirer les plus favorables témoignages ; qui pourtant n'aboutirent à rien.

La ducheſſe ſe fortifioit dans le deſſein de me prendre chez elle, & n'oſoit m'y retenir, de peur de déplaire à cette Louiſon, à qui elle n'avoit point encore avoué ſon intention. J'y couchai une nuit. Je ne ſçais à quelle occaſion. Plus je vis la tournure de la maiſon, plus je craignis d'y être embarquée, & plus je me félicitai de l'obſtacle qui en défendoit l'entrée.

L'abbé de V... étoit alors à Paris, & me venoit voir de temps en temps à mon couvent. Un jour que nous étions à un parloir, où il y avoit pluſieurs grilles ſéparées, je vis qu'il ſaluoit un homme qui étoit à une autre de ces grilles. Je

lui demandai qui c'étoit. Il me dit : C'eſt monſieur du Verney, ce fameux anatomiſte. J'avois lû de ſes ouvrages, & je témoignai à l'abbé le cas que je faiſois de lui. Il lui fit ſigne d'avancer, & nous fit faire connoiſſance. Du Verney, l'homme du monde le plus vif, flatté de l'eſtime dont il me trouva prévenue pour lui, s'engoua extrémement de moi. Il étoit intime ami de madame de Vauvray, logée à côté du Jardin-royal, où il demeuroit; il la voyoit continuellement, & ne manqua pas de lui dire la découverte qu'il avoit faite dans ſon voiſinage, & de lui inſpirer d'en faire uſage. Elle y conſentit d'autant plus aiſément, qu'elle avoit peu de reſſource dans un quartier ſi éloigné. Il vint donc me prier, de ſa part, d'aller dîner chez elle, & me dit qu'elle enverroit le lendemain ſon carroſſe me chercher. Je ſçavois bien que

ce n'étoit pas l'uſage de ſe préſenter de la ſorte ; mais je n'étois pas en ſituation d'y regarder de ſi près. Il me falloit des connoiſſances, & même des amis, ſi j'en pouvois faire : cela étoit preſſé ; & je n'y pouvois mettre la lenteur de toutes ces petites formalités.

Je fus donc dîner chez madame de Vauvray ; & j'y fus fort bien traitée. J'y trouvai une femme d'une phiſionomie ſinguliere, mais de beaucoup d'eſprit ; une belle maiſon qu'elle avoit fait bâtir ; un gros domeſtique ; bien des équipages ; une table délicatement ſervie ; d'agréables promenades, tant de ſon jardin, que de celui des Simples, dont elle avoit des clefs, & qui communiquoit avec le ſien. Tout cela me plut aſſez, pour être bien-aiſe qu'elle m'invitât de venir ſouvent chez elle, & d'y faire même de temps en temps quelque ſéjour. Elle ne tarda pas en effet à

me renvoyer chercher, & me retint plusieurs jours. Ma duchesse étoit, je crois à Fontainebleau ; & moi libre. Madame de Vauvray voyoit peu de monde, à cause de l'éloignement de sa maison ; mais ce qu'elle voyoit, étoit de très-bonne compagnie. Ferran, son neveu, qui avoit bien de l'esprit, y étoit souvent ; du Verney, tant qu'il en avoit le loisir : enfin je m'y amusois fort, & j'y réussissois assez. Monsieur de Vauvray, quoique peu complaisant pour sa femme, m'y voyoit volontiers. Cependant, un jour qu'il avoit invité beaucoup de monde à dîner, entr'autres les ducs de la Feuillade & de Rohan, l'abbé de Bussy ; madame de Vauvray doutant qu'il convînt de produire une personne inconnue dans cette compagnie, dit à son mari, que comme je faisois maigre, & que la table seroit servie en gras, je mangerois

dans ſa chambre, où elle reſteroit avec moi. C'étoit me ſauver le dégoût autant qu'il étoit poſſible : je ne laiſſai pas de le ſentir, ſans en faire ſemblant. Je l'exhortai d'aller dîner, & l'aſſurai que je ſçavois manger ſeule : elle ne le voulut pas. Mais quand on ſe mit à table, on demanda où elle étoit : monſieur de Vauvray dit qu'elle avoit chez elle une perſonne qui n'étoit pas encore aſſez accoutumée au monde, avec qui elle dîneroit. On l'envoya prier de venir avec ſa compagnie. Le dîner prit un air de gayeté, & un tour de converſation fort agréable. Je dis quelques mots, qui réuſſirent ſi bien, que toute l'attention ſe tourna de mon côté. Je ne la laiſſai pas échapper ; & ce petit triomphe me fut d'autant plus ſenſible, qu'il juſtifioit le parti qu'on avoit pris de me produire, & me vengeoit du deſſein contraire. On

n'y héſita plus par la ſuite ; & l'on s'en fit, ſinon un honneur, du moins un plaiſir. J'étois apparemment de bonne compagnie dans ce temps-là ; & quoique je n'en retrouve plus de veſtiges, je comprends que cela peut avoir été. J'avois trente ans de moins ; & mon eſprit, quoique toujours médiocre, étoit alors ſoutenu & mis en action par les motifs les plus preſſans, tels que le déſir de regagner la conſidération, & même la ſubſiſtance, dont je me voyois dépouvue.

J'ai eu l'obligation à madame de Vauvray, de m'avoir fait connoître d'un aſſez grand nombre de gens du monde, & de gens d'eſprit. Elle me menoit dans pluſieurs maiſons ; ce que bien d'autres qu'elle n'auroient peut-être pas voulu haſarder, pour quelqu'un d'auſſi dénuée que je l'étois, de tout ce qui fait valoir dans le

monde : & la maniere dont elle me préſentoit, m'attiroit toutes ſortes d'agrémens & de bonne volonté de la part des perſonnes chez qui elle me menoit. Un jour que l'abbé de ſaint Pierre dînoit chez elle, avec monſieur de Fontenelle, & que j'y étois, ils raiſonnerent ſur ma ſituation, & ſur les moyens de m'en procurer une avantageuſe. Cet abbé, protecteur du genre humain, imagina qu'il falloit me propoſer à madame la princeſſe, pour me mettre auprès de mademoiſelle de Clermont, qu'elle avoit priſe avec elle, & à qui il paroiſſoit qu'elle vouloit donner une éducation meilleure que ne l'ont ordinairement les princeſſes. Il nous dit que l'abbé Couture étoit déja chargé de l'inſtruire de l'hiſtoire, & de pluſieurs choſes convenables à ſon ſexe & à ſon rang : que je pourrois être propoſée comme capa-

ble de ſuivre de telles vues, & de l'avancer dans les connoiſſances qu'on vouloit lui faire acquérir : qu'il falloit m'adreſſer à monſieur de Maleſieu, que je voyois ſouvent à Seaux ; le prier d'en faire l'ouverture à madame la princeſſe, & de lui rendre bon témoignage de moi.

Les petits ſéjours que je faiſois chez madame de Vauvrai, ne m'empêchoient pas d'être toujours aux ordres de madame la ducheſſe de la Ferté. Je ſuivois aſſez exactement ſa marche, pour me retrouver dans mon couvent, quand elle me venoit chercher. Il n'étoit pas à propos qu'elle ſçût que j'en ſortiſſe pour d'autres que pour elle.

Bientôt après le plan que nous avions fait, elle me mena à Seaux. Monſieur de Maleſieu me vint voir comme à l'ordinaire. Je lui parlai du beſoin que j'avois d'une

place ; qui pût convenir à la façon dont j'avois vécu juſqu'alors, & lui dis mes vues au ſujet de mademoiſelle de Clermont, dans leſquels il entra parfaitement, & me promit de me ſervir de ſon mieux ; & le plus promptement qu'il me ſeroit poſſible.

Une heure après cette converſation, il vint me retrouver, & me dit qu'en travaillant à mon affaire, il en avoit fait une autre, qu'il croyoit meilleure; qu'il avoit voulu m'appuyer, auprès de madame la princeſſe, de la recommandation de madame la ducheſſe du Maine ; & que, lorſqu'il la lui avoit demandée, elle lui avoit dit : Mais, monſieur, ſi cette fille a tant de mérite, pourquoi la donner à ma niéce? Ne vaudroit-il pas mieux la prendre pour moi? Qu'il avoit répondu qu'elle ne pouvoit jamais mieux faire ; que j'étois propre à tout ; & que je ſerois

fort utile à madame de Maleſieu, ſa femme, gouvernante de mademoiſelle du Maine, pour l'aider dans les ſoins qu'elle prenoit de ſon éducanion. Que madame la ducheſſe du Maine avoit repliqué : Il faudra faire agréer cela à monſieur le duc du Maine, & que vous le faſſiez conſentir à cette augmentation de dépenſe. Il n'étoit donc pas queſtion alors de place qu'on me fit remplir depuis.

Cette propoſition répondoit tout-à-fait à mes vues, & j'en fus charmée. Je fis mille remerciemens à monſieur de Maleſieu. Il me dit qu'il n'étoit plus queſtion que d'en faire part à madame la ducheſſe de la Ferté, à qui je n'avois encore rien dit. Il ajouta que madame la ducheſſe du Maine lui en parleroit elle-même, & que ce ſeroit une affaire finie. Elle le fit en effet : mais la ducheſſe devint furieuſe à cette propoſition ; dit

qu'elle ne ſouffriroit pas qu'on lui ôtât une perſonne qu'elle s'étoit deſtinée pour faire la douceur de ſa vie. Madame la ducheſſe du Maine lui répondit qu'elle avoit cru, ſur ce qu'on lui en avoit dit, qu'on cherchoit à me placer; d'où elle avoit jugée qu'elle ne ſongeoit pas à me garder auprès d'elle. Madame la ducheſſe de la Ferté, après avoir répandu toutes ſes plaintes, finit, en diſant quelle ne me vouloit pas malgré moi, mais qu'il falloit me faire expliquer.

Voilà ce que monſieur de Maleſieu, qui me vint parler pour la troiſiéme fois dans cette journée, m'apprit, dont je demeurai conſternée. Il me dit: Vous aurez une explication ce ſoir, voyez ce que vous direz. Dictez vous-même ma réponſe, monſieur, lui répondis-je: vous avez conduit toute cette affaire; je n'y veux ſuivre que vos

conſeils. Il fut d'avis que je diſſe à madame la ducheſſe de la Ferté, que je lui devois tout, & la rendois maîtreſſe abſolue de mon ſort. J'aurois mieux fait de lui avouer les raiſons qui m'empêchoient d'être à elle, & de la prier de conſentir à ce qui ſe préſentoit pour moi. Cela eut été plus franc, plus conforme à mon inclination; & j'aurois évité les grands inconvéniens dans leſquels ce ménagement me fit tomber: mais je crus devoir me laiſſer conduire.

Madame de la Ferté vint enfin le ſoir dans ſon appartement. Je l'attendois avec frayeur, prévoyant l'orage que j'allois eſſuyer; & plus peinée que de tout le reſte, de me voir chargée de torts envers une perſonne qui m'avoit comblée d'amitié. Elle entra dans ſa chambre, non point avec ces éclats qui lui étoient ordinaires, mais avec une froideur haute. Elle

s'aſſit tranquillement & me dit : J'ai appris avec ſurpriſe, mademoiſelle, que vous cherchiez à vous placer ; je croyois que vous comptiez ſur moi. Si vous préférez d'etre à une grande princeſſe, cela ne ſe devoit pas négocier ſans ma participation. Mais il faut ſçavoir ce que vous penſez, & ce que vous voulez faire. Tout ce qui vous plaira, madame, lui répondis-je : Je ſuis dans vos mains, je vous dois tout ; vous diſpoſerez de moi à votre gré. Eh bien ! mademoiſelle, reprit-elle, puiſque j'en ſuis la maîtreſſe, je vous céderai à perſonne ; & j'aurai ſoin que vous ſoyez aſſez bien avec moi, pour ne rien regretter. Elle me dit enſuite qu'elle alloit me faire accommoder un joli appartement dans ſa maiſon ; que j'y vivrois auſſi maîtreſſe qu'elle ; que je lui tiendrois compagnie quand elle y ſeroit ; & que, lorſqu'elle

iroit à la cour, elle me laiſſeroit un équipage à Paris, pour faire tout ce qui me plairoit.

J'aurois trouvé ce plan de vie agréable, ſi je n'en avois pas conſidéré le revers: je n'avois pas ſçu que ma ſœur, priſe d'abord ſur le pied d'une favorite, étoit devenue femme de chambre; ſi je n'avois pas jugé que plus l'entêtement pour moi étoit violent, moins il ſeroit durable, & plus il exciteroit la jalouſie de cette troupe de femmes dont ſa maiſon étoit remplie. Car outre la Louiſon qui étoit à la tête, ma ſœur, & en ſous-ordre d'autres femmes de chambre; elle élevoit une jeune fille, qu'elle avoit nommée Sylvine, belle comme le jour, ramaſſée dans les champs, à la Loupe, l'une de ſes terres. Elle idolâtroit cette nymphe, & n'épargnoit rien pour la décorer, & pour cultiver ſes talens, & entre

autres ſa voix admirable. Cette vive affection n'empêcha pas que, dans la ſuite, elle n'ait fini par la ſervir comme les autres; ſort auſſi inévitable que celui des amans de Circé. Qu'aurois-je fait au milieu de tout cela? Mais, quels moyens de m'en tirer? Je revis monſieur de Maleſieu. Il me dit que l'affaire étoit ſans reſſource; que madame la ducheſſe du Maine ne ſe brouilleroit pas, pour moi, avec la ducheſſe de la Ferté, ſon ancienne amie; & qu'à moins que je ne puſſe, par moi-même, me dégager d'avec elle, il n'y avoit plus rien à eſpérer.

Dans ce deſſein, je pris l'étrange réſolution de m'étudier à déplaire à cette perſonne enchantée de moi, que j'aimois: Car tant de marques d'amitié que j'avois reçues d'elle, m'avoient touchée ſenſiblement; d'ailleurs, quoiqu'elle eût de grands défauts, je la trou-

vois extrémement aimable, & ne lui faiſois pas un démérite perſonnel des inconvéniens dont elle étoit entourée.

Pour comprendre ce qu'il en coûte à l'amour propre & à la bonté du cœur de ſe contrefaire en mal, il faudroit l'avoir éprouvé; & c'eſt une expérience qui n'eſt pas commune.

J'eus occaſion d'exécuter ce projet ſingulier, dans le voyage qu'elle me fit faire à la Ferté. Elle ne négligea rien pour me le rendre agréable. Elle ſçavoit que j'aimois extrémement mademoiſelle de Grieu, qui étoit avec moi à la Préſentation; elle l'engagea à cette partie de campagne, & nous mena l'une & l'autre avec elle. Je fus incommodée en chemin, & ne diſſimulai plus, comme j'avois coutume de faire. Je me laiſſai aller à mes différentes humeurs, qui devoient lui paroître d'autant plus

choquantes, qu'elle n'en avoit rien apperçu juſqu'alors. Je contrariois ce qui n'étoit pas de mon goût; je diſois ma penſée ſans la mettre d'accord avec les ſiennes; enfin je me donnois toute liberté, mais avec plus d'effort que ne m'eût fait la contrainte. Elle en fut bleſſée, ſans prendre le dégoût que je voulois lui inſpirer; entrepriſe d'autant plus difficile à ſuivre, que jamais je ne l'avois vue ni plus aimable, ni de meilleure compagnie. Elle dépoſoit à la campagne un air de hauteur, qu'elle maintenoit à la cour & aux environs. On y vivoit avec elle dans la plus grande familiarité. Elle la portoit ſi loin, qu'elle aſſembloit non-ſeulement ſes domeſtiques, mais tous les gens qui fourniſſoient ſa maiſon, comme bouchers, boulangers, &c. les mettoit autour d'une grande table, & jouoit avec eux une eſpece de lanſquenet. Elle me diſoit à l'oreille;

reille : Je les triche ; mais c'eſt qu'ils me volent.

Nous fûmes une quinzaine de jours à la Ferté : c'eſt un très-beau lieu. J'y avois mon intime amie : nous y faiſions de belles promenades, & bonne chere, quoique la ducheſſe n'eût pas amené ſon cuiſinier, contre qui elle s'étoit piquée, parce qu'il lui avoit demandé des lardoires. Voilà, lui dit-elle, comment les grandes maiſons ſe ruinent : toujours des lardoires. Il en a coûté au maréchal de la Ferté douze cent mille francs pour des lardoires. J'aime mieux que mon concierge me faſſe à manger. Ainſi fut fait. Au retour de notre voyage, elle me dit : Votre logement chez moi n'eſt pas encore prêt, j'y vais faire travailler ; vous paſſerez ce temps-là dans votre couvent : j'y payerai votre penſion. J'y retournai avec joie, & quelque eſpérance que, de délais

en délais, il pourroit arriver un dénouement favorable. En effet, la crainte d'aliéner Louiſon, & quelqu'autre embarras qu'elle avoit actuellement, lui firent encore différer mon entrée chez elle, que je croyois devoir être vers la fin de l'année. Mais dans ce temps-là elle m'écrivit, & me demanda des projets de lettres pour le roi & la reine d'Eſpagne, monſieur de Vendôme & madame des Urſins, ſur le gain d'une bataille, dont elle vouloit leur faire compliment. Elle me marquoit à la fin de la ſienne, de payer à mon abbeſſe pour le mois de janvier : qu'il falloit qu'elle fût encore privée de moi ce temps-là ; mais qu'elle ne m'en aimoit pas moins... Le renouvellement de l'année me donna occaſion d'écrire à monſieur de Maleſieu. Je ne l'avois pas vu depuis mon affaire échouée, la ducheſſe n'ayant plus voulu me remener à Seaux. Ma

lettre n'étoit que des complimens uſités dans cette ſaiſon. Monſieur de Maleſieu y répondit par celle-ci :

LETTRE.

A Verſailles, le 16 janvier 1711.

JE veux mal de mort à la poſte, « mademoiſelle, de m'avoir retar- « dé de quinze jours le précieux « témoignage de votre ſouvenir. « Je reçois dans le moment la let- « tre que vous m'avez fait l'hon- » neur de m'écrire le premier jour « de cette année. La diligence n'eſt « pas bien grande par rapport au « chemin : Mais ce qui me fâche « encore plus, mademoiſelle, en » liſant votre lettre, c'eſt d'ap- » prendre que vous êtes encore » dans votre couvent ; j'aurois cru « ſur cela, madame la ducheſſe de « la Ferté partie pour quelque « voyage de long cours, ſi je n'a- « vois eu l'honneur de la voir ici «

» dans les premiers jours de ce
» mois. Je ne ſçais donc quelle in-
» terprétation donner à la conti-
» nuation de votre clôture. Mada-
» me la ducheſſe de la Ferté me fit
» l'honneur, à Seaux, de me par-
» ler de vous avec tant d'eſtime,
» & un ſi grand déſir de vous atta-
» cher à elle; ſur la propoſition que
» je lui fis de la part de madame la
» ducheſſe du Maine, elle me té-
» moigna avec des termes ſi obli-
» geans, à quel point elle vous
» jugeoit néceſſaire à la conduite
» de ſes affaires, & à ſa propre ſa-
» tisfaction, que je vous avoue,
» mademoiſelle, que je lui conſeil-
» lai de ſuivre ſon inclination; &
» de garder pour elle-même, une
» perſonne dont elle connoiſſoit ſi
» bien les rares qualités. Je n'a-
» vois donc garde d'imaginer au-
» jourd'hui que vos conditions ne
» ne fuſſent pas encore faites avec
» cette dame qui, certainement, a

un goût excellent pour le mérite, « & qui m'a paru en effet ſi préve- « nue pour le vôtre. Quand j'aurai « l'honneur de la voir, je tâche- « rai d'avoir l'explication de cette « énigme. J'ai l'honneur d'être, « mademoiſelle, très-reſpectueuſe- » ment, votre, &c. »

Sur cette lettre de monſieur de Maleſieu, je lui mandai, que j'avois ſujet de croire que madame la ducheſſe de la Ferté ne ſongeoit plus à m'attacher à elle ; que je pouvois me regarder comme libre à cet égard, & profiter des bontés de madame la ducheſſe du Maine, s'il y avoit encore lieu d'y prétendre. Il montra cette lettre à la ducheſſe de la Ferté, qui, outrée, me fit mander dans le moment par ma ſœur, qu'elle ne vouloit plus entendre parler de moi. Je fus au déſeſpoir qu'il la lui eût fait voir, & m'eût attiré par-là toute ſon in-

dignation, que j'avois en effet méritée. C'eſt, à ce qu'il me ſemble, l'endroit le plus défectueux de ma vie: Car quoique ma ſœur, qui vraiſemblablement ne me vouloit pas avec elle, m'eût exagéré les irréſolutions de la ducheſſe, & fait entendre qu'elle ne ſe détermineroit point à me mettre dans ſa maiſon, & me laiſſeroit toujours en l'air; je n'en devois pas être aſſez perſuadée, pour l'aſſurer ſi poſitivement à monſieur de Maleſieu. Cependant je lui écrivis, pour lui apprendre cette entiere rupture. Voici la réponſe qu'il me fit:

LETTRE.

A Verſailles, le 24 janvier 1711.

» J'AI lu à madame la ducheſſe
» du Maine la derniere lettre que
» vous m'avez fait l'honneur de
» m'écrire. S. A. S. n'a pas été
» peu ſurpriſe d'y apprendre que

madame la ducheſſe de la Ferté « vous a renvoyé votre parole par « mademoiſelle votre ſœur. Elle « m'ordonne, mademoiſelle, de « vous mander qu'au printemps « prochain, c'eſt-à-dire vers le « temps qu'elle ira s'établir à « Seaux, elle exécutera le projet « qu'elle avoit formé ci-devant. « Elle aura cependant le loiſir d'en « reparler à madame la ducheſſe de « la Ferté, de la bouche de la- « quelle vous voyez bien qu'elle « ne peut ſe diſpenſer d'apprendre « qu'on vous rend la liberté de « ſonger à un nouvel engagement. « C'eſt un devoir d'honnêteté, au- « quel madame la ducheſſe du « Maine ſe croit engagée. Je ſe- « rai ravie, mademoiſelle, quand « l'affaire ſera conclue ſelon vos « ſouhaits. Deux ou trois mois de « retard ne la feront pas manquer. « Je ſuis, mademoiſelle, au-delà « de toute expreſſion, votre, &c. «

Cette lettre me donna assurance de mon sort, que je ne prévoyois pas alors être tel qu'il le fut. Je restai cependant encore huit mois à la Présentation. J'en sortois peu, craignant de recevoir des ordres qui ne m'y trouvassent pas, ou de rendre ma conduite suspecte. Je n'entendis parler de rien que quatre ou cinq mois après.

Il ne m'est resté qu'un souvenir confus de ce qui remplit ce temps-là. Je sçais seulement que monsieur de Silly, informé par sa mere de ce qui me regardoit, m'écrivit, de l'armée où il étoit alors, cette lettre :

LETTRE.

Au camp de Folleu, ce 17 août.

» JE croyois que vous me connoissiez mieux que vous ne faites. Où avez-vous donc pris que » les situations servent de regles à

mon eſtime & à mon amitié ? Je « ſçais trop bien que la fortune dé- « pend plus du hazard, ou des « conjonctures, que du mérite. Je « ſuis fort aiſe des eſpérances que « vous avez. Je le ſerai encore bien « davantage, quand vous ſerez « placée comme je le déſire. «

C'eſt un acheminement à tout « que la conſidération ; tâchez, « je vous prie, d'en faire un prompt « uſage. L'envie la ſuit de près, « dans un temps où peu de gens « s'en attirent. Je vous prie auſſi « de chercher à plaire, d'être com- « plaiſante, & de ne faire voir de « votre eſprit que ce qui convien- « dra à ceux à qui vous parlerez : « Surtout qu'on ne puiſſe pas vous « imaginer capable de gouverner. « Contentez-vous de montrer un « caractere ſage, avec des talens « agréables. L'on aime bien mieux « cela que de l'eſprit ; le premier « plaît, & le dernier ſe fait crain- «

» dre. Je ſuis ſûr que vous avez
» penſé tout ce que je vous mande;
» & je ne vous le répete, que
» pour vous faire voir que je penſe
» comme vous.

» Mandez-moi plus particuliere-
» rement de vos nouvelles, &
» comptez ſur l'intérêt que je
» prends à ce qui vous regarde.
» Adieu, mademoiſelle.

Je commençois à m'inquiéter de n'entendre parler de rien, lorſque ma ſœur m'apporta une lettre de madame la ducheſſe de la Ferté, & celle-ci de monſieur de Maleſieu.

LETTRE.

» ENFIN, mademoiſelle, le
» temps eſt arrivé. Madame la du-
» cheſſe du Maine m'ordonne de
» vous mander, de ſa part, que
» vous pouvez venir dans trois ou
» quatre jours. Madame la duchef-

ſe de la Ferté lui parla derniere- «
ment ſi bien de vous, qu'elle l'a «
déterminée à ne pas différer plus «
longtemps. Je me fais un grand «
plaiſir, mademoiſelle, d'être «
bientôt à portée de vous rendre «
quelques petits offices, & de «
vous témoigner en effet que je «
ſuis, au-delà de toute expreſſion, «
votre très-humble, &c. «

A Seaux le 11 ſeptembre 1711.

Je ne mets pas ici la lettre foudroyante que m'écrivit madame de la Ferté, quoique je l'aie encore; parce qu'elle ne m'a paru digne, ni d'elle, ni de moi. Elle me marquoit de me rendre le lendemain matin à Seaux, pour qu'elle me préſentât elle-même à leurs alteſſes ſéréniſſimes. Ma ſœur m'apprit, après m'avoir remis ces deux lettres, qu'une femme de chambre de madame la ducheſſe du Maine s'étoit retirée; qu'on avoit jugé

que cette place ſeroit aſſez bonne pour moi, dont l'éclat étoit paſſé; que la ducheſſe de la Ferté, y trouvant l'occaſion de ſe vanger, avoit appuyé la propoſition, & ſe faiſoit un régal de me préſenter ſur ce pied-là.

Je vis ma perte dans cet événement; & je ſentis que le caractere indélébile de femme de chambre ne laiſſoit plus de retour à ma fortune. Cependant il n'y avoit pas moyen de reculer. Je ne pouvois ni démentir les démarches que j'avois faites, pour être à madame la ducheſſe du Maine, ni inſiſter ſur les conditions avec une perſonne comme elle. Je me voyois haïe de la ducheſſe de la Ferté, autant que j'en avois été aimée, ſans appui, ſans reſſource. Il fallut ſubir le joug.

Je me rendis donc à Seaux aux ordres de la ducheſſe. Elle me mena comme en triomphe, & me

préſenta à la princeſſe, qui à peine jetta un regard ſur moi. Elle continua de me traîner, attachée à ſon char, chez toutes les perſonnes à qui je devois être préſentée. Je la ſuivois avec la contenance d'un captif vaincu. Ce cérémonial achevé, elle me dit que je n'avois plus beſoin d'elle, & qu'elle ne vouloit avoir à l'avenir aucune relation avec moi. Je reſſentois encore plus la perte de ſon amitié, que les effets de ſon reſſentiment.

Je paſſai ce premier jour dans un égarement d'eſprit, qui ne m'en a laiſſé aucun ſouvenir diſtinct. Je ſçais ſeulement que je fus étrangement ſurpriſe, en voyant la demeure qui m'étoit deſtinée. C'étoit un entreſol ſi bas & ſi ſombre, que j'y marchois pliée & à tâtons: on ne pouvoit y reſpirer, faute d'air; ni s'y chauffer, faute de cheminée. Ce logement me parut ſi inſoutenable, que j'en voulus faire

quelque repréſentation à monſieur de Maleſieu. Il ne m'écouta pas. A toutes les prévenances qu'il m'avoit faites, à toute l'eſtime qu'il m'avoit témoignée, ſuccéderent les dédains qu'on a pour la valetaille. Je ne m'y expoſai plus. Tous ceux qui m'avoient recherchée dans la maiſon, m'abandonnerent de même, dès que j'y fus miſe à ſi bas prix.

J'entrai en fonction. On me donna pour mon partage ce qui s'appelle, en termes de l'art, les chemiſes à bâtir. Je me trouvai fort embarraſſée. Je n'avois jamais fait que les petits ouvrages dont on s'amuſe dans les couvens, & je n'entendois rien aux autres. Je paſſai la journée, tant à prendre les meſures, qu'à exécuter cette grande entrepriſe; & quand madame la ducheſſe du Maine eut mis ſa chemiſe, elle trouva dans le bras, ce qui devoit être au coude.

Elle demanda qui avoit fait cette belle opération : on répondit que c'étoit moi. Elle dit, ſans s'émouvoir, que je ne ſçavois pas travailler, & qu'il falloit laiſſer ce ſoin à une autre. Je me conſolai du mauvais ſuccès par ſes ſuites. Il eſt pourtant vrai que, de la meilleure foi du monde, j'avois fait tout le mieux qu'il m'avoit été poſſible ; mais avec cette bonne volonté, je rempliſſois mal mon miniſtere. J'ai cent fois admiré la patience avec laquelle cette princeſſe, quoique peu endurante, ſupportoit mes balourdiſes.

La premiere fois que je lui donnai à boire, je verſai l'eau ſur elle, au lieu de la mettre dans le verre. Le défaut de ma vue extrêmement baſſe, joint au trouble où j'étois toujours en l'approchant, me faiſoit paroître dépourvue de toute compréhenſion pour les choſes les plus ſimples. Elle me dit un jour

de lui apporter du rouge, & une petite taſſe avec de l'eau, qui étoit ſur ſa toilette ; j'entrai dans ſa chambre, où je demeurai éperdue, ſans ſçavoir de quel côté tourner. La princeſſe de Guiſe y paſſa par haſard, & ſurpriſe de me trouver dans cet égarement : Que faites-vous donc là, me dit-elle ? Eh ! madame, lui dis-je : du rouge, une taſſe, une toilette, je ne vois rien de tout cela. Touchée de ma déſolation, elle me mit en main ce que, ſans ſon ſecours, j'aurois inutilement cherché.

Je dirai encore quelqu'unes de mes bévues plus ſingulieres, & qui ſembloient tenir de l'imbécillité. Madame la ducheſſe du Maine étant à ſa toilette, me demanda de la poudre ; je pris la boëte par le couvercle ; elle tomba comme de raiſon, & toute la poudre ſe répandit ſur la toilette, & ſur la princeſſe, qui me dit fort douce-

ment : Quand vous prenez quelque choſe, il faut que ce ſoit par en bas. Je retins ſi bien cette leçon, qu'à quelques jours de-là m'ayant demandé ſa bourſe, je la pris par le fonds; & je fus fort étonnée de voir une centaine de louis, qui étoient dedans, couvrir le parquet : je ne ſçavois plus par où rien prendre.

Je jettai encore, auſſi ſottement, un paquet de pierreries que je pris tout au beau milieu. On peut juger avec quel mépris mes compagnes, adroites & ſtylées, regardoient mes inepties.

Je fis ce que je pus pour gagner leurs bonnes graces. La bienſéance me portoit à vivre avec elles; la néceſſité m'y contraignit. Le froid commençoit à ſe faire ſentir : il n'y avoit qu'une garde-robe commune pour ſe chauffer. Je paſſois donc une partie du jour dans leur entretien. J'y conformai le mien. Je leur diſois ce que je

croyois leur convenir. Mais, ſoit que je ne rencontraſſe pas heureuſement, ſoit que je ne priſſe pas aſſez naturellement leur ton, j'encourus leur averſion. Je n'en avois point pour elles, mais un peu de dégoût: & j'aimai mieux me réduire à ſupporter le froid, que l'inconvénient de leurs humeurs, & l'ennui de leur converſation. Je me renfermai donc dans ma ſpélonque, & trouvai ma conſolation dans la lecture.

Je n'avois pas l'entiere jouiſſance de ce réduit. La premiere femme de chambre, qui couchoit toutes les nuits chez madame la ducheſſe du Maine, le partageoit le jour avec moi. Elle avoit ſes heures pour dormir ; des temps qu'elle vouloit paſſer avec ſon mari. Alors j'éliſois mon domicile dans un boſquet ; le froid ou la pluie ne me laiſſoit d'autre aſyle que les galeries. Mon habitation à Verſailles,

où nous paſſions l'hyver, étoit encore plus inſoutenable. Le moindre rayon de lumiere n'y avoit jamais pénétré. Une compagne plus inſociable que celle que j'avois l'été à Seaux, y reſtoit jour & nuit. Le défaut d'eſpace obligeoit ſans ceſſe à diſputer le terrein, & la fumée contraignoit de l'abandonner.

Les deux femmes de chambre avec leſquelles je logeois alternativement, étoient mal enſemble. On ne pouvoit ſe concilier l'une, ſans aliéner l'autre. Pour éviter la guerre civile, je m'expoſois à la guerre étrangere, & changeois mes traités avec une inconſtance réglée ſur le cours des ſaiſons. J'aurois voulu tout accorder; mais le plus habile politique y eût échoué. On peut prendre quelque aſcendant ſur des gens qui ont des vues ſaines, des intérêts connus, des paſſions ordinaires: il n'en eſt pas de même de ces ſortes d'eſprits,

dont les idées ſont à l'envers, les mouvemens à contreſens, & les bas intérêts cachés dans la pouſſiere.

Cependant ma ſœur, affligée que je n'euſſe pas une entiere approbation dans le corps des femmes de chambre, me donna avis qu'elles me trouvoient froide & peu prévenante ; que cela paſſoit pour fierté & mépris ; qu'il falloit faire ceſſer ces bruits déſavantageux. J'étois devenue ſi docile, que je lui dis : Eh bien ! que faut-il faire ? Il faut, me dit-elle, rendre quelques viſites aux femmes étrangeres qui ſont dans la maiſon, & leur faire beaucoup de politeſſes. Allons, lui dis-je, quand vous voudrez. Elle, charmée de me trouver de ſi heureuſes diſpoſitions, me mena ſur le champ dans une nombreuſe aſſemblée de ces perſonnes. Les unes jouoient ; les autres regardoient jouer. Je m'aſſis auprès des déſœuvrés, &

choiſis celle que je trouvai ſous ma main, pour lui adreſſer mon bien-dire. Je me confondis en complimens, en louanges, en airs affectueux; enfin j'y mis non pas tout ce qui étoit en moi, mais ce que j'avois été chercher bien loin. Cela réuſſit mal; il ſe trouva que cette perſonne dont j'avois fait mon pillier de manége, étoit dans la derniere claſſe des eſprits de cet ordre. Mon peu de diſcernement devint un ſujet de riſée. Il eſt vrai que ces phiſionomies-là me paroiſſoient auſſi ſemblables que toutes celles d'un troupeau de mouton. Ma ſœur me traîna encore à Verſailles, chez les femmes du duc d'Anjou, que je croyois un peu plus huppées. Elles me demanderent ſi j'avois bien des profits, combien de ceci, de cela, toutes choſes dont je ne ſçavois rien, & dont l'ignorance me faiſoit paroître ſtupide. Mais c'eſt aſſez, & trop parler de mon métier.

Il n'y avoit pas quinze jours que j'avois pris poſſeſſion de ma place, lorſque le marquis de Silly, qui la croyoit meilleure, m'écrivit cette lettre, pour m'en faire compliment :

LETTRE.

» QUOIQU'IL y ait long-temps » que je n'ai entendu parler de » vous, mademoiſelle, je m'in- » téreſſe toujours véritablement à » ce qui vous regarde. Je ſuis ravi » que vous ſoyez pour toujours » avec madame la ducheſſe du » Maine. Je vous ai déſiré la place » que vous allez occuper, dès que » l'on m'a mandé qu'il en étoit » queſtion. Je ſuis ſeulement fâ- » ché de penſer que vous ne pour- » rez plus venir paſſer quelque » temps dans les lieux où j'habite » aſſez ſouvent. Je n'ai point ou- » blié le plaiſir qu'il y a d'être avec » vous; & je ſçais par expérience

que l'on trouve difficilement ... « Mais je m'apperçois que je vous « loue trop, & je ne veux pas vous « gâter. Je crois cependant que « cette précaution eſt inutile. Vous « ſçavez bien préſentement tout « ce que vous valez. Adieu, ma- « demoiſelle. J'ai beaucoup d'en- « vie de vous voir. «

Ce ſigne d'un ſouvenir qui m'étoit toujours également cher, me donna toute la ſatisfaction dont mon ame étoit alors capable. Cependant une vie ſi dure, ſi dégoûtante, ſi différente de celle que j'avois menée, me jetta dans une triſteſſe qui fut remarquée ſur mon viſage. Il n'y avoit que lui qui pût me trahir: je ne parlois à perſonne. Madame la ducheſſe du Maine s'en plaignit; & monſieur de Maleſieu dit à Duverney de m'en avertir. Il venoit quelquefois à Seaux, & m'y avoit vantée ſinguliére-

ment. Sa paſſion pour l'anatomie lui perſuadant que cette ſcience fondoit le vrai mérite ; pour exagérer le mien, il avoit dit que j'étois la fille de France qui connoiſſoit mieux le corps humain. La ducheſſe de la Ferté, auſſi attentive à me donner des ridicules, qu'elle avoit été ſoigneuſe de me faire valoir, ne laiſſa pas échapper ce trait de mon éloge. Duverney, pour remplir ſa miſſion, m'exhorta à ſupporter le mal préſent, dans l'eſpérance d'un plus heureux avenir. Il me prédit que je ſerois connue, eſtimée & conſidérée ; que je gagnerois la confiance de la princeſſe, & que ſes bontés en ſeroient des ſuites infaillibles. Je n'y crus pas plus qu'aux almanachs. Je n'étois à portée de rien, pas même de dire une parole. Madame la ducheſſe du Maine ne m'en adreſſoit aucune, & ne ſembloit pas ſe douter que je fuſſe capable, ni d'entendre,

tendre, ni de répondre. J'eus occaſion de ſentir combien j'étois ignorée, par une badinerie que je hazardai.

Cette princeſſe, quelques années après qu'elle eût fait l'acquiſition de Seaux avoit inſtitué un ordre de la Mouche à miel, qui avoit ſes loix, ſes ſtatuts, un nombre de chevaliers & de chevalieres, qui s'éliſoient en chapitre, avec grande cérémonie. Dès qu'il y avoit quelque place vacante, toutes les perſonnes de ſa cour briguoient pour l'obtenir. Le cas arriva ſix ou ſept mois après que je fus dans ſa maiſon. Grand nombre de prétendans ſe préſenterent, entr'autres les comteſſes de Braſſac & d'Uzez, & le préſident de Romanet. Celui-ci l'emporta, au préjudice des dames, qui affecterent un grand reſſentiment, & ſe plaignirent que l'élection n'avoit pas été juridique. Cela me fit imaginer de dreſſer,

en leur nom, une proteſtation en termes de palais, & d'une écriture de chicane, que j'envoyai par une voie inconnue au préſident. Je ne confiai ce petit ſecret à perſonne ; & j'eus le divertiſſement de voir l'inquiétude où l'on étoit pour découvrir d'où venoit cette piéce. On l'attribua d'abord à monſieur de Maleſieu, ou à l'abbé Geneſt ; enſuite aux perſonnes intéreſſées : on ſçut qu'elles n'y avoient aucune part. Enfin les ſoupçons deſcendirent juſqu'aux plus ineptes de la maiſon, ſans arriver juſqu'à moi, qui me contentai de jouir de l'embarras où l'on étoit, & d'en entendre parler ſans ceſſe, pendant plus de quinze jours que cette inutile recherche occupa. Elle me donna lieu de faire ces vers, que l'incertitude du ſuccès m'empêcha de produire :

N'accuſez ni Geneſt, ni le grand Maleſieux,
D'avoir part à l'écrit qui vous met en cervelle,

L'auteur que vous cherchez n'habite point les cieux.
Quittez le téleſcope, allumez la chandelle,
Et fixez à vos pieds vos regards curieux:
Alors, à la clarté d'une foible lumiere,
Vous le découvrirez giſſant dans la pouſſiere.

L'humiliation de mon état teignoit de ſa couleur juſqu'aux louanges qu'on me donnoit. J'en reçus une de monſieur de Laſſay, dont je fus outragée. Madame la ducheſſe du Maine, en ſe deshabillant, laiſſa tomber quelques louis de ſa poche. Je les ramaſſai, & les remis ſur ſa toilette. Votre alteſſe a des femmes bien fidéles, dit Laſſay, en me regardant. Je baiſſai les yeux avec confuſion, diſant en moi-même: Dois-je être louée ainſi? Puis-je en être contente? Ce n'étoit-là que les petits chagrins attachés à ma condition, qui naiſſoient chaque jour ſous mes pas. J'en éprouvai un tout autrement ſenſible, dans la perte que je fis d'un intime ami. Je reçus cette

lettre de l'abbé de Vertot, au moment que j'attendois le moins une ſi triſte nouvelle.

LETTRE.

» JE ſuis bien fâché d'être obligé » de vous annoncer la perte que » nous venons de faire de feu monſieur Brunel, votre ami & le » mien. Vous perdez, mademoiſelle, plus qu'un autre, parce » qu'il vous eſtimoit plus que perſonne du monde. Si des ſentimens reſpectueux pouvoient remplacer ce que vous perdez du côté du mérite, je prendrois la liberté de vous offrir un attachement inviolable. Monſieur de » Fontenelle eſt inconſolable. Il » n'eſt point queſtion de philoſophie : la nature, le bon cœur, » tout a rentré dans ſes droits. Il » eſt véritablement à plaindre : » vous ne l'êtes pas moins. Je ſouhaite que cette auſtere raiſon,

dont je me plains quelquefois, « ne vous abandonne pas dans une « ſi triſte occaſion. J'ai l'honneur « d'être, &c.... Monſieur Brunel « eſt mort à Rouen, d'une pleu- » réſie. « 1*er*. *décembre*.

Ma douleur fut vive, autant qu'elle étoit juſte. Je perdois un ancien ami, reſpectable par ſon mérite, digne de mes ſentimens par les ſiens; & j'avois eu le malheur d'offenſer ſon amitié par le refroidiſſement qu'il avoit remarqué dans la mienne. La fantaiſie dont j'étois poſſédée, la diſtraction que me cauſoient tant de nouveaux objets, avoient apporté un grand changement dans mon ame. Il s'en étoit apperçu dans un voyage qu'il fit à Paris, depuis que j'y demeurois, & en avoit été juſtement bleſſé. Je n'en vis rien, & ne ſongeai pas à le ramener à moi. Mais une lettre qu'il m'écri-

vit peu de temps avant ſa mort; m'apprit tous mes torts, & augmenta mes regrets de la perte que je faiſois, d'autant plus grande, qu'il alloit s'établir à Paris, & qu'à meſure que la raiſon me ſeroit revenue, j'aurois repris mes anciens ſentimens. Je fus ſenſiblement affligée, & je le ſuis encore, de me voir privée pour jamais d'un tel ami.

Il m'avoit prêté de l'argent ſans billet, lorſque j'avois cru en pouvoir prendre avec ſûreté de m'acquitter. Je n'avois ſongé qu'à remplir ce devoir, depuis que j'avois quelque choſe; & heureuſement je me trouvai cette petite ſomme. J'allai chez monſieur de Fontenelle, pour le prier de la faire tenir aux héritiers. Je le trouvai dans une affliction qui me fit plaiſir, parce qu'elle honoroit notre ami. Il m'a dit, longtemps après, qu'il n'avoit jamais pu réparer cette per-

te; & non plus que lui, je n'ai trouvé perſonne d'un mérite ſi complet.

La vie triſte & pénible que je menois, occupoit ſans ceſſe mon eſprit des moyens de m'en tirer. Je paſſois les jours & les nuits dans ces réflexions. Le peu de gens qui s'intereſſoient à moi, cherchoient auſſi quelque dénouement à m'offrir. On me propoſa une place de gouvernante chez une princeſſe d'Allemagne, à des conditions utiles & honorables. Je fus extrêmement tentée de l'accepter. Cependant ne voulant pas m'en fier à moi, j'en écrivis à l'abbé de Vertot, le ſeul ami qui me reſtât. Sa ſage réponſe, l'incertitude des promeſſes, les inconvéniens qu'il me fit enviſager, me déterminerent à refuſer cette propoſition. On m'en fit une plus ſinguliere peu après celle-ci.

Une femme aimable, avec qui

j'étois assez liée, me vint voir un jour à Seaux, & me dit : Je sçais que vous n'avez trouvé rien moins que ce que vous espériez dans la situation où vous êtes ; que vous vous y déplaisez infiniment, & que vous ne songez qu'à en sortir : je viens vous en offrir une autre. Il y a quelqu'un dans le monde prêt à donner un fonds, afin que cela ne vous manque jamais, qui vous mette en état d'avoir un petit appartement dans Paris, & de quoi vivre commodément, avec quelques domestiques pour vous servir. On ne vous demande rien, que de trouver bon qu'il y ait chez vous une porte qui communique dans une autre maison, & que vous y laissiez passer une dame qui sera de vos amies, & vous viendra voir souvent. Je n'eus pas besoin cette fois de consulter ma premiere réponse : elle fut, comme on peut croire, toute

des plus négatives. La dame inſiſta ; je ne lui fis nulle queſtion, ne jugeant pas à propos d'approfondir ce myſtere. Tout ce que j'en pus juger, fut qu'il s'agiſſoit de gens qui ne plaignoient pas la dépenſe, pour mettre leur intelligence à couvert.

Une troiſiéme propoſition me fut faite par un des plus grands ſeigneurs du royaume. La princeſſe ſa femme, très-familiere auſſi-bien que lui dans notre cour, me témoigna le déſir qu'il avoit de me voir, & me pria de recevoir ſes viſites. Le canal par où paſſoit cette demande, m'obligea de l'agréer. Je le vis ; il plaignit ma ſituation, m'offrit de m'en tirer ; me propoſa un établiſſement chez lui avec toutes ſortes d'agrémens, & quelques ſoins pour l'éducation de ſes filles. Je fus tentée de nouveau, & conſultai encore mon abbé. Il me fit une réponſe auſſi ſen-

ſée que la premiere. Elle tendoit au refus. Le trop d'empreſſement que je ſentis dans ſes offres, me les rendit ſuſpectes, & me décida à ne les pas accepter.

Ces ouvertures pour ma retraite, toujours renfermées par les barrieres que j'avois poſées autour de moi, ne ſervoient qu'à me faire ſentir l'impoſſibilité d'échapper à mes malheurs. J'en éprouvai un nouveau qui me fut des plus ſenſibles. Il y avoit à Seaux une madame de M. qu'on employoit à faire les rôles de confidentes dans les comédies. Elle m'avoit dès les premiers temps offert ſa chambre, au lieu des bois où je faiſois ma réſidence. Le froid m'en avoit chaſſée, comme la faim en chaſſe les loups. J'avois d'autant plus volontiers accepté cette offre, que je n'allois chez elle que lorſqu'elle n'y étoit pas. Cela me donna pourtant un air de liaiſon avec cette

femme. Elle avoit été fort belle. Son mari, croyant qu'elle l'étoit encore, continuoit d'en être extrémement jaloux. Comme elle appréhendoit de vivre avec lui, elle pria madame la ducheſſe du Maine, quand elle fut à Verſailles, de l'y mener, & de la loger à ſon hôtel. Elle paſſoit la journée au château; & me demanda d'aller dans mon manoir, quand elle auroit quelque choſe à faire. J'y conſentis, ne pouvant honnêtement lui refuſer, à Verſailles, l'hoſpitalité qu'elle exerçoit envers moi à Seaux. Un jour que j'étois dans l'appartement de madame la ducheſſe du Maine, elle me demanda la clef de l'entreſol; je la lui donnai, & j'y montai bientôt après. Je fus ſurpriſe de l'y trouver prenant du caffé avec un officier Suiſſe de nos courtiſans. Je lui en fis des reproches en plaiſantant; car je n'y entendois pas fineſſe, & je crois

véritablement qu'il n'y en avoit point. Cependant ce mari jaloux l'étant venu chercher, on lui dit qu'elle étoit chez moi : Il y monta; & trouvant Dieſbach, il emmena ſa femme tranſporté de colere, quoique ma compagne & moi fuſſions avec elle. Il la maltraita, à ce qu'elle prétendit, au point de la réduire à s'aller jetter dans un couvent. Malheureuſement pour moi, elle choiſit celui d'où je ſortois; & pour avoir droit d'y entrer, elle écrivit une lettre au miniſtre, par laquelle elle accuſoit ſon mari, autrefois de la religion proteſtante, de mettre ſa foi en danger. Je ne ſçavois rien de tout cela. Madame la ducheſſe du Maine étant allée paſſer quelques jours à l'Arſenal, où elle ne me menoit pas, je fus chez madame de Vauvray. Nous étions à table, lorſque je vis avec ſurpriſe entrer un valet de pied de notre

livrée. Il me dit, que ſon alteſſe ſéréniſſime me mandoit de l'aller trouver chez monſieur le premier préſident, où elle étoit : c'étoit monſieur de Meſmes. J'y arrivai ſans ſçavoir de quoi il s'agiſſoit. Je vis de toutes parts des viſages ſéveres. On me fit la lecture d'une lettre de monſieur de M. par laquelle il m'accuſoit de conduire depuis longtemps une intrigue de ſa femme avec monſieur Dieſbach, qu'il avoit ſurpris dans ma chambre. Pour donner plus de force à ſon accuſation, il diſoit, qu'ayant été élevée par la maréchale de la Ferté (je ne l'avois jamais vue) il n'étoit pas ſurprenant que je fuſſe propre à un tel miniſtere.

Je contai naïvement le fait tel qu'il étoit : j'affirmai, & cela étoit vrai, que c'étoit l'unique fois que ces deux perſonnes ſe fuſſent rencontrées chez moi ; que je n'avois eu nulle connoiſſance, pas même

le moindre ſoupçon d'aucune liaiſon entr'elles ; qu'au ſurplus je n'avois eu d'autre éducation que celle du couvent, où j'avois été depuis ma naiſſance, juſqu'à mon entrée chez ſon alteſſe ſéréniſſime. On ne fit pas grande attention à ma défenſe, & j'entendois qu'on ſe diſoit : On n'auroit pas cru cela d'elle. J'aurois encore moins cru eſſuyer jamais une pareille accuſation.

Après cet interrogatoire, on me renvoya chez madame de Vauvray, où j'eus le lendemain une humiliation qui n'étoit pas ſi ſérieuſe. Elle voulut que je tinſſe, avec ſon fils, l'enfant d'un de ſes domeſtiques. Je parus ſi ſtupide au curé qui faiſoit le baptême, qu'il me demanda ſi je pourrois bien ſigner mon nom. Il eſt vrai que je n'avois pu lui dire de quelle paroiſſe j'étois, ni répondre à rien de ce qu'il m'avoit demandé.

Nous retournâmes à Verſailles, où l'affaire de madame de M. faiſoit grand bruit. On avoit mis ſon mari en priſon, ſur la lettre qu'elle avoit écrite contre lui. Je me trouvois fort déſagréablement impliquée dans cette affaire. J'en eus un chagrin d'autant plus violent, que j'étois peu connue dans le monde, & que c'étoit y mal débuter. Je reçus dans mon accablement le coup de pied de l'âne. Mademoiſelle Nanette, une de mes compagnes, me dit obligeamment : Cette aventure eſt très-déſagréable pour nous toutes ; on parle d'une femme de Madame la ducheſſe du Maine, & l'on ſe voit confondue. Je me trouvois moi-même ſi confondue de vivre avec elle, que je n'aurois jamais penſé que ce malheur dût la regarder.

Mon innocence & la vérité me ſoutinrent, au défaut d'autre protection, & diſſiperent l'impreſſion

reçue contre moi. On me défendit de voir jamais madame de M. & j'y consentis de bon cœur. Sa vue m'auroit été aussi odieuse que me le fut celle de Diesbach, dont je frémis la premiere fois que je le rencontrai, par le souvenir des peines qu'il m'avoit attirées.

Tant de maux redoublés; des incommodités sans nombre, des dégoûts ajoutés à un état humiliant, également insoutenables à un corps & à un esprit délicat; une passion chimérique, si l'on veut, qui ne fournissoit que des sentimens pénibles, me firent prendre la vie en horreur. Le désir de m'en délivrer parvint à affoiblir toutes les raisons contraires. L'opinion se plie presque toujours à ce qui favorise le sentiment; & l'on ne voit guere que ce que l'on veut voir. Je vins donc à penser que je devois quitter la vie, qu'il me sembloit que je ne pouvois plus

ſupporter. Le ſentiment qui habitoit au fond de mon cœur (& peut-être n'étoit-ce qu'une adreſſe de ſa façon) voulut paroître avant que de s'éteindre, & m'inſpira de donner, par une lettre, connoiſſance de mon deſſein à celui qui en étoit en partie la cauſe. J'écrivis. Quand j'eus cédé juſques-là à ma folie, la raiſon me revint. Je me réſolus de vivre. Je n'envoyai point la lettre; je la gardai comme un témoignage contre moi-même des égaremens de mon eſprit, & des excès où l'on peut tomber, quand on s'abandonne à ſes paſſions. La voici :

LETTRE.

»IL y a cinq ans que je vous vis » pour la premiere fois. Vous me » traitâtes avec une indifférence » qui ſembloit aller juſqu'au mé- » pris. Irritée contre vous, je cher- » chai vos défauts; & il arriva que

» je découvris tout ce qu'il y a
» d'aimable en vous. Je voulois
» vous haïr, & je vous aimai. Je
» ne ſongeai plus qu'à vous cacher
» des ſentimens, auſquels je com-
» pris bien que vous ne répondriez
» pas. Cependant je ne pouvois
» ſouffrir que votre inſenſibilité
» vous en dérobât la connoiſſance.
» Vos moindres attentions me tou-
» choient au dernier point; & je
» voulois ſi bien vous tenir comp-
» te de tout, que vos froideurs
» même trouvoient place dans ma
» reconnoiſſance: je les regardois
» comme un ſoin que vous aviez,
» de m'arracher du cœur des eſpé-
» rances inutiles & dangereuſes.
» Vous euſſiez été juſqu'à la du-
» reté avec moi, ſans rien faire
» qu'augmenter l'eſtime que j'a-
» vois pour vous: eſtime ſi parfai-
» te & ſi reſpectueuſe, qu'elle al-
» loit juſqu'à me faire condamner
» le deſſein de vous plaire, ſans

m'en ôter le déſir. Ni une longue «
abſence, ni les changemens de «
ma fortune, ni les ſecours d'u- «
ne raiſon exercée n'ont pu m'en «
diſtraire. J'ai fait plus. J'ai vou- «
lu voir, j'ai vu ce qu'on diſoit «
être de plus aimable. Que tout «
cela m'a paru différent de vous! «
Perſonne ne vous reſſemble; & «
rien auſſi ne reſſemble à ce qu'on «
ſent pour vous. Je ne m'accou- «
tume point à voir des gens qui «
s'aiment; & je ne comprens pas «
qu'on puiſſe aimer quelqu'un, «
quand ce n'eſt pas vous qu'on «
aime. Mais, que penſez-vous, «
en ce moment, de l'aveu que je «
vous fais? Pour moi, je n'en ai «
point de honte. Des ſentimens «
tels que les miens ſont en quel- «
que maniere reſpectables. Je ne «
cherche point à vous toucher. «
J'ai voulu ſeulement vous ap- «
prendre ce que je ſuis pour vous, «
& vous faire ſçavoir que j'ai ré- «

» ſolu de mettre fin à mes peines.
» Je ſens trop que je vous appar-
» tiens, pour diſpoſer de moi ſans
» vous en rendre compte. J'attens
» un mot de vous; & c'eſt tout
» ce que j'attens pour vous dire
» un éternel adieu. «

Il y avoit quelques années que je n'avois vu monſieur de Silly, ni entendu prononcer ſon nom. Quelqu'un par haſard l'ayant nommé, j'en reçus une telle impreſſion, que, voulant ſortir un moment après du lieu où j'étois, les forces me manquerent, & je fus prête à tomber. Je me ſuis étonnée bien des fois qu'un ſentiment privé de tout aliment, eût conſervé tant de force.

Une aventure à laquelle je ne devois prendre aucun interêt, me fit ſortir inopinément de la profonde obſcurité dans laquelle je vivois. Une jeune fille, nommée

mademoiſelle Tetar, excita la curioſité du public, par un prétendu prodige qui ſe paſſoit chez elle. Tout le monde y alla. Monſieur de Fontenelle, engagé par monſieur le duc d'Orléans, fut auſſi voir la merveille. On prétendit qu'il n'y avoit pas porté des yeux aſſez philoſophes, on en murmura; & madame la ducheſſe du Maine, qui ne s'aviſoit guere de m'adreſſer la parole, me dit: Vous devriez bien mander à monſieur de Fontenelle tout ce qu'on dit contre lui, ſur mademoiſelle Tetar. Je lui écrivis en effet, ſans ſonger à autre choſe qu'à m'attirer une réponſe qui pût ſervir à ſon apologie. Il ſe trouva le même jour chez le marquis de Laſſay, où les gens qui y étoient lui firent pluſieurs plaiſanteries ſur ce ſujet; ne les trouvant pas bonnes, il leur dit, en voici de meilleurs; & leur montra ma lettre. Elle réuſſit. C'étoit l'affaire du

jour : on en prit des copies, & elle courut tout Paris. Je ne m'en doutois pas ; & je fus fort étonnée quelques jours après, qu'étant venu beaucoup de monde à Seaux pour voir jouer une comédie, chacun parla à madame la ducheſſe du Maine de cette lettre. Elle ne ſe ſouvenoit plus de ce qu'elle m'avoit dit, & ne ſçavoit de quoi il étoit queſtion. Elle me demanda ſi c'étoit moi qui l'avois écrite : je lui dis que oui. Auſſitôt qu'elle m'eût parlé, tout ce qui compoſoit la compagnie vint à moi ; & pour lui faire ſa cour, m'accabla de louanges : puis retournant à elle, on la félicitoit d'avoir quelqu'un dont elle pouvoit faire un uſage ſi agréable. Juſques-là pourtant, el-n'y avoit pas ſongé. Elle voulut voir la lettre, & me la demanda. Je n'en avois pas de copie ; mais tous ceux qui étoient chez elle l'avoient dans leur poche. Elle la lut,

l'approuva, & connut qu'elle pouvoit me mettre en œuvre plus qu'elle ne faiſoit. Je voulus comme les autres avoir ma lettre, & par l'événement j'en fis cas. On y voit que c'eſt moins l'importance des choſes qui en fait le mérite, que l'*à propos*. La voilà :

LETTRE.

de mademoiſelle de L... à monſieur de Fontenelle.

» L'AVENTURE de mademoiſelle Tetar fait moins de bruit, « monſieur, que le témoignage « que vous en avez rendu. La di- « verſité des jugemens qu'on en « porte, m'oblige à vous en par- « ler. On s'étonne, & peut-être « avec quelque raiſon, que le deſ- « tructeur des Oracles, que celui « qui a renverſé le trépied des Si- « bylles, ſe ſoit mis à genoux de- « vant le lit de mademoiſelle Te- «

» tar. On a beau dire que les char-
» mes, & non le charme de la de-
» moiſelle, l'y ont engagé : ni
» l'un ni l'autre ne valent rien pour
» un philoſophe. Auſſi chacun en
» cauſe. Quoi ! diſent les critiques,
» cet homme qui a mis dans un ſi
» beau jour des ſupercheries faites
» à mille lieues loin, & plus de
» deux mille ans avant lui, n'a pu
» découvrir une ruſe tramée ſous
» ſes yeux ? Les partiſans de l'an-
» tiquité, animés d'un vieux reſ-
» ſentiment, viennent à la charge :
» Vous verrez, diſent-ils, qu'il
» veut encore mettre les prodiges
» nouveaux au-deſſus des anciens.
» Enfin les plus rafinés prétendent
» qu'en bon Pyrrhonien, trouvant
» tout incertain, vous croyez tout
» poſſible. D'un autre côté, les
» dévots paroiſſent fort édifiés des
» hommages que vous avez ren-
» dus au diable : ils eſperent que ce-
» la pourra aller plus loin. Les fem-

mes

mes auſſi vous ſçavent bon gré « du peu de défiance que vous avez « montré contre les artifices du « ſexe. Pour moi, monſieur, je « ſuſpens mon jugement juſqu'à ce « que je ſois mieux éclarcie. Je re- « marque ſeulement que l'atten- « tion ſinguliere que l'on donne à « vos moindre actions, eſt une « preuve inconteſtable de l'eſti- « me que le public a pour vous ; « & je trouve même dans ſa cen- « ſure quelque choſe d'aſſez flat- « teur, pour ne pas craindre que « ce ſoit une indiſcrétion de vous « en rendre compte. Si vous vou- « lez payer ma confiance de la vô- « tre, je vous promets d'en faire « un bon uſage. J'ai l'honneur d'ê- « tre, &c. «

J'avoue que je ſentis une ſatiſ- faction fort douce, de recueillir, d'une choſe faite ſans deſſein, & qui ne m'avoit rien côuté, ce que

par un véritable travail je n'aurois peut-être jamais acquis : car je n'eus pas ſeulement le premier applaudiſſement ; la curioſité qu'on eut de me connoître, me procura des ſociétés & des amis de diſtinction. Mais rien ne me fit un plaiſir ſi ſenſible, que cette lettre que je reçus de monſieur de Silly :

LETTRE.

A Fribourg, ce 20 Décembre 1713.

» VOTRE lettre à monſieur de » Fontenelle fait autant de bruit » que l'aventure de mademoiſelle » Tetar. C'eſt un monument qui » en aſſure le ſouvenir. Il va s'é- » tendre parmi les nations les plus » barbares. Tous les Allemands » qui ſont ici veulent en avoir des » copies. Il eſt aſſez mal à vous de » me laiſſer apprendre par le pu- » blic une choſe qui vous inte- » reſſe, & qui vous attire l'appro-

» bation de tous ceux dont on la
» désire. Traitez-moi désormais
» avec plus de confiance ; & ne
» me laissez point apprendre par
» d'autres ce qui me sera sensible.
» Ceci vous y doit engager, puis-
» que la décision du public confir-
» me ce que je vous ai dit bien des
» fois. Adieu, mademoiselle. Sou-
» venez-vous que je suis ici. «

Ce succès que j'eus dans le monde ayant réveillé son attention, il renoua commerce avec moi, d'autant plus volontiers qu'étant retenu dans une ville d'Allemagne, où il commandoit, & où il fut trois ans, il souhaitoit d'être instruit par plusieurs voies de ce qui se passoit en France. Il me témoigna le plaisir que je lui faisois de lui mander régulièrement toutes les nouvelles que je pourrois apprendre. J'y devins attentive, & je lui écrivis avec autant d'assi-

duité que de circonſpection. Je tâchois cependant de rendre mes lettres agréables. Les ſiennes devinrent à peu près comme celles qu'on écrit à ſes gens d'affaires: J'ai reçu la vôtre d'un tel quantiéme. Continuez de m'apprendre ce qui ſe paſſe. Vous avez manqué de m'inſtruire ſur telle choſe. Rien de plus. Malgré cela, l'écriture, le cachet me tranſportoit. J'attendois avec la plus vive impatience le jour, l'heure de les recevoir; & je me ſouviens d'une diſpute que j'eus à Verſailles avec le facteur, qui m'apportoit une de ſes lettres, & qui ne vouloit, ni prendre mon argent, ni me la donner, parce que non plus que moi, il n'avoit pas de monnoie. J'avois beau lui dire que je ne me ſouciois pas qu'il me rendît rien, il vouloit s'en aller, & me diſoit froidement: Je reviendrai tantôt. C'étoit le matin. Eh! quoi, dit ma compa-

gne, en s'éveillant au bruit que nous faiſions, une lettre n'eſt-elle pas auſſi bonne à une heure qu'à l'autre ? Elle lâcha généreuſement quelques ſols pour nous faire taire & ſe rendormir.

Cette réputation ſubite attira, come j'ai dit, les curieux autour de moi. Entr'autres, l'abbé de Chaulieu, qui venoit quelquefois à Seaux, & ne ſe ſeroit jamais aviſé de me parler, voulut m'entretenir. La même fortune qui m'avoit fait valoir tout-à-coup, me ſoutint à l'examen. Soit prévention de la part des autres, ou déſir de la mienne de conſerver ce que le haſard m'avoit procuré, je ne me décréditai, à ce qu'il me ſemble, dans l'eſprit de perſonne. J'acquis par la même occaſion un ami ſolide, qui ne s'eſt jamais démenti à mon égard. C'étoit monſieur de Valincourt, attaché au comte de Toulouſe, connu par

ſon eſprit, ſon mérite & ſes liaiſons avec les gens illuſtres du ſiécle paſſé. Il ſouhaitoit de me connoître, & me chercha à Fontainebleau où nous allâmes ; mais il n'étoit pas aiſé de me découvrir ſous le dégré où je faiſois ma réſidence. Enfin étant venu un jour à Seaux, il ſe trouva auprès de moi à la comédie, & nous liâmes quelques converſations où il me parut prendre plaiſir. Il revint à la comédie, & j'eus ſoin de lui garder la même place. Il fut touché de mon attention ; & quelque temps après, me trouvant à Verſailles, il m'écrivit pour me demander la permiſſion de me venir voir. Je n'étois point farouche ; j'y conſentis de très-bonne grace.

Dans le même temps, madame la ducheſſe du Maine engagea monſieur le cardinal de Polignac, avec qui elle étoit en grande liaiſon, de lui expliquer en françois

ſon anti-Lucrece, compoſé en vers latins. Elle raſſembloit tous les ſoirs dans ſon cabinet un nombre de perſonnes choiſies, pour l'entendre. Monſieur de Valincourt en étoit, & venoit attendre chez moi l'heure de ce docte rendez-vous. Les raiſons de m'y admettre n'avoient pu encore prévaloir ſur celles qui m'excluoient de tout. J'avois demandé quelque temps auparavant, d'aſſiſter à la lecture qui ſe fit à Seaux du premier livre de cet ouvrage, traduit par monſieur le duc du Maine; & j'eus le dégoût d'en obtenir le conſentement à condition que je ne paroîtrois point. Je ne m'aviſai pas depuis de faire des propoſitions indiſcretes. L'eſtime des gens qui commençoient à me connoître, me conſoloit de l'invincible dédain qu'ont les grands pour ceux dont la condition leur eſt ſi inférieure. Mais ce mépris, qui ne tombe que ſur

l'état des autres, rejaillit quelquefois ſur leur perſonne, ſans que le faſte qui les environne les en puiſſe garantir. Cette réflexion ne regarde pas madame la ducheſſe du Maine, qui a toujours eu plus de conſidération pour le mérite, que n'en ont les autres perſonnes de ſon rang.

La petite époque que j'ai marquée, fut pour moi le commencement d'une vie plus agréable à tous égards. L'alteſſe ſéréniſſime s'abaiſſa à me parler, & s'y accoutuma. Elle fut contente de mes réponſes, compta mon ſuffrage; je m'apperçus même qu'elle le cherchoit, & que ſouvent, quand elle parloit, ſes yeux ſe tournoient vers moi, & obſervoient mon attention. Je la lui donnois toute entiere, & ſans effort; car perſonne n'a jamais parlé avec plus de juſteſſe, de netteté & de rapidité, ni d'une maniere plus noble & plus naturelle. Son eſprit n'em-

ploie, ni tour, ni figure, ni rien de tout ce qui s'appelle invention. Frappé vivement des objets, il les rend comme la glace d'un miroir les réfléchit, ſans ajouter, ſans omettre, ſans rien changer. J'avois donc beaucoup de plaiſir à l'entendre; & depuis qu'elle y prit garde, elle m'en ſçut gré.

L'élévation de ſa famille étoit alors au plus haut point où elle avoit pu la porter. Toujours occupée, depuis qu'elle avoit épouſé monſieur le duc du Maine, à lui procurer, & à ſes enfans, un rang égal au ſien, de dégrés en dégrés ils étoient parvenus à tous les honneurs des princes du ſang; & ils obtinrent, à la faveur des conjonctures, ce fameux édit qui les appelloit, eux & leur poſtérité, à la ſucceſſion à la couronne. La perte précipitée de tant de princes de la famille royale, avoit motivé & facilité ce projet, qui s'exécuta alors

ſans contradiction, & qui en fit tant naître par la ſuite. Mais cette proſpérité préſente, qui ne laiſſoit pas appercevoir la chûte qu'elle préparoit, répandoit la joie dans ſa cour.

Le goût de la princeſſe pour les plaiſirs étoit en plein eſſor ; & l'on ne ſongeoit qu'à leur donner de nouveaux aſſaiſonnemens qui puſſent les rendre plus piquans. On jouoit des comédies, où l'on en répétoit tous les jours. On ſongea auſſi à mettre les nuits en œuvre, par des divertiſſemens qui leur fuſſent appropriés. C'eſt ce qu'on appella les *grandes Nuits*. Leur commencement, comme de toutes choſes, fut très-ſimple. Madame la ducheſſe du Maine, qui aimoit à veiller, paſſoit ſouvent toute la nuit à faire différentes parties de jeu. L'abbé de Vaubrun, un de ſes courtiſans les plus empreſſés à lui plaire, imagina qu'il falloit,

pendant une des nuits deſtinées à la veille, faire paroître quelqu'un ſous la forme de la Nuit enveloppée de ſes crêpes, qui feroit un remerciement à la princeſſe de la préférence qu'elle lui accordoit ſur le Jour ; que la déeſſe auroit un ſuivant qui chanteroit un bel air ſur même ſujet. L'abbé me confia ce ſecret, & m'engagea à compoſer & à prononcer la harangue, repréſentant la divinité nocturne. La ſurpriſe fit tout le mérite de ce petit divertiſſement. Il fut mal exécuté de ma part. La frayeur de parler en public me ſaiſit ; & je me ſouvins très-peu de ce que j'avois à dire. Cependant l'idée en fut applaudie : & de-là vinrent les fêtes magnifiques données la nuit par différentes perſonnes, à madame la ducheſſe du Maine. Je fis de mauvais vers pour quelques-unes, les plans de pluſieurs autres ; & fus

conſultée pour toutes. J'y repréſentai, j'y chantai ; mais ma peur gâtoit tout : & l'on jugea plus à propos de ne m'employer que pour le conſeil, à quoi je réuſſis ſi heureuſement, que j'en acquis un grand relief.

La derniere de ces fêtes fut toute de moi, & donnée ſous mon nom, quoique je n'en fiſſe pas les frais. C'étoit le bon-Goût réfugié à Seaux, & préſidant aux diverſes occupations de la princeſſe. D'abord il amenoit les Graces, qui en danſant préparoient une toilette. D'autres chantoient des airs dont les paroles convenoient au ſujet. Cela faiſoit le premier intermede. Le ſecond, c'étoient les Jeux perſonnifiés qui apportoient des tables à jouer, & diſpoſoient tout ce qu'il falloit pour le jeu ; le tout mêlé de danſes & de chants par les meilleurs acteurs de l'opéra. Enfin le dernier intermede,

après les repriſes achevées, étoient les Ris qui venoient dreſſer un théâtre, ſur lequel étoit repréſentée une comédie en un acte, qu'on m'obligea de faire, faute de trouver aucun poëte (car on la voulut en vers) qui acceptât un pareil ſujet. C'étoit la découverte que madame la ducheſſe du Maine prétendoit faire du quarré magique, auquel elle s'appliquoit depuis quelque temps avec une ardeur incroyable. La piéce fut jouée par elle, chacun repréſentant ſon propre perſonnage : ce qui la fit valoir malgré la ſéchereſſe du ſujet, & m'auroit fait valoir moi-même, ſi des événemens ſérieux n'avoient tout-à-coup interrompu les divertiſſemens, & effacé juſqu'à leur ſouvenir.

Cependant ce que j'avois gagné dans le monde, m'attira quelques retours des bonnes graces de la ducheſſe de la Ferté. Mes premiers

ſuccès la piquerent ; mais enfin le ſuffrage public ramena le ſien, & c'eſt par où j'y fus plus ſenſible. Le chagrin d'être mal avec elle avoit tellement frappé mon imagination, que tant que dura ſon reſſentiment, je rêvois toutes les nuits, ou de nouveaux mécontentemens de ſa part, ou mon raccommodement avec elle. Il eſt vrai que je ne regagnai pas ſa tendreſſe ; mais je la voyois, & elle me traitoit avec bonté & familierement. Ce fut depuis le retour de ſes bonnes graces, qu'elle me dit un jour : Tiens, mon enfant, je ne vois que moi qui aie toujours raiſon. Cette parole a ſervi plus qu'aucun précepte, à m'apprendre la défiance de ſoi-même, & je me la rappelle toutes les fois que je ſuis tentée de croire que j'ai raiſon.

Je revis alors plus facilement ma ſœur, dont la ſociété m'étoit aſſez agréable, quoiqu'elle ne fût

pas ſans épines. Enfin tout alloit un peu mieux pour moi, lorſqu'arriva la fameuſe époque qui changea totalement notre genre de vie.

Le roi Louis XIV commençoit à dépérir depuis quelque temps. L'on n'en vouloit rien dire, & l'on affectoit de n'en vouloir rien croire. Cependant madame la ducheſſe du Maine, au milieu des divertiſſemens & des plaiſirs qui ſembloient l'occuper uniquement, toujours attentive à l'aggrandiſſement de la maiſon dans laquelle elle étoit entrée, & à l'affermiſſement de cette grandeur, ſentit dans la conjoncture préſente de quelle importance il étoit de ſçavoir les diſpoſitions que le roi avoit faites. Elle preſſa monſieur le duc du Maine d'engager madame de Maintenon, qui conſervoit pour les princes légitimés l'affection d'une gouvernante, de diſpoſer le roi à leur donner connoiſſance de

ſon teſtament, afin qu'ils puſſent prendre de juſtes meſures en conſéquence; & peut-être même le porter à établir, de ſon vivant, les moyens les plus propres à rendre leur élévation ſtable. Madame de Maintenon éludoit cette démarche, dans la crainte de déplaire. Vaincue cependant par les ſollicitations du duc du Maine, elle amena le roi à conſentir que ce prince & ſon frere verroient le teſtament; mais à condition qu'ils n'en révéleroient aucun article à qui que ce fût. Ils penſerent que cet inviolable ſecret rendroit les connoiſſances qu'ils auroient inutiles, & ils refuſerent de s'inſtruire. Ce fut une faute capitale, dont madame la ducheſſe du Maine ſentit toute l'étendue. Pour tâcher de la réparer, on aſſembla un conſeil où étoit monſieur le premier préſident de Meſmes, meſſieurs de Maleſieu & de Valincourt, en

préſence du duc & de la ducheſſe du Maine & du comte de Toulouſe. Ils jugerent que, ne pouvant revenir à ce qui avoit été refuſé, il falloit au moins demander connoiſſance de quelqu'article important. Les avis furent partagés ſur le choix. Celui où penchoit le comte de Toulouſe, de ſçavoir ſi le roi rappelloit le roi d'Eſpagne à ſa ſucceſſion, l'emporta.

On ſçut qu'il ne le rappelloit pas; ce qui aſſuroit infailliblement l'autorité au duc d'Orléans; & ce fut apparemment pour ſe faire un mérite auprès de lui qu'on l'en informa. Seconde faute, non moins préjudiciable aux interêts de ces princes, que la premiere. C'étoit tourner imprudemment cette découverte à l'avantage de celui qui en devoit profiter à leurs dépens.

La néceſſité de ſe lier au duc d'Orléans étoit évidente. Madame

la ducheſſe du Maine la repréſenta. On n'y voulut point entendre, prétendant que cette liaiſon déplairoit au roi.

Le duc d'Orléans, qui n'étoit pas encore inſtruit des arrangemens futurs, & peu ſûr de les renverſer avec la facilité qu'il y trouva, recherchoit le duc du Maine. Il avoit même ſongé à marier ſa fille, mademoiſelle de Valois, au prince de Dombes. Le duc de Brancas, un de ſes favoris, m'en parla longtemps avant la cataſtrophe, & me dit que je devois inſpirer cette penſée à madame la ducheſſe du Maine. Je ne manquai pas de lui rendre ce qui m'en avoit été dit, à quoi elle me parut faire peu d'attention. Des raiſons ſourdes l'avoient rendue froide à cette propoſition, qui avoit été faite d'ailleurs à elle & au duc du Maine. Pas aſſez convaincus l'un & l'autre de l'autorité abſolue que le

duc d'Orleans ne pouvoit manquer d'avoir, & plus frappés des petits inconvéniens que des grands avantages qui ſe trouvoient dans cette alliance; ils la négligerent, ou du moins ils ne s'efforcerent pas aſſez de la faire agréer au roi qui ne la goûtoit pas.

Le duc d'Orléans rebuté & plus inſtruit, tourna ſes vues d'un autre côté. Il ſongea à s'acquérir les grands du royaume. Prodigue de ſa parole dont il ne faiſoit aucun cas, il s'engagea à tout ce qu'ils pourroient ſouhaiter quand il ſeroit le maître. Il gagna le parlement par des moyens ſemblables; employa mille intrigues ſecrettes pour s'y faire des créatures & des amis, qui lui furent fort utiles. Le premier préſident étoit, ſelon les apparences, tout dévoué à la maiſon du Maine. Elle en tira peu de ſecours. C'étoit un grand courtiſan & un homme médiocre, d'un eſ-

prit & d'une ſociété agréables ; foible, timide, rempli de ces défauts qui aident à plaire, & empêchent de ſervir.

Le roi languiſſant, tomba enfin dangereuſement malade. Sa perte annonçoit tant de malheurs à monſieur le duc du Maine & à ſa famille, qu'on ne penſa plus à autre choſe. Madame la ducheſſe du Maine courut à Verſailles. La douleur & les inquiétudes ſuccéderent à la joie & aux plaiſirs qui l'avoient ſuivie juſqu'alors. Elle vit madame de Maintenon, la preſſa d'éclaircir ce qu'il étoit ſi important de ſçavoir. Elle ne voulut s'ouvrir ſur rien, ni entendre aux moyens qu'on lui propoſa de ſuggérer au roi, pour affermir ce qu'il avoit réglé en faveur des princes légitimés. Le ſoin de le ménager, la crainte de le perdre, firent alors diſparoître tout autre interêt aux yeux de ſa favorite. Il ſe porta de

lui-même, dans le cours de ſa maladie, à donner au duc du Maine une diſtinction, dont le duc d'Orléans fut vivement piqué. Il avoit auparavant ordonné la revue des troupes de ſa maiſon; & ne pouvant s'y trouver au jour marqué, il la fit faire au duc du Maine. Ce comble d'honneur ſembla préſager ſa ruine, & ſervit peut-être à l'accélérer.

Ce prince enfin apprit du roi même, quelques jours avant ſa mort, les diſpoſitions de ſon teſtament. C'étoit trop tard pour profiter de cette inſtruction. Le duc du Maine ne put que repréſenter au roi les inconvéniens de ce qu'il faiſoit pour lui, & le mécontentement qu'en auroit le duc d'Orléans, trop en état de relever ſon crédit, pour être offenſé impunément. Le roi perſiſta à laiſſer les choſes comme elles étoient réglées par ce teſtament.

Il établiſſoit un conſeil de régence, dont il nommoit les membres, & le duc d'Orléans pour chef. Tout s'y devoit décider à la pluralité des voix. Il donnoit au conſeil la tutelle du jeune roi, la ſurintendance de ſon éducation, la garde de ſa perſonne, & le commandement des troupes de ſa maiſon, au duc du Maine. Cette autorité l'auroit mis en état de ſe ſoutenir, s'il avoit pu la conſerver. Mais ne ſçait-on pas, que les rois, quelqu'abſolus qu'ils ſoient, n'étendent pas leur puiſſance au-delà du tombeau? Las de leur obéir, on ſe ſouſtrait volontiers à des loix ſans appui, fortement ébranlées par les interêts d'un nouveau maître.

Louis XIV étant mort le premier de ſeptembre, l'aſſemblée du parlement, où la régence devoit être réglée, ſe tint le lendemain matin au Palais. Elle fut donnée,

malgré les diſpoſitions contraires ; au duc d'Orléans, avec un conſeil de régence, ſans lequel il ne pourroit rien faire. Content de s'être aſſuré du principal, & troublé de ce ſuccès ineſpéré, il s'enferra dans le diſcours qu'il tint à ce ſujet, de maniere à laiſſer toute l'autorité au conſeil. Un homme habile, dévoué aux interêts du nouveau régent, & préſent à l'aſſemblée, ſentit le tort qu'il ſe faiſoit, & lui fit adroitement paſſer un billet, par lequel il lui marquoit qu'il étoit perdu, s'il ne rompoit la ſéance. On la remit, ſous quelque prétexte, à l'après-dîner. Le duc d'Orléans profita de cet intervalle, pour ſe concerter avec ſes amis. On lui prépara un diſcours, où il fit voir les inconvéniens de l'autorité partagée, & la néceſſité de la laiſſer réſider toute entiere dans ſa perſonne ; conſentant néanmoins de ne prendre aucun parti dans les

affaires d'état, qu'avec la délibération du conſeil de régence, lequel devoit être formé à ſon choix, & lui maître abſolu de la diſtribution des graces.

Tout cela paſſa : & à cette occaſion, il dit qu'il étoit ravi de ſe voir lié pour le mal, & libre pour le bien.

On régla dans la même ſéance, que le duc du Maine auroit la ſurintendance de l'éducation du roi ; mais ſur de nouvelles repréſentations du duc d'Orléans, il fut décidé qu'on ne lui laiſſeroit pas le commandement des troupes de ſa maiſon.

Quelques-uns des membres du parlement repréſenterent, qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer de donner au ſurintendant de l'éducation du roi le commandement du guet, c'eſt-à-dire de la garde qui ſert chaque jour auprès de lui, ſans quoi il n'en pourroit répondre. Ce

point

point conteſté fut encore refuſé. Le duc du Maine demanda qu'il fût donc déchargé, par l'acte qui l'établiſſoit auprès du roi, de répondre de ſa perſonne. Il obtint d'abord cet article: mais enſuite on lui repréſenta qu'il ſeroit indécent que le parlement lui donnât une telle décharge; & il ſe rendit. Dépouillé toute autorité, ce précieux dépôt, qu'il ne conſerva pas longtemps, lui devenoit inutile. Le jeune roi ſéant dans ſon lit de juſtice, confirma quelques jours après, tout ce qui avoit été fait au parlement.

Madame la ducheſſe du Maine voulut être à Paris dans cette importante conjoncture. Elle s'y trouvoit ſans habitation, n'en ayant pas eu d'autre juſqu'alors, que le logement du grand-maître de l'artillerie, à l'Arſenal, qu'on avoit abbattu depuis peu pour le rebâtir. Elle emprunta l'hôtel de

Meſmes du premier préſident ; & comme il n'y avoit pas aſſez de logement pour toute ſa ſuite, elle me laiſſa à Verſailles. Je lui fis témoigner le chagrin que j'avois de n'être point auprès d'elle dans les circonſtances préſentes, & demander ſi elle trouveroit bon, pour m'en rapprocher, que je cherchaſſe quelqu'un dans le voiſinage, qui voulût me loger. Elle y conſentit avec plaiſir. Je m'adreſſai à cette compagne de couvent, qui m'avoit amenée à Paris, avec promeſſe que ſa maiſon deviendroit la mienne, auſſitôt que ſon mariage ſeroit fait. Il l'étoit ; & elle refuſa de me donner aſyle pour quelques jours. Le peu d'expérience que j'avois du monde, fit que ſon procédé me ſurprit : j'ai bien appris depuis à ne me pas étonner ſi aiſément. Un frere de madame de Grieu, qui logeoit avec une de ſes niéces dans ce quar-

tier-là, m'offrit une chambre que j'acceptai. Je n'attendois rien de ſa part. J'eus ce mécompte à contreſens de l'autre, qu'il répara. Je n'y reſtai que quelques jours, madame la ducheſſe du Maine ayant trouvé à l'hôtel de Meſmes une eſpece de caveau où l'on me fourra.

Les inquiétudes que lui cauſoient les événemens préſens, lui avoient fait perdre le ſommeil. La femme qui lui faiſoit des contes pour l'endormir, n'y pouvant ſuffire, elle me propoſa de lire la nuit auprès d'elle. Je pris avec joie cette pénible fonction, la regardant comme un moyen de gagner ſa confiance, & de m'acquérir plus de conſidération & d'agrément. Je ne fus pas trompée à cet égard; mais je trouvai une grande diſproportion de mes forces à cet onéreux exercice, qui ſe renouvelloit toutes les nuits, ſans interruption.

La princeſſe trouva que je liſois bien, & que je ne parlois point mal. Elle s'accoutuma à m'entretenir: toute remplie des affaires de ſa maiſon, c'étoit l'unique objet de ſes converſations nocturnes. Les faits, les projets, les plaintes, les regrets, tout y entroit. Cette pleine confiance, quoique je puſſe croire que ce fût moins abondance de cœur, qu'abondance d'idées, me toucha ſenſiblement. Les ſimples apparences de l'eſtime & de l'amitié, ſurtout de la part des grands, ne manquent guere de nous ſéduire. Je pris un véritable attachement pour ma princeſſe; & je me dévouai avec d'autant moins de réſerve au ſoin de lui plaire, qu'elle n'exigeoit rien de moi qui ne fût parfaitement d'accord avec l'eſtime que je voulois d'elle.

Nous ne demeurâmes pas longtemps à l'hôtel de Meſmes. Le roi fut d'abord à Vincennes; & peu

après la cour s'établit à Paris. La ſurintendance de l'éducation, reſtée à monſieur le duc du Maine, lui donnoit de droit ſon logement aux Thuilleries. Madame la ducheſſe du Maine y en eut un auſſi, où nous allâmes demeurer. Il ne s'y trouva pour ſa ſuite, que deux grandes piéces, qui furent partagées à ſes femmes. J'eus, ſelon ma deſtinée, un petit recoin, ſans jour & ſans feu que celui d'une antichambre commune : mais j'étois à Paris, où j'avois toujours ſouhaité de vivre ; & malgré les inconvéniens de mon habitation, j'y voyois bonne compagnie. Depuis que j'ai été en ſituation de recevoir mes amis plus commodément, je n'ai plus vu perſonne. J'étois jeune alors ; & cela rend plus que tout ce qu'on peut acquérir, en perdant ce précieux avantage.

L'abbé de Chaulieu, qui avoit pour moi une paſſion auſſi vive

qu'on en peut avoir à quatre-vingt ans, me reprochoit un peu de coquetterie. Je l'assurois qu'elle ne tenoit qu'au besoin que j'avois de plaire, pour faire supporter les rigueurs de mon logement. Si je n'en eusse mis autant dans mes manieres, tout auroit déserté. Je lui donnai parole, & la lui ai tenue, que lorsque j'aurois une fenêtre & une cheminée, je renoncerois à l'attention de me rendre agréable.

Ce pauvre abbé, qui étoit aveugle, me prêtoit à son choix, les charmes les plus propres à le séduire; & ne comptant plus sur les siens, il tâchoit de se rendre aimable, à force de complaisance & d'attention à prévenir tout ce que je pouvois désirer. Il n'avoit rien perdu des agrémens de son esprit; j'en donne pour preuve ces vers, qui sont, je crois, les derniers qu'il ait faits. Le portrait ne me ressemble, ni dans le mal, ni dans le bien.

qu'il dit de moi ; mais on y voit que ſa nouvelle ardeur rendoit à ſon imagination ce que l'âge avoit dû lui faire perdre.

Launay, qui ſouverainement, &c.
Je célébre ta victoire, &c.

(Voyez ces deux piéces à la fin des Mem.)

L'abbé propoſoit ſouvent d'ajouter des préſens à l'encens qu'il m'offroit. Importunée un jour des vives inſtances avec leſquelles il me prioit d'accepter mille piſtoles, Je vous conſeille, lui dis-je, en reconnoiſſance de vos généreuſes offres, de n'en pas faire de pareilles à bien des femmes ; vous en trouveriez quelqu'une qui vous prendroit au mot. Oh ! je ſçais bien, dit-il, à qui je m'adreſſe. Cette réponſe naïve me fit rire. Il m'exhortoit ſouvent à la parure, & tâchoit de me faire honte de n'être pas mieux miſe. Abbé, lui diſois-je, je me trouve parée de tout ce

qui me manque. N'ayant d'autre reſſource que ſes ſoins, il les redoubloit ſans ceſſe. Il m'écrivoit tous les matins, & me venoit voir tous les jours, à moins que je ne l'agréaſſe pas. La lettre étoit pour ſçavoir mes volontés; & quand je préférois ſon carroſſe à ſa perſonne, il me l'envoyoit ſans murmure, & j'en diſpoſois ſans façon. J'avois la puiſſance deſpotique ſur toute ſa maiſon. On a rarement l'autorité en main, ſans en abuſer: j'exerçai la mienne entr'autre occaſion, pour un petit laquais, qui m'apportoit ſes lettres. Il vint un jour m'apprendre que ſon maître l'avoit chaſſé. Je lui dis, ſans m'informer s'il avoit tort ou raiſon: Retournez chez lui, & lui dites que vous y reſterez, parce que tel eſt mon plaiſir. Il le reprit avec ſoumiſſion. Mon protégé n'honora pas ma protection; il fit tout du pis qu'il put, ſans qu'on osât lui rien dire.

Lorſque je voulois bien aller ſouper au Temple chez lui, ou chez le grand prieur, il y raſſembloit, à ſes riſques & périls, les gens les plus agréables, & tous ceux que je pouvois ſouhaiter. Enfin il ne ſongeoit qu'à remplir ma vie de tous les amuſemens dont elle étoit ſuſceptible; & il me fit connoître qu'il n'y a rien de plus heureux que d'être aimé de quelqu'un qui ne compte plus ſur ſoi, & ne prétend rien de vous.

Je voyois auſſi preſque tous les jours monſieur de Valincourt, qui, ſans prendre le ton galant, me témoignoit un véritable attachement. La grande eſtime que j'avois pour lui, m'engageoit à lui donner beaucoup de préférence: quelques autres en étoient ſouvent piqués, & les interprétoient ſelon leurs caprices, que je ne penſois pas devoir reſpecter. Un de ceux-là étoit R..... qui, en faiſant le

tour du monde, étoit venu juſqu'à moi, avec le jeu vrai ou faux d'une grande paſſion. Tranſports, inquiétudes, jalouſies, reproches, rien n'y manquoit ; & tout étoit ſi bien repréſenté, que la ſcène en devenoit intereſſante. Sa converſation, & ſurtout ſes lettres, meilleures qu'aucune que j'aie vues en ce genre, m'amuſoient infiniment. J'avouerai qu'on eſt flatté d'être aimé avec perſévérance de gens qu'on n'aime point, & qu'on ne trompe pas.

J'avois encore d'autres compagnies agréables. Monſieur de Fontenelle, qui n'a jamais recherché que les habitans de ſon quartier, me voyoit alors fort ſouvent. Le duc de Brancas, dont l'imagination vive & brillante produiſoit tant de traits ſinguliers, me rendoit quelque hommage. J'avois adouci la férocité de Toureil ; il ne me bruſquoit pas. Pluſieurs au-

tres, dont le ſouvenir ne m'eſt pas préſent, s'empreſſoient à me voir. Le commerce & les complaiſances de tant de gens d'eſprit, de caracteres différens, mettoient de la variété & de l'agrément dans ma vie, ſans y mêler aucune inquiétude; & j'aurois pu la goûter, ſi elle n'avoit été traverſée par la fatigue de mes veilles, & par les harcéleries de mes compagnes jalouſes, qui, non contentes de m'arracher par leurs niches, le peu de repos que j'attrappois le jour ou la nuit, me firent congédier l'un après l'autre, pour me ſouſtraire à leur critique, la plupart des gens que je voyois. En vain me diſoit-on que c'eſt acquieſcer au blâme, & rendre des liaiſons ſuſpectes, que de les rompre; je ſçavois que celles où l'on doit renoncer, on n'y renonce pas, & que nulle preuve d'indifférence n'eſt auſſi évidente que celle-là.

Avant que de paſſer à des choſes plus importantes, je reprends ce que j'ai laiſſé en arriere ſur monſieur de Silly. Il étoit revenu d'Allemagne ſans m'en avertir, ni me donner aucun ſigne de vie. Je rencontrai à Verſailles, avant la mort du roi, un de ſes gens que je concoiſſois. Je lui demandai en quel pays étoit ſon maître, dont je n'avois eu nulle nouvelle depuis longtemps. Il me dit qu'il étoit revenu il y avoit quelques mois. Je vis qu'il me traitoit comme une vieille gazette, dont on n'a plus que faire. L'indignation que j'en conçus le dégrada dans mon cœur, & les affaires qui ſurvinrent, jointes aux diſtractions qui s'y mêlerent, l'écarterent un peu de mon eſprit. Enfin l'eſtime que je m'étois accordée ſur le témoignage d'autrui, me dégoûta de tenir ſi fortement à quelqu'un qui ne tenoit point du tout à moi. Cependant les ſen-

timens impériſſables que j'avois pour lui ne firent que changer de forme ; de leurs débris naquit la tendre & parfaite amitié que je lui conſervai toujours, & qui ne me laiſſa jamais donner à perſonne aucune préférence ſur lui. Il avoit pris une maiſon à Paris ; la marquiſe de Silly étoit ſortie de ſa communauté ; & ils demeuroient enſemble. Invitée, ou point invitée, je ne m'en ſouviens pas, je fus la voir ; & je le vis. Il vint auſſi chez moi aux Thuilleries, mais rarement. Ses liaiſons avec le régent, & ſon fanatiſme de politique, lui faiſoient craindre tout apparence de relation dans notre maiſon. L'abbé de Chaulieu, à qui rien n'échappoit, le trouvant un jour avec moi, démêla d'abord ce que j'étois pour lui ; ſa grande ſagacité en fait de ſentimens, lui fit reconnoître les miens tout changés qu'ils étoient. Il tira de cette con-

noiſſance, un nouveau & ſingulier moyen de me plaire, en me propoſant des parties dont il mit monſieur de Silly, pour me les rendre infiniment agréables. Je me ſouviens entr'autres d'un dîner qu'il nous donna avec mademoiſelle de Vauvray dans la maiſon du grand-prieur à Clichy, où je me divertis extrémement. Ma ſenſibilité diminuée me laiſſoit goûter les plaiſirs ſimples, tels que les fournit un beau jour, un lieu agréable, une excellente compagnie.

Ma faveur auprès de ma princeſſe prit un nouvel accroiſſement des embarras qui lui ſurvinrent. Le duc d'Orléans, dans le temps qu'il avoit tout craint, avoit tout promis ; il s'étoit engagé avec monſieur le duc, bleſſé du rang & des prérogatives des princes légitimés, d'anéantir les titres qui les en mettoit en poſſeſſion. Mais ne voulant pas ſouffrir que cette af-

faire fût portée à l'assemblée du parlement, ni au lit de justice qui devoit régler la régence, de peur d'y jetter des embarras préjudiciables à ses interêts; il fit entendre à monsieur le Duc qu'il ne falloit songer dans ce moment qu'à établir l'autorité de son alteſſe royale, qui, bien constatée, le mettroit en état d'exécuter tout ce qu'il lui avoit promis. Monsieur le duc consentit à ce délai; mais aussitôt qu'il vit la régence affermie entre les mains du duc d'Orléans, il le somma de sa parole; & voulut présenter une requête, par laquelle il demandoit au roi, qu'il lui plût tenir son lit de justice, pour révoquer l'édit qui appelloit les princes légitimés, au défaut des princes légitimes, à la succession à la couronne; & la déclaration qui leur donnoit le titre, les rangs & honneurs des princes du sang.

Le régent, qui gardoit encore

des ménagemens avec le duc du Maine, tant par les égards politiques, que par ceux qu'il avoit pour madame d'Orléans, l'avertit du deſſein de monſieur le duc, l'aſſura qu'il ne s'y prêteroit pas. Cette princeſſe en donna avis aux princes ſes freres.

Cependant le comte d'Eu ayant atteint l'âge de quinze ans, où, ſelon la prérogative des princes du ſang, il devoit entrer au parlement; le duc d'Orléans craignit que ce nouvel acte d'un droit, dont monſieur le duc réclamoit l'aboliſſement, ne fît éclater ce prince qu'il tâchoit de contenir. Il pria le duc du Maine de différer cette démarche, promit qu'on n'y perdroit rien, que le comte d'Eu ne ſeroit pas traité autrement que ſon frere; & aſſura qu'il tiendroit compte de cette complaiſance. Quoique le duc du Maine en vît le danger, il céda, comme on céde toujours à celui qui eſt le maître.

Le grand procès ſur la ſucceſſion de monſieur le prince, que monſieur le duc avoit perdu depuis peu contre madame la ducheſſe du Maine & les princeſſes ſes ſœurs, outre le reſſentiment qu'il avoit allumé, laiſſoit encore de grandes diſcuſſions pour le partage des biens de la maiſon de Condé, entre lui & les princeſſes ſes tantes. Dans le cours de cette affaire, il fut queſtion d'un acte que monſieur le duc devoit paſſer avec le duc du Maine, où celui-ci ayant pris, comme il avoit coutume de faire, la qualité de prince du ſang, monſieur le duc ne voulut ſigner l'acte, qu'en marquant par une proteſtation qu'il lâcha, que c'étoit ſans approuver les qualités. Ce fut-là le premier ſignal de la guerre entre les princes légitimes & les princes légitimés.

Pour l'étouffer dans ſon commencement, monſieur le duc du

Maine crut qu'il falloit ſe prêter à tout ce que déſiroit monſieur le duc ſur leurs affaires d'interêt ; & il preſſa madame la ducheſſe du Maine d'accepter les propoſitions déſavantageuſes qui lui étoient faites au ſujet de ſes partages. Quoiqu'elle y fût léſée de plus de moitié de ſon bien, elle y conſentit de bonne grace, pour faciliter un accommodement qu'on traitoit avec monſieur le duc du Maine ſur les autres points.

Il convint de retirer ſa proteſtation ; conſentit que les princes légitimés priſſent la qualité de princes du ſang, excepté dans les actes qu'ils paſſeroient avec lui ; promit de ne les point attaquer ſans la permiſſion du régent, & de n'exciter les ducs ; ni autres à les attaquer. Ce projet fut communiqué au duc d'Orléans, qui, ſçachant le conſentement qu'il avoit donné d'avance aux pourſuites de monſieur

le duc contre les princes légitimés, fit ſentir au duc du Maine qu'il ne devoit pas ſe fier aux conditions de ce traité, & encore moins y ſacrifier de grands interêts. Néanmoins ce prince ne pouvant croire que monſieur le duc voulût tirer avantage d'une parole qu'il auroit donnée, & qu'il ne tiendroit pas, paſſa outre; on dreſſa la tranſaction pour ce qui regardoit les partages de madame la ducheſſe du Maine, aux conditions propoſées par monſieur le duc: elle fut ſignée & remiſe entre les mains de madame la ducheſſe. La proteſtation de monſieur le duc fut retirée, & il s'engagea à tous les articles dont on étoit convenu.

Cette paix ne fut pas de longue durée. Une ancienne ſentence, produite à l'occaſion de quelques affaires de famille, où ſe trouva la qualité de prince du ſang priſe, avec monſieur le duc, par mon-

ſieur le duc du Maine, réveilla la querelle qu'on ne cherchoit qu'à renouveller. Monſieur le duc veut que cette ſentence ſoit retirée, & déclare qu'il ne laiſſera ſubſiſter l'édit de 1714, & la déclaration de 1715 en faveur des princes légitimés, qu'autant qu'ils n'en feront nul uſage. S'ils dorment, dit madame la ducheſſe, nous dormirons; s'ils ſe réveillent, nous nous réveillerons. Madame la princeſſe craignant peut-être alors qu'on ne ſongeât à revenir contre la tranſaction reſtée entre ſes mains, la fit homologuer au parlement.

Monſieur le duc voyant que les princes légitimés ne ſe départiroient pas d'eux-mêmes des avantages dont ils jouiſſoient, préſenta, conjointement avec le comte de Charolois & le prince de Conti, ſa requête au roi, ſuivant ſon premier deſſein. Les princes légitimés en préſenterent une de leur côté,

pour demander que l'affaire fût renvoyée à la majorité du roi ; comptant par ce délai de s'affermir dans leur poſſeſſion, & de trouver alors un tribunal plus favorable. Le régent parut d'abord goûter cet expédient. Mais l'inſtabilité de ſes penſées ne lui permettant jamais de ſe fixer à la premiere, toujours la meilleure qu'il eût, il nomma des commiſſaires pour juger ce grand procès ; diſant qu'on ne pouvoit laiſſer ſi longtemps indéciſe une conteſtation qui produiſoit tant d'inconvéniens.

Il parut alors une multitude d'écrits imprimés pour établir ou réfuter les raiſons de part & d'autre. La matiere n'y étoit qu'ébauchée ; mais elle fut traitée à fond dans le grand mémoire des princes légitimés, qui ſe fit ſous les yeux de madame la ducheſſe du Maine par le cardinal de Polignac, monſieur

de Maleſieu, & monſieur Daviſart avocat général du parlement de Toulouſe, qui avoit été préſenté depuis peu à monſieur le duc du Maine, comme un homme de beaucoup d'eſprit, & d'une capacité ſupérieure dans les affaires.

Madame la ducheſſe du Maine contribua beaucoup elle-même à cet ouvrage, non-ſeulement par ce qu'elle tiroit de ſes propres lumieres, mais encore par ſes laborieuſes recherches. La plus grande partie des nuits y étoit employée. Les immenſes volumes entaſſés ſur ſon lit, comme des montagnes dont elle étoit accablée, la faiſoient, diſoit-elle, reſſembler, toute proportion gardée, à Encelade abîmé ſous le mont Etna. J'aſſiſtois à ce travail, & je feuilletois auſſi les vieilles chroniques & les juriſconſultes anciens & modernes, juſqu'à ce que l'excès de fatigue diſposât la princeſſe à prendre quel-

que repos. Alors ſuccédoit une lecture que je faiſois pour l'endormir. Puis j'allois de mon côté chercher le ſommeil, que je ne trouvois guere.

Le déſir d'enrichir cet ouvrage de tout ce qui pouvoit lui donner plus de poids, faiſoit ramaſſer de toutes parts les exemples & les autorités favorables à la cauſe. Mille gens obſcurs s'offroient à ces recherches, & venoient apporter leurs minces découvertes; la plupart m'étoient renvoyés, ou avertis du moins de s'adreſſer à moi. Un entr'autres, renommé par ſon grand ſçavoir, (c'étoit Boivin l'aîné, plus Hébreux que François, plus au fait des ouvrages des Chaldéens que de ceux de ſon pays, qui ne connoiſſoit d'autre cour que celle de Sémiramis), demanda d'être introduit à la nôtre avec ſes antiques tréſors, peu utiles à l'affaire dont il s'agiſſoit.

Des exemples tirés de la famille de Nemrod n'euſſent été guere concluans pour celle de Louis XIV. Cependant on lui donna jour, & on lui fit dire de venir chez moi. Lorſqu'il arriva, j'étois à la toilette de madame la ducheſſe du Maine. On vint m'avertir. Elle me dit : Ne vous en allez pas; il n'y a qu'à le faire entrer, je le verrai. Il entra chez elle, préoccupé qu'on le menoit chez une de ſes femmes de chambre. Les lambris dorés, l'appareil de ſa toilette, la quantité de gens qui la ſervoient, rien ne put le tirer de ſa premiere penſée. Il lui parla, l'appella toujours mademoiſelle, & ſortit ſans ſe douter qu'il eût parlé à d'autre qu'à moi.

Ce trafic d'érudition me mettoit en commerce avec des gens de toute eſpece. Un des plus tenaces, fut un abbé le Camus; introduit par une prétendue comteſſe, réellement à l'aumône. Ils

jouerent

jouerent l'un & l'autre un rôle dans notre grande piéce, tout indignes qu'ils étoient, par leur platitude, d'y paroître. Parmi ces ſçavantaſſes, un gentilhomme, ci-devant moine, ſe fit préſenter, ſes écrits en main, par la ſuſdite comteſſe. Elle lui perſuada que, pour les faire valoir, il falloit me donner un ſouper chez lui. Je ne pus l'éviter. J'y fus avec notre affamée comteſſe, qui ne ſe poſſédoit pas de ſe voir ſur le point de ſouper. Je trouvai dans cette maiſon une compagnie plus de l'autre monde que de celui-ci. Sur le viſage du maître du logis, riche & avare, étoit peinte la douleur qu'il avoit de nous donner à manger. La mienne n'étoit pas moindre; & mon ennui devint tel, que, ne ſçachant que faire, je me mis à attiſer un aſſez mauvais feu. Je ſaiſis avec de bonnes pincettes quelque choſe que ma vue infidelle me fit prendre pour un ti-

ſon hors de ſa place, que je mis bruſquement derriere une buche à demi-allumée. C'étoit une chocolatiere fort noire, pleine de chocolat. Je n'avois eu garde d'imaginer ce régal, auſſi déplacé que le prétendu tiſon. La liqueur, en ſe répandant, éteignit le feu & la joie des convives, & jetta notre hôte dans la derniere conſternation. Je lui dis, pour le conſoler, qu'on ſe paſſoit bien de chocolat après ſouper. Je crois qu'il n'en aura fait de ſa vie, pour ne pas retomber dans un ſi triſte accident.

Je fis encore, avec la comteſſe & l'abbé, une partie plus baroque que celle-ci. Ils me firent voir une autre intriguante, munie, à ce qu'ils prétendoient, des plus importans ſecrets. Elle étoit amie d'un abbé de Verac, qui avoit écrit pour ou contre monſieur le duc; & dont on pouvoit, ſelon

eux, tirer de grandes lumieres. Madame la ducheſſe du Maine ſemblable à ces malades, qui, non contens de conſulter d'habiles médecins, écoutent auſſi les charlatans, recevoit tous ces avis, & m'envoyoit à la découverte. Je ne tirai de la dame du Puy, c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit, qu'une entiere perſuaſion de l'inutilité de ſon commerce.

Nos gens revinrent à la charge, & dirent qu'elle parleroit à table comme la Pythie ſur le trépied. Toutes leurs intrigues tendoient à attraper quelques franches lippées. Je fus condamnée à ſouper avec cette troupe de brigands. On me mena dans un jeu de paume, lieu du feſtin; bâtiment à moitié détruit. Je parcourus de ſombres détours, & traverſai des planchers tranſparens. Ces paſſages ſcabreux me donnerent des idées effrayantes. Je ne ſçavois ſi l'on me con-

duiſoit au ſabbat ; ſi j'allois trouver un coupe-gorge, ou pis encore. L'aſſemblée, quand je l'eus jointe, ne me raſſura pas : elle me parut de gens propres à ces divers myſteres. Les chanſons dont s'égaya le repas ne s'y accordoient pas moins. Le vin, qu'y but la dame du Puy, ne lui fit rien révéler de ſes profonds myſteres. Elle reparut encore chez nous avec ſes diſcours ambigus ; dont on n'eut jamais l'éclairciſſement. C'étoit peut-être une eſpionne. Quoiqu'il en ſoit, ſon manége n'aboutit à rien. Je n'en fais mention, que parce qu'elle fut citée dans des pieces autentiques de notre grande affaire.

Le mémoire ſur celle des princes légitimés, s'acheva. Il étoit beau & bien écrit ; mais le ſuccès ne répondit pas aux peines qu'il avoit coûtées. Le procès fut jugé & perdu pour eux ; l'édit qui les

appelloit à la ſucceſſion à la couronne, révoqué, comme la déclaration qui leur donnoit le titre de princes du ſang. On ne leur en laiſſa que le rang, & les honneurs dont ils avoient précédemment joui en vertu de leurs anciens brevêts. La prérogative de traverſer le parquet au parlement fut conſervée, eu égard à la poſſeſſion, au duc du Maine & au comte de Toulouſe, leur vie durant. Par cet arrêt de 1717, on laiſſoit ſubſiſter l'ancienne déclararion qui donnoit, à eux & à leur poſtérité, un rang intermédiaire au parlement. Le prince de Dombes fut privé du rang qu'il y avoit eu; apparemment pour vérifier la promeſſe faite par le régent d'égaler le ſort des deux freres.

Quelle douleur pour madame la ducheſſe du Maine, de voir l'abaiſſement de ſa famille, la chûte de l'édifice qu'elle avoit travaillé

toute ſa vie à élever, & le triomphe de ceux par qui il étoit renverſé! Dans un état ſi violent, il eſt comme impoſſible de ſe réduire à l'inaction. Madame la ducheſſe du Maine, maltraitée en France, ſongea à ſe procurer de l'appui auprès du roi d'Eſpagne. La dévotion de ce prince, dirigé par un Jéſuite, lui fit naître la penſée de former quelque relation avec ce directeur. Elle me propoſa de ſonder, ſur cette vue, le pere Tournemine, que j'avois vu autrefois en province, & qui lui faiſoit de temps en temps ſa cour. Je n'avois nul droit de repréſentation auprès de ſon alteſſe; l'aveugle obéïſſance étoit mon ſeul partage. J'obéïs donc, & je fus trouver le révérend pere. Je lui préſentai les idées dont il s'agiſſoit, avec autant de dextérité qu'il me fut poſſible. Il les ſaiſit vivement, & me dit qu'il avoit un ami, homme de condition, étranger, qui,

pour des affaires perſonnelles, étoit obligé d'aller en Eſpagne ; qu'on pouvoit prendre toute confiance en lui, & le charger des négociations les plus délicates ; qu'il étoit capable de s'en bien acquitter ; que ſi cette voie agréoit à madame la ducheſſe du Maine, il me l'enverroit, & que je le lui préſenterois ; qu'il lui donneroit des lettres pour l'Eſpagne ; & que ſon alteſſe ſéréniſſime pouvoit le charger de tout ce qu'elle jugeroit à propos de faire tenir en ce pays-là.

Je rendis cette converſation à madame la ducheſſe du Maine. La propoſition du pere lui plut, & je retournai l'en avertir. Il m'envoya ſon homme. C'étoit le baron de Walef. Il fut préſenté à la princeſſe ſur le pied d'un bel eſprit qui ſouhaitoit de lui faire voir des ouvrages de poëſie de ſa façon. En effet, il ſe mêloit de faire des vers. Elle eut quelques entretiens parti-

culiers avec lui, le chargea de ſes inſtructions; & lui recommanda expreſſément de ne pas aller au-de-là. Elle ne vouloit alors qu'engager le roi d'Eſpagne à ſoutenir monſieur le duc du Maine, & ſa famille opprimée. Le baron devoit voir le cardinal Albéroni premier miniſtre, & preſſentir juſqu'à quel point il voudroit prendre les interêts dont il s'agiſſoit; & y affectionner le roi ſon maître, par les motifs de la proximité du ſang, & du reſpect pour les volontés du feu roi ſon ayeul, enfreintes ſans aucun ménagement.

On convint de la maniere dont le baron rendroit compte de ſa négociation. Je propoſai que les lettres qu'il écriroit me fuſſent adreſſées, afin que madame la ducheſſe du Maine y fût moins compromiſe. Elles ne devoient contenir que des nouvelles générales: mais on lui donna une encre blanche,

pour écrire entre les lignes les matieres ſecretes. J'eus la pareille, pour les réponſes que je fus chargée de lui faire. Il dit, que pour plus de ſureté, il me feroit tenir ſes lettres par une femme qui demeuroit à Paris, & qui lui étoit entierement dévouée.

Toutes ces meſures priſes, lorſqu'on le croyoit déja parti, il vint me retrouver, & me dit qu'il avoit compté ſur une ſomme qui lui manquoit pour faire ſon voyage, & me propoſa de lui faire vendre quelques bijoux qu'il avoit. Je le dis à madame la ducheſſe du Maine. Elle comprit qu'il vouloit de l'argent, & lui donna cent louis. Il partit, & prit la route d'Italie où il prétendoit avoir quelques affaires préliminaires, & où il devoit s'embarquer pour l'Eſpagne. Ce qui arriva de cette belle ambaſſade ſe trouve à peu près dans la déclaration que je fis ſur ce ſujet. J'obſervai de n'y rien mettre

que de vrai ; perſuadée que, lorſqu'on ſe trouve dans la néceſſité de s'écarter de la vérité, il faut néanmoins s'en tenir le plus près qu'on peut. C'eſt le parti le plus ſûr & le plus honnête. Il y a moyen de répandre l'ombre & la lumiere ſur les faits qu'on expoſe, de maniere que ſans en altérer le fond, on en change l'apparence. C'eſt ce que je tâchai de faire dans cette piéce. Elle ſera en ſon lieu. Ce n'eſt pas la peine de traiter ici plus au long ce qu'elle détaille ſuffiſamment.

Madame la ducheſſe du Maine avoit l'eſprit trop agité, pour s'en tenir à cette ſimple démarche, dont le but étoit d'engager le roi d'Eſpagne à prendre, par voie de négociation, la défenſe du duc du Maine, & à ſoutenir ce que le feu roi avoit fait en ſa faveur.

Pluſieurs perſonnes de la haute nobleſſe du royaume avoient prétendu que l'affaire des princes lé-

gitimés ne devoit pas être décidée, ſans que leur corps y intervînt. Une proteſtation fut dreſſée à ce ſujet, & ſignée de beaucoup de gens conſidérables. Cela diſpoſa madame la ducheſſe du Maine à ſe lier à quelques-uns d'eux. Elle ſçut qu'ils étoient la plupart mécontens du gouvernement, s'en plaignoient avec amertume, & ſongeoient à remuer. Comme à la moindre lueur qui s'offre au milieu d'épaiſſes ténébres, on s'avance pour la reconnoître, elle rechercha ces gens-ci, entrevoyant confuſément qu'elle en pourroit tirer parti. Deux des principaux, le C. de L. & le M. de P. lui furent amenés. Ils étoient en liaiſon avec le prince de Cellamare, ambaſſadeur d'Eſpagne; & prétendoient qu'on pouvoit tenter, par ſon moyen, des choſes conſidérables. Ils engagerent madame la ducheſſe du Maine à le voir dans une petite maiſon qu'elle

avoit à l'Arſenal. Elle s'y rendit peu accompagnée; & L... y conduiſit la nuit l'ambaſſadeur, lui ſervant de cocher. Cela fut répété une ſeconde fois, & point ignoré du régent, qui commençoit dès-lors à prendre ombrage de ces démarches furtives. Je me diſpenſe d'expliquer leur plan, parce que je n'y ai jamais rien compris; & peut-être n'en avoient-ils point. Tout ce que j'en ai pu démêler, c'eſt qu'on vouloit détourner le roi d'Eſpagne d'accéder au traité de la quadruple alliance, trop favorable au duc d'Orleans; & l'engager à demander la tenue des états généraux, pour borner l'autorité du régent, & réprimer les abus de ſon gouvernement. Madame la ducheſſe du Maine n'inſiſtoit que ſur le premier article. Elle fit voir au prince Cellamare les dangereuſes conſéquences de l'acceſſion du roi d'Eſpagne. Ce fut le

ſujet principal de ſes entretiens avec lui. Elle confia à ce miniſtre un mémoire fort bien fait, qu'elle avoit compoſé elle-même, uniquement ſur cette matiere; & il le fit paſſer avec ſureté à ſa cour.

Meſſieurs de L. & de P. en firent pluſieurs, auſſi faux dans les faits que dans les raiſonnemens. Ils avançoient comme certain tout ce qui leur paſſoit par la tête, promettant l'entremiſe & l'appui de quantité de gens entiérement ignorans de leurs deſſeins, que, ſur de vaines conjectures, ils jugeoient propres à y entrer. Madame la ducheſſe du Maine n'approuvoit pas leurs viſions, & s'y prêtoit, non par foibleſſe d'eſprit, mais par le trouble de ſon ame, qui la mettoit dans la néceſſité d'agir, ſans que ſes mouvemens euſſent un objet fixe.

Le prince Cellamare ayant ap-

prouvé le deſſein de faire demander par ſon maître la tenue des états généraux en France, voulut un modéle des lettres que le roi d'Eſpagne écriroit à ce ſujet; l'une au roi, l'autre au parlement. Madame la ducheſſe du Maine obligea monſieur de Maleſieu à y travailler, avec le cardinal de Polignac. L'original de cette piece, écrit de la main de l'un & de l'autre, devoit ſans doute être jetté au feu. Le cardinal, preſſé de ſe rendre à la meſſe du roi, recommanda à madame la ducheſſe du Maine de le bruler ſur le champ. La copie venant d'être achevée, monſieur de Maleſieu s'en ſaiſit dans ce deſſein: mais ſoit que la penſée lui vînt de le conſerver, ſoit qu'il l'oubliât, il ne le retrouva plus, quand il voulut le mettre en ſureté. Il fut fort troublé de cette perte, dont alors il ne témoigna rien; & l'on crut de part

& d'autre, que ce papier important n'exiſtoit plus.

Madame la ducheſſe du Maine ne m'avoit rien dit ſur cela. Elle me confioit beaucoup de choſes, & m'en cachoit pluſieurs autres. Je n'allois pas au-devant de ces onéreuſes confidences, dont je prévoyois ſi bien les ſuites, que je tâchois quelquefois de les lui faire enviſager. Mais lorſque je lui diſois qu'elle ſe feroit mettre en priſon, elle n'en faiſoit que rire, ſuivoit ſes idées, & ne craignoit que la réſiſtance de monſieur le duc du Maine à s'y prêter.

Cette faveur dans laquelle j'étois auprès d'elle, ne me garantit pas d'une bouraſque qui faillit à m'en ſéparer tout-à-fait. Un ſoir que je me trouvai incommodée, je me mis ſur mon lit, en attendant l'heure d'aller faire ma veille. On vint m'appeller pour ſon deſ-

habiller. Je demandai ſi elle avoit à faire de moi en ce qui regardoit mon miniſtere particulier, comme pour écrire, chercher quelque livre, ou autre choſe commiſe à mes ſoins. On me dit que c'étoit pour ſa toillette. Le peu de fonction que j'y avois, me perſuada que je pouvois continuer de prendre un peu de repos. Son alteſſe ſéréniſſime me renvoya chercher, & me fit une réprimande très-ſéche ſur la diſpenſe que je m'étois donnée. Elle me dit qu'elle vouloit des femmes pour la ſervir, & non pas pour faire une académie. Ce ton qu'elle n'avoit pas encore pris avec moi, me piqua. Je lui dis que j'avois ſi peu de talent pour le ſervice, qu'elle ne pouvoit jamais plus mal rencontrer en ce genre. Ma réponſe l'irrita; & ce qu'elle me dit, dont je ne me ſouviens plus, me donna lieu de diſparoître. Elle ne m'envoya

point chercher la nuit à l'heure accoutumée ; & je l'employai aux préparatifs de mon départ, bien réſolue de quitter. Excédée de fatigues, rébutée de tracaſſeries, je n'étois ſoutenue que par la conſidération dont je jouiſſois auprès d'elle : dès qu'elle me manquoit, le reſte devenoit inſoutenable.

J'avois pris depuis peu une fille à moi ſeule, & ſur mon compte ; celle qui nous ſervoit en commun étant une ſource perpétuelle de diſſenſions. La mienne, nommée Rondel, étoit extrémement raiſonnable. Je lui dis ce qui s'étoit paſſé, & de diſpoſer mon déménagement. Cependant ne voulant pas faire une telle démarche ſans conſeil & ſans l'approbation de mes amis, j'allai à la pointe du jour chez monſieur de Valincourt, dont la prudence & les bons offices m'étoient

un appui néceſſaire dans cette conjoncture. Il ſentit, comme moi, que je ne devois point me laiſſer maltraiter, & approuva le deſſein où j'étois de me retirer dans un couvent. Il eſt vrai que je n'avois pas le moyen d'y ſubſiſter longtemps; mais je me flattai que lui & mes autres amis me trouveroient une ſituation plus ſupportable que celle que j'abandonnois.

Pour donner une forme convenable à ma retraite, je fus dans la même matinée chez madame de Chambonnas, dame d'honneur de madame la ducheſſe du Maine. Je lui dis que je n'avois été ſoutenue dans la vie pénible que je menois, que par les bontés de ſon alteſſe ſéréniſſime; & que m'en voyant privée, je ne pouvois plus ſupporter le poids de mes peines; que je la priois de faire agréer à madame la du-

cheſſe du Maine, que je me retiraſſe pour me mettre dans un couvent. Mon deſſein étoit de ne me pas remontrer. Mais la dame d'honneur me dit qu'on ne ſe retiroit pas de la ſorte; qu'il falloit que je retournaſſe aux Thuilleries (elle n'y logeoit pas); qu'elle parleroit à ſon alteſſe ſéréniſſime, & me rendroit ſa réponſe. Je retournai donc au gîte, pour agir correctement; & je penſai que je ne ferois pas mal d'écrire au cardinal de Polignac, qui me témoignoit de l'eſtime & de l'amitié, pour lui rendre compte de ma réſolution, & des motifs qui me l'avoient fait prendre. Ma lettre envoyée, j'attendis paiſiblement le réſultat. Sur le ſoir, madame de Chambonnas me manda de l'aller trouver dans le cabinet de ſon alteſſe, où elle m'attendoit. On l'avoit chargée de m'appaiſer, & de me retenir. Elle s'y prit mal. Son

talent n'étoit pas grand pour les négociations. Elle ſe connoiſſoit auſſi peu en gens qu'en affaires. Au lieu d'adoucir, par des témoignages d'eſtime & de conſidération, un eſprit bleſſé du mépris, elle ne fit que me repréſenter mon impuiſſance & ma miſere, comme pour juſtifier l'inſulte que j'avois reçue. Vous avez apparemment compté, dit-elle pour me confondre, qu'on vous donneroit une penſion : vous n'en aurez pas. Je lui répondis que je n'avois compté ſur rien. De quoi vivrez-vous, reprit-elle ? C'eſt mon affaire, lui dis-je, madame ; je n'en embarraſſerai perſonne : mais quoiqu'il puiſſe m'arriver, je ne m'expoſerai pas davantage à des dégoûts que je ne mérite point, & que je ne ſçais pas ſouffrir. Après pluſieurs propos auſſi peu amiables, elle me quitta, & fut rendre compte du mauvais ſuccès de ſa miſſion.

Madame la ducheſſe du Maine ne voulant pas que je la quittaſſe, ſoit par une répugnance générale à ſe défaire de ce qu'elle a ; ſoit que ne me connoiſſant pas aſſez, elle craignît pour les ſecrets qu'elle m'avoit confiés, elle donna le ſoin de me ramener à une main plus adroite que celle de madame de Chambonnas.

Le cardinal de Polignac ſans doute lui montra la lettre que je lui avois écrite, & lui fit ſentir que ſi elle vouloit me conſerver, ce ne pouvoit être que par les bons traitemens, & en me mettant ſur un autre pied dans ſa maiſon. Il vint pendant que la compagnie ſoupoit, me trouver dans ma chambre, me dit qu'il vouloit que, ſur l'heure, je vinſſe avec lui chez madame la ducheſſe du Maine, qui étoit ſeule ; qu'il exigeoit que je lui fiſſe quelque excuſe ; qu'il me répondoit que, non ſeu-

lement je ſerois parfaitement bien reçue, mais que dans peu de temps elle me tireroit de la place où j'étois auprès d'elle, & me donneroit une ſituation plus agréable; qu'il ne lui convenoit pas d'y paroître forcée pour me retenir; que cette bienſéance l'obligeoit à différer les graces qu'elle avoit deſſein de me faire, dont lui-même ſe rendoit garant. Sur la foi de ce traité, je crus pouvoir me rembarquer. Je ſuivis le cardinal, qui me prit par la main, & me mena chez la princeſſe. Je me jettai à ſes pieds; elle me releva auſſi-tôt, & m'embraſſa: faveur qu'elle ne m'avoit jamais faite, que je compris être une des conditions que l'habile négociateur avoit ſtipulée. Il y eut peu de diſcours de part & d'autre, mais aſſez affectueux; & je rentrai dans ma forme ordinaire.

Le dégoût de pareilles aventures, joint à la déplaiſance de mon

état, me fit écouter quelques propoſitions d'établiſſement. Une femme qui s'intéreſſoit à moi, me dit qu'elle connoiſſoit particuliérement un homme dans les affaires, lequel, aidé de protections, pourroit faire un marché avantageux, dont je déterminerois la reconnoiſſance. J'en parlai à monſieur de Valincourt. Il vit cet homme qui vouloit, avec des papiers dont il ne tiroit rien, acheter une charge de receveur général des finances, qui lui vaudroit vingt mille livres de rente. Il offroit de m'épouſer, ou de me donner quarante mille francs, ſi ſon affaire réuſſiſſoit. Quoiqu'elle fût difficile, monſieur de Valincourt l'entreprit, pour aſſurer ma fortune qu'il avoit fort à cœur. Il employa le crédit de ſon maître, le comte de Toulouſe, auprès du duc de Noailles, alors chef du conſeil de finances, pour obtenir ce qu'on

demandoit. Je vis l'homme dont il étoit queſtion, afin de réſoudre le meilleur uſage que je pourrois faire de ſes propoſitions. Il me parut de tout point fort au-deſſous du médiocre, ſi ce n'eſt en fait d'économie. Il étoit veuf, & avoit un enfant. Je ne ſçais à propos de quoi il me dit qu'il ne faiſoit pas le carême, parce que ſon fils étoit trop délicat pour faire maigre. Ce trait me fit juger de l'aiſance de ſa maiſon. Ce qui, joint à la diſconvenance que je trouvois d'ailleurs entre lui & moi, me décida à préférer ſon argent à ſa perſonne, après avoir examiné avec monſieur de Valincourt toutes les délicateſſes de la conſcience & de l'honneur à cet égard : il en conſulta même monſieur le chancelier, qu'il avoit déja fait entrer dans cette affaire, pour s'y appuyer de ſon autorité.

Le duc de Noailles s'y rendit facilement,

cilement, pour plaire au comte de Toulouſe, & lui écrivit une lettre par laquelle il lui accordoit ſa demande en faveur de notre homme. Il ne reſtoit plus que les formalités pour conſommer l'affaire; & je la tenois faite, lorſque le premier préſident fit demander un rendez-vous à la ducheſſe du Maine, en pleine nuit, pour lui apprendre, en grand ſecret, que le duc de Noailles alloit être dépoſſédé de ſa place des finances, & remplacé par monſieur d'Argenſon, qui auroit auſſi les ſceaux qu'on ôtoit au chancelier. Elle me fit appeller, dès qu'elle fût rentrée, & me fit part de ce myſtere, ſans ſçavoir l'interêt que j'y devois prendre, dont elle ne s'apperçut pas. Je ne pouvois pourtant, dans la conjoncture préſente, rien apprendre de plus funeſte pour moi, que cette nouvelle. Malgré toutes les raiſons que j'avois d'en donner

connoiſſance à monſieur de Valincourt, je gardai fidélement le ſecret. Il éclata bientôt par l'événement très-imprévu de la part du public, & mon affaire fut manquée ſans retour. Ç'auroit été bien pis, ſi elle m'eût entraînée à me manquer à moi-même. Monſieur de Valincourt, plus fâché que je ne l'étois de voir que mon étoile eût renverſé deux miniſtres à la fois, au riſque d'en abbattre un troiſieme, fit des tentatives auprès du nouveau garde des ſceaux, auſſi de ſes amis, pour procurer à l'homme que nous avions en main, un emploi conſidérable, dont on pût encore tirer parti. On lui en donna des eſpérances, qui furent totalement anéanties par les événemens où peu à peu je me trouvai enveloppée. Voilà ce qu'il m'en avoit écrit quelque temps auparavant.

LETTRE.

» JE vous envoie le reſte des épî-
» tres de Séneque, & le traité des
» bienfaits, traduits par Malherbe.
» Je vous prie de les garder & d'en
» augmenter votre bibliotheque.
» Si je n'avois encore eſpérance
» en monſieur le G. D. S. & en
» monſieur Paris, à qui j'ai écrit ce
» matin, ce préſent auroit aſſez
» l'air de celui que Maſſiniſſe fit à
» Sophoniſbe, en lui mandant que,
» puiſqu'il étoit aſſez malheureux
» pour ne la pouvoir tirer de ſervi-
» tude, il lui envoyoit le ſeul
» moyen qu'elle pût avoir de s'en
» délivrer. «

Lorſqu'il n'étoit encore queſtion de rien, madame la ducesſe du Maine, plus tranquille qu'elle ne l'avoit été depuis longtemps, fit un voyage à Seaux, où je ne pus la ſuivre. Les peines & les cha-

grins avoient miné ma ſanté, qui ſe dérangea tout-à-fait. Je reſtai à Paris dans une maiſon qu'on avoit louée pour mademoiſelle du Maine, auprès des Thuilleries où elle n'avoit pas de logement. On m'avoit donné là une chambre, où j'allois quelquefois me repoſer l'après dîner à l'abri de mes turbulentes compagnes.

Dès que je pus me traîner; je fus trouver madame la ducheſſe du Maine à Seaux vers la fin de ſon voyage, qui ne fut que d'un mois ou ſix ſemaines. Je m'apperçus, par cette abſence, que le lien le plus fort qu'on ait avec les princes, c'eſt celui de l'habitude: encore ſe rompt-il aiſément; mais il reprend de même. Je fus d'abord comme étrangere: enfin je rentrai dans les bonnes graces, & dans le fil des petites intrigues que mon éloignement m'avoit fait perdre.

Nous retournâmes aux Thuil-

leries; & ce fut dans ce temps-là que madame la ducheſſe du Maine, ſollicitée par le marquis de Pompadour de voir l'abbé Brigaut & d'entendre la lecture qu'il lui vouloit faire d'un ouvrage intitulé, *Réponſe aux titres de Filsmoris*, y conſentit. Cet abbé s'en diſoit l'auteur. C'étoit le détail de l'intrigue d'un Cordelier allé en Eſpagne pour y cauſer, à ce qu'on prétendoit, une grande révolution en faveur de monſieur le duc d'Orléans; lequel ſoupçonna fort injuſtement le cardinal de Polignac d'avoir fait ce libelle. L'abbé Brigaut étoit l'homme de confiance de monſieur de Pompadour. Il en parla à madame la ducheſſe du Maine, comme de quelqu'un capable de grandes affaires, & d'une ſureté à toute épreuve. Sur ce témoignage, elle ne craignit point de lui laiſſer voir ſes diſpoſitions, & de l'entretenir des vues

qu'on avoit. Cet homme cherchoit à s'intriguer, ſoit par l'eſpérance de ſe tirer d'un état indigent, ſoit par goût ou par oiſiveté. Il s'étoit déja mêlé des affaires du prétendant. Ce nouvel objet lui parut plus intéreſſant, & il s'y livra, ſans avoir ſondé ſon courage & ſon ſçavoir-faire, qui manquerent à la premiere épreuve.

Le régent déſiroit paſſionnément alors d'aſſurer le traité de la quadruple alliance, fabriqué en Angleterre par l'abbé Dubois.

Le duc du Maine, à la premiere propoſition qui en fut faite au conſeil de régence, oppoſa toutes les raiſons contraires. Le duc d'Orléans outré contre lui, dit en ſortant du conſeil : Monſieur du Maine s'eſt enfin démaſqué. Son avis ne prévalut pas. Néanmoins il demeura chargé de la haine du régent, qui, d'ailleurs informé des relations que madame la ducheſſe

du Maine entretenoit avec tant de gens, qui lui étoient ſuſpects, prenoit contr'elle de grandes défiances. La crainte des embarras qu'on pouvoit lui ſuſciter, jointe à ſon averſion pour le duc du Maine, qu'il croyoit, ou feignoit de croire participant des mouvemens qu'on ſe donnoit, le fit ſonger à tirer le roi d'entre ſes mains. L'entrepriſe étoit hazardeuſe. Le teſtament du feu roi ſe trouvoit autoriſé en ce point par l'arrêt du parlement qui avoit déféré la régence au duc d'Orléans, & par le lit de juſtice qui l'avoit confirmé. Il ſembloit dangereux pour lui d'infirmer ces actes. Les ſoupçons auſquels il avoit été en bute, le devoient rendre encore plus circonſpect à changer les meſures priſes pour la garde & ſureté de la perſonne du roi. Cependant, encouragé par le garde des ſceaux d'Argenſon, & par l'abbé Dubois, l'un ferme, l'autre

violent, il franchit toutes ces difficultés.

Pour autoriſer ſon projet, il l'expoſa au conſeil de régence. Perſonne ne le contredit, que le maréchal de Villeroi. Il avoit embraſſé la profeſſion d'honnête homme, & la ſoutenoit aſſez dignement. Pour montrer qu'il n'avoit point adhéré à la dégradation du duc du Maine, il chercha auſſi-tôt après un prétexte pour lui écrire & remplir ſa lettre de tous les titres dont ce prince venoit d'être dépouillé.

Monſieur & madame la ducheſſe du Maine furent avertis qu'un grand orage les menaçoit. L'allarme fut grande; on ſe tint ſur ſes gardes. Enfin ne voyant rien paroître, on ſe raſſura; & ſi bien, que madame la ducheſſe du Maine, à l'occaſion de la ſaint Louis, ſa fête, alla ſouper & coucher à l'Arſenal, lieu ordinaire de ſes parties

de plaiſirs. Là elle apprit de grand matin, que tout ſe préparoit pour un lit de juſtice que le roi alloit tenir ce jour même aux Thuilleries. Elle y revint à grand-hâte. Je ne l'avois pas ſuivie à l'Arſenal. J'appris en même temps ſon retour, & cette étrange nouvelle. Je ne pus la voir dans les premiers momens. Elle les employa à conférer ſur les choſes préſentes avec monſieur le duc du Maine & le comte de Toulouſe.

Le parlement, ſelon l'ordre qu'il en avoit, ſe rendit aux Thuilleries toutes inveſties de troupes. La plupart des magiſtrats montrerent une aſſez triſte contenance; mais aucun ne donna ſigne de vigueur. Tout ſe paſſa au gré du régent. Le parti que prirent le duc du Maine & le comte de Toulouſe, de ſe retirer de l'aſſemblée, quand ils virent qu'il étoit queſtion d'eux, donna une entiere facilité d'exé-

cuter ce qu'on avoit réſolu uniquement contre le duc du Maine. On lui ôta, ſur des prétextes frivoles, la garde de la perſonne du roi, & la ſurintendance de ſon éducation, qui fut donnée à monſieur le duc ſur la demande qu'il en fit par une requête. Et ſur une autre requête des ducs, on abolit tous actes en faveur des princes légitimés, & de leurs enfans. On rétablit tout de ſuite le ſeul comte de Toulouſe dans la jouiſſance de ſes rangs & honneurs, aux termes de l'arrêt de 1717, alléguant les ſervices que l'état avoit reçus de lui, & la ſatisfaction qu'on avoit de ſa conduite.

Toutes ces choſes s'exécuterent ſans la moindre réſiſtance d'aucun côté. Cependant le parlement fit une proteſtation contre ce qui s'étoit paſſé au lit de juſtice; mais elle ne parut pas. L'on a lieu de s'étonner de ce que monſieur le

duc du Maine ne tenta rien pour ſe maintenir dans une place qu'il occupoit à ſi bon titre. Monſieur le duc s'en mit auſſi-tôt en poſſeſſion, & on lui céda le même jour les logemens que le duc & la ducheſſe du Maine avoient aux Thuilleries. Ils allerent ſe réfugier à l'hôtel de Toulouſe. L'horreur de cette fuite, ce déménagement précipité, & plus encore l'événement qui y donnoit lieu, me frapperent l'eſprit d'une maniere que je n'ai éprouvée en aucune autre occaſion. Madame la ducheſſe du Maine m'envoya à Seaux pour faire la revue de ſes papiers, & pour bruler tout ce qui pourroit être repréhenſible. Je m'en acquittai ſi heureuſement que, lorſqu'ils furent ſaiſis quelque temps après, on n'y trouva rien à redire. Je revins le ſoir à l'hôtel de Toulouſe, & je paſſai la nuit entiere auprès de madame la ducheſſe du Maine.

Son état ne peut ſe dépeindre. C'étoit un accablement ſemblable à l'entiere privation de la vie, ou comme un ſommeil léthargique dont on ne ſort que par des mouvemens convulſifs.

Nous partîmes tous le lendemain pour aller à Seaux, où nous reſtâmes attérés. J'admire comme on ſe rend perſonnel tout ce qui regarde ceux auſquels on s'eſt entiérement dévoué. Je fus trois jours & trois nuits ſans prendre le moindre repos. Mes propres malheurs ne m'ont jamais touchée ſi ſenſiblement. Outre les maux préſens, il reſtoit mille ſujets d'inquiétude. Le mal apprend à connoître la crainte. Les lettres d'Eſpagne, que je recevois de temps en temps de notre baron, pouvoient être interceptées, nos pratiques ſourdes découvertes. Chacun y étoit pour ſa rade; mais le plus agité étoit monſieur de Ma-

leſieu. Ce modele de lettres du roi d'Eſpagne, qu'il avoit perdu, le jetta dans un trouble qu'il ne put cacher. Il imagina que quelqu'un s'en étoit ſaiſi pour le produire au régent. Cependant il ne ceſſoit d'en faire recherche : Il me demanda un jour ſi je n'avois point quelque connoiſſance d'un papier écrit de ſa main & de celle du cardinal de Polignac, plein de ratures, qu'on lui avoit pris. Il ne m'expliqua pas ce que contenoit cette piéce; & comme on m'en avoit fait myſtere, je ne ſçavois ce qu'il vouloit dire. Je l'aſſurai que je n'avois vu ni oui parler d'aucun papier tel qu'il me dépeignoit celui-là.

Madame la ducheſſe du Maine, après avoir été quelque temps dans cet état, qui ſuſpend toute idée & interdit tout mouvement, commença à ſe ranimer, & revint enfin à elle-même. N'oſant plus voir

les gens ſuſpects, curieuſe cependant de ſçavoir où ils en étoient, elle m'envoya ſecretement à Paris pour entretenir le comte de L. Je paſſai trois heures tête à tete avec lui. Il m'étala toutes les chimeres imaginables; me fit voir, comme le principal fondement de leurs deſſeins, la ligue du Nord dont on parloit alors, & le rétabliſſement du prétendant en Angleterre, qui ruineroit le plus ferme appui du duc d'Orléans. Il n'y eut jamais d'idées plus vaſtes & moins ſuivies. Notre longue converſation finit par des aſſurances réciproques de ne prononcer pour rien le nom l'un de l'autre, en cas de priſon & d'interrogatoire. Ce point de vue nous étoit familier, & faiſoit du moins le lointain du tableau.

En retournant à Seaux toute ſeule, & par une nuit très-noire, je verſai au milieu du chemin, où

je reſtai plus de deux heures, partie dans un foſſé, le reſte dans un moulin. Du temps qu'on faiſoit cas des préſages, celui-ci n'auroit pas été mépriſé.

Je rendis à ſon alteſſe le meilleur compte qu'il me fut poſſible du fatras qui m'avoit été débité. Ce fut un effort de mémoire ; car la raiſon ni l'enchaînement des choſes n'aidoient point dans ce récit. Elle ne laiſſoit pas d'y entrevoir des eſpérances, & de s'y prendre comme on fait aux brins de paille qui flottent ſur l'eau quand on ſe noie.

Madame la ducheſſe du Maine ayant paſſé environ deux mois à Seaux dans une inaction pénible, eut envie de retourner à Paris. Elle n'y avoit plus d'habitation. La néceſſité d'en chercher une, fut la raiſon ou le prétexte du ſéjour qu'elle fit dans cette maiſon qu'occupoit la princeſſe ſa fille. Le

désir d'être plus à portée de ſçavoir ce qui ſe paſſoit, y eut ſans doute la meilleure part.

Les gens liés d'intérêt avec elle, pouſſoient toujours leur pointe, ſans s'appercevoir qu'elle étoit trop émouſſée pour faire aucun effet. Ils fabriquoient des écrits ſans fin, & n'attendoient qu'une occaſion pour les faire paſſer en Eſpagne. Monſieur de Pompadour en ayant fait un qui lui ſembloit triomphant, voulut le communiquer à madame la ducheſſe du Maine. La promeſſe que le duc du Maine avoit exigé d'elle, de ne voir aucune des perſonnes en ſoupçon de cabaler, lui fit refuſer le rendez-vous que demandoit le marquis. Il inſiſta ſur la néceſſité de cet entretien, ſur l'impoſſibilité de trouver des mains aſſez ſures pour lui remettre l'écrit dont il s'agiſſoit. Elle conſentit enfin qu'il lui en fît lui-même la lecture, après avoir

pris toutes ſortes de précautions pour empêcher que cette entrevue ne fût découverte. Loin d'approuver ce mémoire, elle le jugea pernicieux, pria avec inſtance monſieur de Pompadour de ne le pas envoyer. Il parut céder à ſes raiſons & à ſes déſirs. Elle m'envoyoit quelquefois lui porter des lettres, que j'avois ſoin de lui faire brûler devant moi.

Madame de Pompadour diſoit toujours, en ſe déplorant : Nous avons les ouvrages les plus déciſifs & les plus utiles ; mais rien ne paſſe. Son mari & elle crurent avoir trouvé l'occaſion du monde la plus favorable pour tout envoyer en Eſpagne ; c'étoit l'abbé Portocarrero, jeune homme de vingt-deux ans, qui s'y en retournoit. Il avoit une chaiſe à double fond où les papiers furent mis, & parurent à nos gens parfaitement en ſureté. Le comte de L. en don-

na avis à madame la ducheſſe du Maine, par un billet qu'il lui écrivit. Cette princeſſe, qui s'étoit fortement oppoſée à ce dangereux envoi, prévit dans le moment quelles en ſeroient les ſuites.

On tâcha vainement de la raſſurer ſur la grande prudence & diſcrétion de l'homme à qui l'on s'étoit confié. Il eſt vrai qu'il n'y eut pas de ſa faute dans la découverte qu'on fit des papiers qu'il portoit. Tout le monde a ſçu que le ſecrétaire de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, pour s'excuſer d'un rendez-vous manqué avec une fille de la communauté de la Fillon, lui dit, qu'il avoit eu tant de dépêches à faire à cauſe du départ de l'abbé Portocarrero, qu'il s'étoit trouvé dans l'impoſſibilité d'aller chez elle, comme ils en étoient convenus. Cette fille en rendit compte à ſa ſupérieure, qui, étant

fort en relation avec le régent; lui donna cet avis qu'elle crut ne lui pas être indifférent.

Il expédia auſſi-tôt des ordres pour faire arrêter l'abbé ſur la route, & ſaiſir les papiers qu'il portoit. On l'atteignit à Poitiers; & après s'être emparé de ce qu'on vouloit avoir, on lui laiſſa continuer ſon voyage. Il dépêcha ſur le champ un courrier au prince Cellamare, pour l'inſtruire de ce qui étoit arrivé; & ce courrier fut d'une telle diligence, qu'il devança de beaucoup celui qui portoit la même nouvelle au régent, lequel arriva la nuit. Ce prince en avoit paſſé une partie à table, en compagnie agréable; & n'eut pas grande envie d'employer le reſte à l'examen d'une affaire peu réjouiſſante. On prétend même qu'il fut conſeillé de différer l'ouverture du paquet, par une perſonne qui étoit avec lui, peu ſoucieuſe d'affaires

d'état. Quoiqu'il en ſoit, l'ambaſſadeur eut ſeize heures pour prendre ſes meſures avant qu'il fût arrêté, ce qui rend inexcuſable ſa négligence à ſe défaire des papiers qui commettoient les perſonnes liées avec lui.

Il fit avertir le comte de L... envoya cent louis à l'abbé Brigaut, & lui manda de partir ſecretement & ſans délai. Cet abbé connoiſſoit aſſez particulierement le chevalier de Menil; il fut le trouver, & lui dit qu'il alloit faire un voyage peut-être long; & qu'il le prioit de ſe charger d'une caſſette dans laquelle étoit ſon teſtament & quelques papiers de famille qu'il lui remit. Le chevalier ſçavoit que l'abbé Brigaut s'étoit donné autrefois de grands mouvemens pour les intérêts du chevalier de Saint-Georges; il crut qu'il s'agiſſoit des mêmes affaires, & ne lui fit nulle queſtion. L'abbé, après ce peu de

diſcours, le quitta pour partir; & le lendemain matin ſa ſervante apporta au chevalier de Menil un gros paquet de papiers cachetés, qu'elle lui dit que ſon maître l'avoit chargée en partant de lui remettre. Il le prit, comme il avoit fait la caſſette, ſans y entendre aucune fineſſe.

L'après-dîner du même jour, 9 décembre 1718, le chevalier de Gavaudun, un des premiers gentils hommes de notre maiſon, entra dans ma chambre. Monſieur de Valincourt étoit avec moi. Il nous dit: Voici une grande nouvelle. L'hôtel de l'ambaſſadeur d'Eſpagne eſt inveſti, & ſon quartier eſt rempli de troupes. On ne ſçait encore de quoi il s'agit. Je fus ſaiſie d'effroi. Je tâchai pourtant de ne montrer que de la ſurpriſe de cet événement, devant monſieur de Valincourt, qui ignoroit la part que nous y prenions. Gavaudun

étoit au fait ; il nous quitta, ne voulant que m'apprendre ce qui étoit arrivé. Monſieur de Valincourt reſta longtemps avec moi à raiſonner ſur cette aventure, dont il étoit fort étonné. Je ne ſçais comment il ne s'apperçut pas de mon trouble, que j'avois grande peine à cacher. J'eſſuyai enſuite une viſité de l'abbé de Chaulieu, qui me tint dans la même contrainte. L'ambaſſadeur arrêté, & les conjectures à tort & à travers ſur ce ſujet, firent encore toute la converſation.

Madame la ducheſſe du Maine, de ſon côté, n'avoit pas moins de peine à faire bonne contenance, au milieu du monde qui étoit chez elle. Tout ce qui arrivoit, débitoit la nouvelle, ajoutoit quelques circonſtances, & ne parloit d'autre choſe. Elle n'oſoit ſe ſouſtraire à ce monde importun, de peur qu'on ne lui trouvât l'air affairé.

Elle me fit pourtant appeller un moment dans ſa garde-robe, & me demanda ſi je n'avois rien appris de particulier. Je lui dis que je ne ſçavois que le bruit public ; dont j'étois très-allarmée. Elle l'étoit grandement auſſi, quoiqu'elle ne vît pas encore où cela tendoit. Elle m'envoya faire quelques perquiſitions, dont je ne rapportai aucun éclairciſſement.

Enfin nous apprîmes que les papiers que portoit l'abbé Portocarrero avoient été pris ; & que ceux de l'ambaſſadeur, arrêté à cette occaſion, étoient pareillement ſaiſis. C'eſt alors que nous nous vîmes plongée dans l'abîme, dont il n'y avoit pas moyen de ſe tirer. Le lendemain on ſçut que les marquis de Pompadour & de ſaint Genies étoient à la baſtille. Deux jours après, madame la ducheſſe du Maine jouant au Biribi, comme à ſon ordinaire (elle n'avoit garde

de rien changer dans ſa façon de vivre), un monſieur de Châtillon, qui tenoit la banque, homme froid, qui ne s'aviſoit jamais, de parler, dit: Vraiement, il y a une nouvelle fort plaiſante. On a arrêté & mis à la baſtille, pour cette affaire de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, un certain abbé Bri... bri... Il ne pouvoit retrouver ſon nom. Ceux qui le ſçavoient, n'avoient pas envie de l'aider. Enfin il acheva, & ajouta: Ce qui en fait le plaiſant, c'eſt qu'il a tout dit; & voilà bien des gens fort embarraſſés. Alors il éclate de rire pour la premiere fois de ſa vie.

Madame la ducheſſe du Maine, qui n'en avoit pas la moindre envie, dit: Oui, cela eſt fort plaiſant. Oh! cela eſt à faire mourir de rire, reprit-il. Figurez-vous ces gens qui croyoient leur affaire bien ſecrete; en voilà un qui dit plus qu'on ne lui en demande, & nom-

me

me chacun par ſon nom. Ce dernier trait jetta notre princeſſe dans la plus cruelle inquiétude, & la moins attendue; car le comte de L... lui avoit fait dire que l'abbé étoit évadé, & les meſures ſi bien priſes à cet égard, qu'il n'y avoit rien à craindre. Elle ſoutint juſqu'au bout la pénible converſation de monſieur de Châtillon, ſans donner aucun ſigne des divers mouvemens dont elle fut agitée. Elle m'en fit le récit la nuit, quand je me retrouvai avec elle, & me montra ſes frayeurs, que je ne pus diſſiper, trop perſuadée moi-même du triſte ſort qu'elle alloit ſubir. On arrêtoit tous les jours quelqu'un; & nous ne faiſions qu'attendre notre tour.

Le chevalier de Menil fut mis auſſi à la baſtille. L'abbé Brigaut, comme je l'ai dit, l'avoit chargé de ſa caſſette & de ſes papiers. Le chevalier ne ſe doutoit de rien

alors. Mais quand il apprit qu'on avoit arrêté le prince Cellamare pour affaires d'état ; comme il ſçavoit que l'abbé étoit en relation avec lui, il jugea, par ſon départ précipité, qu'il pouvoit être entré dans la même affaire, & ſe trouva fort embarraſſé de ce qu'il avoit reçu de cet abbé. Il n'ignoroit pas la rigueur des ordonnances à ce ſujet ; mais il aima mieux s'y expoſer, que de manquer à quelqu'un qui, ſans être ſon intime ami, s'étoit fié à lui. Il crut cependant devoir s'éclaircir de la nature du dépôt dont on l'avoit chargé. Il ouvrit adroitement la caſſette ; & n'y trouva, comme l'abbé lui avoit dit, que ſon teſtament & des papiers auſſi indifférens. Il la referma, ſans qu'il y parût ; & enſuite décacheta le rouleau de papiers, où étoient tous les projets, mémoires, & tout ce qui s'étoit écrit ſur cette affaire

d'Eſpagne, dont il n'avoit eu aucune connoiſſance juſqu'à ce moment. Il n'eut pas le loiſir de lire tant de piéces diverſes ; mais il en vit aſſez, en les parcourant, pour juger qu'il n'y avoit rien ni contre le roi, ni contre l'état: & voyant les noms de beaucoup de gens de diſtinction qui alloient être impliqués dans cette affaire, ſi ce témoignage contr'eux n'étoit ſouſtrait, il prit le parti de jetter tous les papiers au feu.

Il y avoit pluſieurs intrigues diſtinctes de la nôtre, qui, ſans ſe communiquer entr'elles, aboutiſſoient toutes à l'Eſpagne, & traitoient ſéparément avec l'ambaſſadeur. Le comte Daydie & Magni qui, au premier bruit, s'enfuirent en Eſpagne, avoient leur cabale particuliere. Le duc de Richelieu, mis long-temps après les autres à la baſtille, avoit la ſienne. D'autres grands du royaume furent auſ-

ſi ſoupçonnés d'avoir fait des partis. Les indices ou les preuves de toutes ces choſes ſe trouvoient dans le mémorial de l'abbé Brigaut. Le prince Cellamare l'avoit mis au fait de tout, ou peut s'en falloit.

Le lendemain de l'incendie qu'avoit fait le chevalier de Menil, l'abbé Dubois, dont il étoit fort connu, & qui ſçavoit ſes liaiſons avec l'abbé Brigaut, l'envoya chercher, & s'informa de ce qu'il auroit pu en apprendre ſur l'affaire en queſtion. Le chevalier de Menil l'aſſura qu'il ne lui en avoit jamais parlé, & lui avoua qu'il avoit mis entre ſes mains une caſſette fermée, laquelle ne contenoit, à ce qu'il lui avoit dit, que des papiers concernant ſes propres affaires. On envoya vîte chercher la caſſette, où tout ſe trouva ſelon l'expoſé.

Cependant l'abbé Brigaut, que

l'ambaſſadeur avoit preſſé de partir, cheminoit lentement ſur un cheval de louage, vêtu en cavalier. Il atteignit en trois jours à Montargis, où des gens que le duc d'Orléans avoit envoyés de tous côtés pour l'arrêter, ſe ſaiſirent de lui, le trouvant très-reſſemblant à la deſcription qu'ils avoient de ſa figure. Il ſe défendit d'abord d'être celui qu'on cherchoit; mais pluſieurs lettres qu'on trouva ſur lui, adreſſées à l'abbé Brigaut, dont il n'avoit pas eu ſoin de ſe défaire, furent une conviction à laquelle il ne put rien oppoſer. On le remena par le même chemin à la baſtille, plus promptement qu'il n'avoit été à Montargis.

La frayeur le ſaiſit en y entrant, & il ſe montra diſpoſé à dire tout ce qu'on voudroit ſçavoir de lui.

Meſſieurs d'Argenſon & le Blanc, commis à l'examen de tou-

te cette affaire, vinrent bientôt l'interroger ; & pour entamer la converſation, ils lui dirent que ſa ſervante étoit à la baſtille, & que le chevalier du Menil leur avoit remis ce qu'il lui avoit confié. Eh bien, dit-il, puiſque vous avez ces papiers-là, vous ſçavez tout ; car il n'y a rien qui n'y ſoit. Cet aveu, qui ſe rapportoit ſi peu à ce qu'ils avoient trouvé dans la caſſette, leur fit voir que le chevalier n'avoit fait qu'une confeſſion tronquée.

Monſieur le Blanc l'envoya chercher, & lui dit la déclaration de l'abbé Brigaut. Monſieur de Menil l'aſſura hardiment qu'il n'avoit aucun autre papier de l'abbé ; & dit que, pour s'en convaincre, on n'avoit qu'à envoyer ſur le champ viſiter ſa maiſon. Après avoir perſiſté quelque temps ſur cette négative, ſe voyant ſeul avec monſieur le Blanc (les gens qui

l'accompagnoient, s'étoient retirés), Je vais, monſieur, lui dit-il, vous parler, non comme à un miniſtre d'état & à mon juge, mais comme à un galant homme, qui fait cas des ſentimens d'honneur. Ce petit avant-propos achevé, il conta naïvement, ſans rien déguiſer, ce qu'il avoit fait, & les raiſons qui l'y avoient déterminé. Monſieur le Blanc, touché de ſa confiance, lui dit qu'il ne pouvoit pas, ſans trahir ſon miniſtere, garder le ſecret qu'il venoit de lui confier; mais qu'il feroit valoir ſa franchiſe, & tâcheroit d'excuſer ſa conduite auprès du régent.

Monſieur le Blanc le retint chez lui, fut ſur le champ au Palais-royal, fit en effet tout ce qu'il put pour pallier l'action du chevalier du Menil, & ſeroit parvenu à appaiſer le duc d'Orléans ſur ſon compte, ſi l'abbé Dubois, piqué

perſonnellement d'avoir été trompé, n'avoit jetté feu & flamme pour le faire mettre à la baſtille. Il y fut conduit le même jour, nonobſtant les bons offices de monſieur le Blanc, & les ſollicitations de Nocé ſon ami, un des favoris du régent, qui offrit de le garder chez lui.

Un marquis de Menil, d'une autre famille, alla trouver le duc d'Orléans, pour l'aſſurer qu'il n'étoit ni parent, ni ami du chevalier. Tant pis pour vous, monſieur, répondit le régent : le chevalier de Menil eſt un très-galant homme.

Je n'avois jamais oui parler du chevalier de Menil, quand j'appris ſon aventure & ſa priſon. On donnoit de grands éloges à ſon procédé généreux. J'entendis dire tant de bien de lui à cette occaſion, que cela me prévint extrémement en ſa faveur.

Le régent, pour autoriſer & juſtifier ſa conduite violente, avoit fait imprimer & répandre deux lettres du prince Cellamarre au cardinal Albéroni, priſes dans le paquet que portoit l'abbé Portocarrero, avec les autres écrits envoyés à cette éminence par l'ambaſſadeur ; il y avoit à la tête de cet imprimé :

AFIN que le public ſoit inſtruit « ſur quels fondemens ſa majeſté « a pris la réſolution, le 9 du pré- » ſent mois, de renvoyer le prince « Cellamare, ambaſſadeur du roi » d'Eſpagne, & d'ordonner qu'un « gentilhomme ordinaire de ſa « maiſon l'accompagne juſqu'à la « frontiere d'Eſpagne ; on a fait « imprimer les copies des deux let- « tres de cet ambaſſadeur à mon- « ſieur le cardinal Albéroni, des « premier & deux du préſent mois, « ſignées par ledit ambaſſadeur, & «

» entiérement écrites de ſa main, » & ſans chiffre. « A la ſuite de ces deux lettres, on avoit ajouté cet avertiſſement :

« Lorſque le ſervice du roi, & » les précautions néceſſaires pour » la ſureté & le repos de l'état, » permettront de publier les pro- » jets, manifeſtes & mémoires cot- » tés dans ces deux lettres, on » verra toutes les circonſtances de » la déteſtable conjuration tramée » par ledit ambaſſadeur, pour faire » une révolution dans le royau- » me. «

Malgré cette promeſſe, on ne manifeſta rien de plus : mais ce ſoin d'envenimer l'affaire & de la rendre odieuſe, la rigueur déja exercée ſur la plupart des préten- dus coupables, annonçoient le trai- tement qu'on préparoit aux per- ſonnes principales qui y étoient entrées. On en avoit d'ailleurs plu-

ſieurs notions. Madame la ducheſſe du Maine fut poſitivement avertie, par plus d'une voie, qu'on ſongeoit à l'arrêter. Elle m'entretenoit ſouvent les nuits, & me diſoit, qu'en quelque lieu qu'on la conduisît, elle demanderoit que j'allaſſe avec elle. Je le ſouhaitois paſſionnément. Nous croyons alors qu'eu égard à ſon rang, on la mettroit dans quelque maiſon royale, avec une ſuite convenable. Il n'étoit pas poſſible d'imaginer la dureté du traitement qu'elle eſſuya. Cette idée de priſon ne l'effrayoit pas trop; & même elle en plaiſantoit avec moi, faiſant des projets pour rendre ſa retraite, ſinon agréable, du moins facile à ſupporter.

J'étois dans cette triſte attente, lorſqu'un ſoir, plus fatiguée qu'à l'ordinaire, je me jettai ſur un lit de repos dans ma chambre, & m'endormis. Au fort de mon ſommeil, je me ſentis tirée par le bras;

j'ouvris les yeux à moitié ; & au travers de l'obſcurité, j'entrevis une femme mal miſe, que je ne reconnus point. Elle me dit que ſa maîtreſſe m'envoyoit donner avis, que madame la ducheſſe du Maine alloit être arrêtée cette nuit ; qu'elle le ſçavoit par une voie ſi ſure, qu'on n'en pouvoit douter. Ce diſcours me réveilla tout-à-fait ; je lui fis pluſieurs queſtions ſur des particularités qu'elle ignoroit. Je n'en tirai rien de plus : je ſçus ſeulement qu'elle étoit envoyée par la marquiſe de Lambert, à qui j'étois fort attachée, & qui l'étoit infiniment aux intérêts de madame la ducheſſe du Maine, quoiqu'elle ne fût pas dans ſa confidence ſur cette affaire.

Je fus auſſi-tôt trouver la princeſſe, & lui dis l'avis que j'avois reçu. Il ne faiſoit que confirmer avec plus de préciſion ceux qui lui étoient venus d'ailleurs. Elle en fit

part aux gens les plus familiers auprès d'elle, & les plus initiés à ſes myſteres, & les retint pour paſſer la nuit dans ſa chambre, en attendant le moment de cette cataſtrophe, dont elle étoit ſi peu troublée, qu'elle fit beaucoup de plaiſanteries tirées du ſujet, où chacun ſe prêta; & cette nuit d'allarmes ſe paſſa fort gaiement. Je pris un livre que je trouvai ſous ma main, pour lui inſinuer de dormir. C'étoit *les Décades de Machiavel*, marquées au chapitre *des conjurations*. Je le lui montrai. Elle me dit en éclatant de rire: Otez vîte cet indice contre nous; ce ſeroit un des plus forts.

L'attente fut vaine pour ce moment. Le jour vint, & s'avança, ſans qu'on entendit parler de rien. Des meſures qu'il fallut encore prendre, obligerent le régent à remettre, de quelques jours, l'exécution de ſon deſſein. Cependant

madame la ducheſſe du Maine ; perſuadée qu'il y perſiſtoit, ſongea à faire un mémoire, qu'elle vouloit laiſſer à madame la princeſſe ſa mere, pour l'engager à demander, auſſi-tôt qu'elle ſeroit arrêtée, qu'on lui fît ſon procès ; ſçachant bien qu'il n'y avoit rien eu de criminel dans ſa conduite, & que l'examen juridique qu'on en feroit obligeroit le régent à la remettre en liberté. Quatre ou cinq jours s'étoient écoulés aſſez tranquillement, lorſqu'après avoir paſſé une partie de la nuit à faire cet écrit, & à m'en entretenir, elle s'endormit ſur les ſix heures du matin, & je me retirai. Je commençois à m'aſſoupir, quand j'entendis ouvrir ma porte, où je laiſſois la clef. Je crus que madame la ducheſſe du Maine me renvoyoit chercher. Je dis à moitié éveillée : Qui eſt-ce ? Une voix inconnue me répondit : C'eſt de la part du

roi. Je me doutai d'abord de ce qu'il me vouloit. On me dit tout de ſuite aſſez incivilement de me lever : j'obéis ſans replique. C'étoit le 29 décembre ; le jour ne paroiſſoit pas encore. Les gens qui étoient entrés dans ma chambre, y étoient venus ſans lumiere : ils en allerent chercher ; & je vis un officier des gardes, & deux mouſquetaires. L'officier me lut un ordre qu'il avoit, de me garder à vue. Cependant je continuai de me lever. Je demandai ma femme de chambre, qui logeoit un peu plus loin ; on ne voulut pas la laiſſer venir. Toute la maiſon étoit pleine de gardes & de mouſquetaires ; & l'on ne pouvoit aborder d'aucun côté. Elle tenta inutilement le paſſage, & fut toujours repouſſée.

J'étois dans une horrible inquiétude de ce qui ſe paſſoit chez madame la ducheſſe du Maine, que

je ne doutois pas qu'on n'arrêtât en même temps. Mais je jugeois bien qu'on ne m'en voudroit dire aucunes nouvelles. Je ſçus depuis que le duc de Bethune, capitaine des gardes de quartier, accompagné de monſieur de la Billarderie, lieutenant des gardes du corps, lui avoit porté l'ordre du roi pour la conduire en priſon, auquel elle ſe ſoumit ſans reſiſtance & avec une grande tranquillité. La Billarderie demanda à la femme qui étoit couchée dans la chambre de madame la ducheſſe duMaine, ſi elle n'étoit pas la demoiſelle de L..... Elle dit fort bien que non, n'enviant pas pour lors le traitement qu'on me deſtinoit.

Je reſtai ſeule avec mes trois gardes, depuis ſept heures du matin, juſqu'à onze, ſans rien ſçavoir de ce qui ſe paſſoit. Je demandai à l'un d'eux, avec qui je ne laiſſois pas de m'entretenir aſſez lé-

gerement, ſi je ne ſuivrois pas madame, en cas qu'on la transférât en quelque lieu. Il m'aſſura qu'on ne lui refuſeroit rien de ce qu'elle demanderoit. Cette eſpérance me tranquilliſa; mais je n'en jouis pas longtemps: car un autre garde vint dire au mien que la princeſſe étoit partie, & qu'ils pouvoient me laiſſer avec un ſeul mouſquetaire; ce qu'ils firent.

La nouvelle de ce départ, dont je n'étois point, me ſerra le cœur. Ce fut la premiere émotion que j'éprouvai. J'étois ſi préparée à tout le reſte, que je n'en avois ſenti aucun trouble. Je ne pus ſçavoir où l'on conduiſoit madame la ducheſſe du Maine. On me dit ſeulement qu'elle coucheroit ce jourlà à Eſſonne: d'où je jugeai fauſſement qu'elle ſeroit gardée à Fontainebleau. J'aurois été bien plus affligée, ſi j'avois ſçu alors qu'on la menoit en Bourgogne, gou-

vernement de monſieur le duc; pour la mettre dans la citadelle de Dijon; qu'elle alloit dans des carroſſes de louage, & n'avoit pour toute ſuite que deux femmes de chambre. On lui envoya peu après, à la ſollicitation de madame la princeſſe, mademoiſelle Desforges, parente de monſieur de Maleſieu, attachée depuis longtems à elle, ſans aucun titre. C'étoit ſe voir étrangement réduite, pour une princeſſe toujours environnée de monde, & qui ſe croit ſeule quand elle n'eſt pas dans la preſſe.

Le capitaine des gardes la quitta à Eſſone; & monſieur de la Billarderie, avec les détachemens des gardes du corps & des mouſquetaires, l'amena à Dijon, où il reſta quelque temps auprès d'elle. Il fut extrémement touché du malheur de cette princeſſe, & ne ſongea qu'à adoucir, par ſes ſoins, & par ſes ſervices, les horreurs de ſa captivité.

Monſieur le duc du Maine fut arrêté à Seaux, où il étoit reſté pendant le ſéjour que madame la ducheſſe du Maine avoit fait à Paris. On le conduiſit dans la citadelle de Dourlans, en Picardie, où il fut gardé par un officier nommé Favencour, qui le traita avec toute l'impoliteſſe & la dureté d'un véritable geolier. Monſieur de Maleſieu, reſté à Seaux avec monſieur le duc du Maine, y fut pris: on ſaiſit ſes papiers en ſa préſence; & l'on trouva dans ſon écritoire, ſous le replis du contrat de mariage de ſon fils, l'original de cette lettre du roi d'Eſpagne au roi de France, dont il avoit fait tant de perquiſitions, & tant déploré la perte. Auſſitôt qu'il l'apperçut, il ſe jetta deſſus & la déchira; mais monſieur Trudaine qui faiſoit la viſite de ſes papiers, en reprit les morceaux, qui furent bien conſervés; & on le mena à la baſtille.

Meſſieurs Daviſard & Barjeton, qui avoient travaillé aux mémoires ſur les rangs des princes légitimés & n'étoient point entrés dans l'affaire préſente, ſe trouverent enveloppés dans la diſgrace commune à tout ce qui étoit particulierement attaché à la maiſon du Maine. Le fils de monſieur de Maleſieu, lieutenant général d'artillerie, & le chevalier de Gavaudun, furent pris à Paris, chez madame la ducheſſe du Maine, en même-temps qu'elle. Sa fille d'honneur, mademoiſelle de Montauban, quoiqu'elle n'eût pas grande part à ſa confiance, eut le même ſort. Deux valets de chambre de la princeſſe, quatre de ſes valets de pied, deux frotteuſes de ſon appartement; toutes ces perſonnes, priſes d'un coup de filet, furent amenées le même jour à la baſtille. On fit l'honneur à l'abbé le Camus & à cette comteſſe ruinée, de les y mettre auſſi;

mais, je crois, un peu plus tard. On y fit venir peu après, du fond de ſa province, le vieux marquis de Boiſdavis, gentilhomme de Poitou, pour une lettre qu'il avoit écrite au duc du Maine, remplie d'offres de ſervices & d'aſſurances de dévouement à ſes interêts, qu'on trouva dans les papiers de ce prince.

Le cardinal de Polignac fut exilé à Anchin, une de ſes abbaïes en Flandres; le prince de Dombes, & le comte d'Eu ſon frere, envoyés à la ville d'Eu en Normandie, terre de monſieur le duc du Maine. La princeſſe ſa fille fut miſe, par madame la princeſſe, au couvent de la Viſitation de Chaillot. Toute cette maiſon fut ainſi diſperſée.

Renfermée dans ma chambre, tête à tête avec un mouſquetaire mal-informé, je ne pus rien apprendre de toutes ces choſes. Je

crois qu'il auroit dit volontiers ce qu'il auroit ſçu : car il s'offrit à me rendre tous les ſervices que je voudrois exiger de lui. Je n'en voulus recevoir aucun, tant par défaut de confiance, que pour ne pas lui donner, dans une conjoncture ſi délicate, quelque droit à ma reconnoiſſance. J'avois cependant une caſſette remplie de papiers non ſuſpects par rapport aux affaires d'état, mais qui me regardoient perſonnellement, dont j'aurois bien voulu me débarraſſer. Je crus, toute réflexion faite, qu'il valoit mieux qu'elle tombât entre les mains des miniſtres qu'en celles d'un mouſquetaire. Heureuſement celui-ci fut relayé par un autre, dans le temps qu'il commençoit de prendre trop d'intérêt à mes malheurs. Celui qui vint à ſa place, ne me parut pas ſi compatiſſant. Il m'exhorta ſeulement à faire un léger repas ; me faiſant preſque en-

tendre que ce pourroit être le dernier. Je ne ſçavois quelle exécution ſi bruſque il m'annonçoit, n'ayant nulle notion de ce qu'on vouloit faire de moi.

L'après-dîner, meſſieurs Fagon & Pariſot, maîtres des requêtes, vinrent prendre mes papiers. Je leur dis qu'ils y trouveroient quelques lettres galantes; qu'il étoit bon de les avertir qu'elles étoient d'un homme de quatre-vingt ans, quoiqu'écrites d'une main écoliere, parce qu'il étoit aveugle : c'étoit l'abbé de Chaulieu, & le ſecrétaire ſon petit laquais qui ne ſçavoit mot d'orthographe.

Ces meſſieurs examinerent mes livres, où ils ne trouverent rien à reprendre ; fouillerent par-tout, juſques ſous mes matelats ; & ne virent point cette caſſette que j'avois déſiré de ſouſtraire. Ils voulurent viſiter un coffre dont ma femme de chambre avoit la clef :

cela les obligea de la faire venir, & on la laiſſa enſuite avec moi; ce qui me fut d'une grande conſolation. Une heure ou deux après, un officier des mouſquetaires me vint dire que je me diſpoſaſſe à partir, ſans m'apprendre où l'on alloit me mener. Je lui demandai ſi la fille qui me ſervoit ne viendroit pas avec moi. Il me dit qu'il n'avoit nul ordre ſur cela, & ne pouvoit le permettre ſans ſçavoir la volonté du régent. Je le priai inſtamment de m'obtenir cette grace, qui ſeroit la ſeule que je demanderois. Il m'aſſura qu'elle me ſeroit accordée; & que cette fille me ſuivroit de fort près. Il emmena ſon mouſquetaire, me renferma dans ma chambre ſeule avec elle; & me dit, que dans une demi-heure on viendroit me chercher.

Cette pauvre Rondel, quoiqu'il n'y eût qu'un an qu'elle fût auprès de

de moi, & qu'on lui eût officieuſement conſeillé de ne me pas ſuivre, m'aſſura que quelque choſe qui pût arriver, elle ne me quitteroit point. J'eus lieu d'être auſſi contente de ſon bon ſens que de ſon affection.

La caſſette pleine de mes papiers, qui m'étoit reſtée, m'inquiétoit, quoiqu'il n'y eût que des bagatelles; & j'eus l'imprudence de lui dire de les jetter au feu quand je ſerois partie, & qu'elle ſe trouveroit ſeule dans ma chambre. Je lui donnai la clef: elle n'eut le loiſir de me faire aucune objection; car on vint auſſi-tôt me prendre, & l'on me mit dans un carroſſe avec trois mouſquetaires.

Il étoit ſept heures du ſoir. Je me doutai alors que la route ne ſeroit pas longue, & qu'on me menoit à la baſtille. J'y arrivai en effet. On me fit deſcendre au bout d'un petit pont où le gouverneur

me vint prendre. Après que je fus entrée, l'on me tint quelque temps derriere une porte, parce qu'il arrivoit quelqu'un des nôtres, qu'on ne vouloit pas me laiſſer voir. Je ne comprenois rien à toutes ces rubriques. Ceux-ci placés dans leurs niches, le gouverneur vint me chercher, & me mena dans la mienne. Je paſſai encore des ponts où l'on entendoit des bruits de chaînes, dont l'harmonie eſt déſagréable. Enfin j'arrivai dans une grande chambre où il n'y avoit que les quatre murailles fort ſales, & toutes charbonnées par le déſœuvrement de mes prédéceſſeurs. Elle étoit ſi dégarnie de meubles, qu'on alla chercher une petite chaiſe de paille pour m'aſſeoir; deux pierres, pour ſoutenir un fagot qu'on alluma; & on attacha proprement un petit bout de chandelle au mur, pour m'éclairer. Toutes ces commodités

m'ayant été procurées, le gouverneur ſe retira, & j'entendis refermer ſur moi cinq ou ſix ſerrures, & le double de verroux.

Me voilà donc ſeule vis-à-vis de mon fagot, incertaine ſi j'aurois cette fille qui devoit m'être une ſociété & un grand ſecours; plus en peine encore du parti qu'elle auroit pris ſur l'ordre non réfléchi que je lui avois donné, dont je vis alors toutes les conſéquences. Je paſſai environ une heure dans cette inquiétude, & ce fut la plus pénible de toutes celles qui s'écoulerent pendant ma priſon.

Enfin je vis reparoître le gouverneur, qui m'amenoit mademoiſelle Rondel. Elle lui demanda, d'un air fort délibéré, ſi nous coucherions ſur le plancher. Il lui répondit d'un ton goguenard aſſez déplacé, & nous laiſſa. Dès que je fus ſeule avec elle, je lui demandai qu'étoient devenus mes

papiers. Elle me dit qu'elle avoit ouvert la caſſette ; & que l'en ayant trouvée toute pleine, ſans que je lui en euſſe déſigné aucun dont il fallût principalement ſe défaire, elle avoit jugé qu'elle n'auroit jamais le loiſir de tout brûler, & moins encore le moyen d'empêcher que les cendres ne dépoſaſſent contr'elle & contre moi ; qu'au ſurplus elle avoit penſé qu'après la viſite faite dans ma chambre, on n'y reviendroit pas ; qu'elle avoit donc pris le parti de refermer la caſſette, & de la remettre dans l'endroit obſcur qui l'avoit dérobée aux premieres recherches. Elle me rendit ma clef. Je louai ſa prudence, qui avoit réparé une étourderie de ma part, dont les ſuites pouvoient être fâcheuſes.

Nous nous entretenions paiſiblement, lorſque nous entendîmes rouvrir nos portes avec fra-

cas : cela ne ſe peut faire autrement. On nous fit paſſer dans une chambre vis-à-vis de la nôtre, ſans nous en rendre raiſon. On ne s'explique point en ce lieu-là ; & tous les gens qui vous abordent ont une phiſionomie ſi reſſerrée, qu'on ne s'aviſe pas de leur faire la moindre queſtion.

Nous fûmes barricadées dans cette chambre auſſi ſoigneuſement que nous l'avions été dans l'autre. A peine y étions-nous renfermées que je fus frappée d'un bruit, qui me ſembla tout-à-fait inoui. J'écoutai aſſez longtemps, pour démêler ce que ce pouvoit être. N'y comprenant rien, & voyant qu'il continuoit ſans interruption, je demandai à Rondel ce qu'elle en penſoit. Elle ne ſçavoit que répondre : mais s'appercevant que j'en étois inquiéte, elle me dit que cela venoit de l'Arſenal dont nous n'étions pas loin ; que

c'étoit peut-être quelque machine pour préparer le ſalpêtre. Je l'aſſurai qu'elle ſe trompoit, que ce bruit étoit plus près qu'elle ne croyoit, & très-extraordinaire. Rien pourtant de plus commun. Je découvris par la ſuite que cette machine, que j'avois apparemment crue deſtinée à nous mettre en pouſſiere, n'étoit autre que le tourne-broche que nous entendions ; d'autant mieux que la chambre où l'on venoit de nous transférer, étoit au-deſſus de la cuiſine.

La nuit s'avançoit, & nous ne voyions ni lit, ni ſouper. On vint nous retirer de cette chambre où je me déplaiſois fort, n'étant pas ſortie de mon erreur ſur le bruit qui continuoit toujours. Nous retournâmes dans la premiere. J'y trouvai un petit lit aſſez propre, un fauteuil, deux chaiſes, une table, une jatte, un pot à l'eau,

& une eſpece de grabat pour coucher Rondel. Elle le trouva mauſſade, & s'en plaignit. On lui dit que c'étoient les lits du roi, & qu'il falloit s'en contenter. Point de réplique. On s'en va; l'on nous renferme.

Ce ſimple néceſſaire, quand on a craint de ne l'avoir pas, cauſe plus de joie que n'en peut donner la plus ſomptueuſe magnificence à ceux qui ne manquent de rien. J'étois donc fort aiſe de me voir un lit. Je n'aurois pas été fâchée d'avoir auſſi un ſouper. Il étoit onze heures du ſoir, & rien ne paroiſſoit. Je me ſouvins alors de l'exhortation de mon mouſquetaire pour me faire dîner; & je crus qu'inſtruit des us & coutumes du lieu, il ſçavoit qu'on n'y ſoupoit pas. La faim, qui chaſſe le loup hors du bois, me preſſoit; mais je ne voyois pas d'iſſue. Enfin le ſouper arriva, mais fort tard.

Les embarras du jour avoient cauſé ce dérangement : & je ne fus pas moins ſurpriſe le lendemain de le voir arriver à ſix heures du ſoir, que je l'avois été ce jour-là de l'attendre ſi longtemps.

Je ſoupai, je me couchai ; l'accablement m'auroit fait dormir, ſi la petite cloche, que la ſentinelle ſonne à tous les quarts d'heure, pour faire voir qu'elle ne dort pas, n'avoit interrompu mon ſommeil chaque fois. Je trouvai cette regle cruelle, d'éveiller à tous momens de pauvres priſonniers, pour les aſſurer qu'on veille, non pas à leur ſureté, mais à leur captivité : & c'eſt à quoi j'eus plus de peine à m'accoutumer.

Monſieur de Launay, gouverneur de notre château, venoit d'être inſtallé dans ſa place, quand nous y arrivâmes. Son prédéceſſeur, monſieur de Bernaville, étoit mort la veille. Celui-ci

étoit ſon parent & ſon éleve, qu'il avoit parfaitement façonné à toutes les pratiques de la geole. Il vint me voir le lendemain de mon entrée. Comme j'avois remarqué qu'il affectoit le ton plaiſant, je le pris avec lui ; il me trouva toute apprivoiſée. Je lui demandai des livres & des cartes à jouer. Il m'envoya quelques tomes dépareillés de *Cleopâtre*. Je m'en aidai en attendant mieux ; & je jouai au piquet avec Rondel. Elle me racontoit tout ce qu'elle avoit vu & oui dire, le jour qu'on nous avoit arrêtée, avant qu'elle fût renfermée avec moi. Quand elle avoit tout dit, je lui faiſois recommencer, & lui demandois ſans fin ce qu'elle ne pouvoit ſçavoir. J'étois curieuſe principalement d'apprendre quels étoient tous les compagnons de notre infortune. Elle me dit tous ceux qu'elle avoit vu arrêter en même

temps que moi à notre petit hôtel du Maine. Il nous en reſtoit bien d'autres à connoître. Nous aurons, dit-elle, une belle occaſion de les découvrir, dimanche à la chapelle; & je vous promets que je remarquerai bien tout. Nous ne ſçavions pas alors qu'on ne s'embarraſſe guere de faire pratiquer aux priſonniers les devoirs de la religion. Ce fut une diſtinction qu'on m'accorda, de me faire entendre la meſſe les fêtes & les dimanches. Mais je n'y gagnai rien pour les découvertes que j'en attendois; on me cacha ſous un pavillon, où je ne pouvois rien voir, ni être vue de perſonne.

On prend tant de précautions pour qu'un priſonnier n'en puiſſe appercevoir un autre, que le gouverneur me dit qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de faire mettre du papier à mes fenêtres qui donnoient ſur la cour intérieure du château.

Je lui repréſentai que c'étoit une peine inutile pour une aveugle comme moi. Il avoit remarqué qu'en effet je ne voyois guere, & ſe rendit, ſans ſonger que je me ſervirois des yeux de ma compagne. C'eſt ce que je fis. Elle paſſoit la plus grande partie du jour, à regarder au travers des vîtres, placée de façon qu'on ne la pouvoit voir, & que rien cependant ne lui échappoit.

Meſſieurs d'Argenſon & le Blanc chargés de notre affaire, venoient interroger les priſonniers. Nous les voïons paſſer la cour, & ſe rendre dans une ſalle au-deſſous de ma chambre. Le feu qu'on y allumoit lorſqu'ils devoient venir, rendoit de la fumée chez moi, & me donnoit d'avance un indice de leur arrivée. Il n'y a point d'obſervateurs plus attentifs que des gens en priſon. Le grand loiſir, le peu de diſtraction, le vif intérêt

les livrent tout entiers à cet exercice. Rien qu'ils ne faſſent pour découvrir la plus petite choſe.

Nos juges venoient ſouvent accompagnés de l'abbé Dubois ; & pour lors on croyoit voir Minos, Eaque & Rhadamante. Nous obſervions celui qu'on menoit ſubir leur interrogatoire, où l'abbé ne ſe trouvoit pas. Je me proſternois ſur mon plancher, pour tâcher d'en attrapper quelques mots : cela étoit pourtant impoſſible. Aucun ſon articulé n'arrivoit juſqu'à nous. On pouvoit tout au plus entendre un murmure confus, des éclats de voix, & diſcerner la chaleur ou la tranquillité du colloque. Malgré l'inſuffiſance de pareilles découvertes, nous nous y portions toujours avec la même ardeur.

Cependant j'attendois avec inquiétude le moment ou la ſcène me ſeroit perſonnelle. Je préparois des réponſes à tout ce que j'imaginois

qu'on me pourroit dire. J'en avois raſſemblé de quoi faire un volume. Aucune ne me ſervit. Et j'aurois pu dire, quand on m'interrogea :

J'avois réponſe à tout, hormis à *Qui va là ?*

Ce ne fut pas ſitôt que mon tour vint. Bien d'autres paſſerent avant moi. Quand monſieur le marquis de Boiſdavis fut appellé ; ils lui demanderent en quels lieux, & comment il avoit formé de ſi étroites liaiſons avec le duc du Maine. Je ne l'ai jamais vu, leur dit-il, non plus que ſon alteſſe royale. Comment donc, reprit le miniſtre, vous êtes-vous abſolument dévoué aux interêts de ce prince, au préjudice du régent ? Comme on s'affectionne ſans ſçavoir pourquoi, répondit Boiſdavis, pour un joueur plutôt que pour l'autre. Ils n'en tirerent rien de plus, quoiqu'on eût fait venir à grands frais, du fond de ſa pro-

vince tous les papiers de sa maison.

Le peu de précautions que j'avois prises en partant, toute occupée d'autre chose que de ce qui pouvoit m'être nécessaire, fit qu'au bout de quelques jours je me trouvai manquant de tout. Je n'avois que la cornette qui étoit sur ma tête, & pas plus de chemises qu'une héroïne de roman enlevée, sans avoir, comme elle, *la cassette aux pierreries*. Je ne trouvai de ressource que dans l'industrie de la pauvre Rondel, qui fit la lessive de tout mon linge dans une jatte à laver les mains. Je me coëffai, pendant cette expédition, d'un mouchoir blanc qui m'étoit resté. Ce fut dans cet extrême négligé que je reçus la premiere visite du lieutenant de roi de notre château. Il n'y a point de situation où une femme ne sente le déplaisir de se présenter avec désavantage à quel-

qu'un qui ne l'a jamais vue.

Ce lieutenant de roi, nommé monsieur de Maisonrouge, tout nouvellement dans cette place, ci-devant capitaine major de cavalerie, n'avoit jamais vu que son régiment. C'étoit un bon & franc militaire, plein de vertus naturelles, qu'un peu de brusquerie & de rusticité accompagnoient & ne défiguroient pas. Il n'avoit d'abord voulu voir ni mademoiselle de Montauban, ni moi: disant au gouverneur, quand il lui proposa de nous rendre visite: Que voulez-vous que j'aille dire à ces péronnelles, qui ne feront que crier & pleurer? Il l'assura que nous n'étions point si désolées. Il se résolut à nous voir. Il vint donc chez moi: Et pour me tenir un discours consolant, il me dit que je ne devois pas m'inquiéter de ma situation; que si madame la duchesse du Maine avoit eu des torts, je n'en serois

jamais reſponſable ; qu'on m'excuſeroit ſur la néceſſité où j'avois été de lui obéir. Un tel propos me fut ſuſpect ; & je ne doutai preſque point que cet homme, que je ne connoiſſois pas alors, ne vînt me tendre un piége. Je lui dis que je ne fondois pas ma ſécurité ſur ce qui m'étoit perſonnel ; mais qu'étant perſuadée qu'on ne trouveroit rien contre madame la ducheſſe du Maine, je ne pouvois appréhender que ſes fautes rejailliſſent ſur moi ; que ſi elle en eût fait où j'euſſe participé, je ne me croirois pas diſculpée par des commandemens auſquels on ne doit jamais ſe ſoumettre. Etonné d'entendre raiſonner ſi tranquillement quelqu'un qu'il avoit cru trouver dans les excès de déſeſpoir, il ſe prit d'affection pour moi dès ce premier moment, & s'accoutuma à me voir très ſouvent.

Au fort de la diſette où je me

voyois de toutes choſes, le gouverneur vint chez moi, ſuivi d'un ballot de toutes mes nippes, avec une bourſe pleine d'or. Je n'aurois ſçu d'où venoit cet utile ſecours, ſi je n'avois reconnu la bourſe que j'avois faite & donnée autrefois à monſieur de Valincourt. C'étoit lui qui, ſans craindre de m'avouer dans un temps où mes amis n'oſoient me connoître, & qui plus obligé que perſonne à garder des meſures par rapport à ſon maître, alla d'abord demander aux miniſtres, non-ſeulement de me rendre ce ſervice; mais encore la liberté de m'envoyer toutes les ſemaines une feuille de papier ouverte, contenant pluſieurs demande ſur les choſes dont je pouvois avoir beſoin. Elle avoit une grande marge, ſur laquelle; ſuivant la permiſſion qu'il m'en avoit obtenue, je répondois par monoſyllabes à chaque article, en

préſence du gouverneur, qui me l'apportoit & la lui renvoyoit. Cet heureux ſecours ne me manqua point, depuis le moment qu'il fut accordé, juſqu'à celui où je fus remiſe en liberté; & monſieur de Valincourt ne ſe rebuta pas d'entrer dans les plus petits détails de tout ce qui m'étoit néceſſaire ou ſimplement agréable, ſans oublier même ce qui regardoit ma femme de chambre. Il ne négligea pas non plus de faire retirer & mettre chez lui mes meubles, qui auroient été perdus dans cette maiſon de louage, rendue auſſitôt après qu'on nous y eût arrêtés. Des attentions ſi ſuivies en des choſes ſi peu éclatantes, portoient le caractere d'une vraie amitié, dont le ſoin actif me rendoit tout ce que j'aurois pu attendre de moi-même en pleine liberté.

Soulagée ainſi des plus grandes peines de mon état, j'en aurois

gouté le repos, s'il n'eût été troublé par une funeſte penſée qui m'aſſiégeoit continuellement. Quelques jours avant que je fuſſe à la baſtille, l'abbé de Chaulieu m'avoit conté, à l'occaſion de tous les gens qu'on y mettoit, des hiſtoires effrayantes de ce qui s'y paſſoit; entr'autres, celle d'une femme de condition, à qui autrefois on y avoit donné la queſtion, ſans lui faire ſon procès; & ſi rudement, qu'elle en étoit demeurée eſtropiée toute ſa vie. Il prétendoit que ce moyen y étoit ſouvent employé ſans aucune formalité, & que l'exécution s'en faiſoit par les valets de la maiſon. Cette opinion, qu'il m'avoit miſe dans l'eſprit, avoit de quoi m'allarmer. Je paſſois pour inſtruite du ſecret de l'affaire. J'étois ſans doute ſuppoſée auſſi foible que les femmes ont coutume de l'être, d'ailleurs un perſonnage peu important. Il

y avoit toute apparence que, ſi l'on tentoit cette voie, le choix tomberoit ſur moi. Frappée de cette idée, j'avois un extrême déſir d'en éclaircir les fondemens ; mais je ne ſçavois comment m'y prendre. Je hazardai, un jour que j'étois avec notre lieutenant de roi, d'amener la converſation ſur pluſieurs choſes que j'avois oui dire qui ſe faiſoient à la baſtille. Il les traita la plupart de contes puériles. Enfin baiſſant le ton, comme on fait ordinairement quand on eſt embarraſſé, je lui dis qu'on prétendoit qu'on y donnoit quelquefois la queſtion ſans forme de procès. Il ne me répondit rien. Nous nous promenions dans ma chambre pendant cet entretien. Il fit encore un tour, & s'en alla aſſez bruſquement. Je demeurai toute éperdue, & plus perſuadée que jamais du ſiniſtre traitement qu'on me deſtinoit. Je crus que notre

homme en étoit informé, & que cette connoiſſance lui avoit fermé la bouche ; ne voulant ni prévariquer dans ſon miniſtere, ni avancer, par la prévoyance, le mal que je devois ſubir. Je continuai de me promener à grands pas, faiſant ſur ce ſujet de profondes réflexions. Je n'avois à cœur que de bien-faire ; & je ne me ſouciois, ni de ſouffrir, ni de mourir : mais je craignois ce que peut, contre les réſolutions les plus fortes, l'excès de la douleur ; & je n'oſois me répondre de moi, dans un cas où je n'avois pas ma propre expérience pour garant. J'en appellai d'étrangeres à mon ſecours. Pourquoi ne ferois-je pas, me diſois-je, ce que d'autres ont fait ? On ſouffre des opérations affreuſes, pour ſauver ſa vie. Que fait la douleur ? elle arrache des cris, & ne peut vous forcer d'articuler des paroles. Après cet exa-men

je me tranquilisai, & j'espérai de moi, soutenue par de puissans motifs, ce qui n'étoit pas au-dessus des forces de la nature. Je m'apperçus par la suite que notre lieutenant étoit sourd d'une oreille ; & me ressouvenant que j'avois adressé mon interrogation de ce mauvais côté, je ris de la vaine frayeur que son apparente circonspection m'avoit causée.

Je n'en étois pas encore délivrée, lorsque je fus appellée pour être interrogée par nos commissaires. Je pris la précaution de mettre un peu de rouge que j'avois dans ma poche, quoique je ne m'en serviſſe jamais, pour dérober, autant qu'il me seroit possible, l'altération de mon visage propre à me déceler. Il y avoit déja trois semaines que j'étois en prison, quand ces messieurs me parurent. Le garde des sceaux, avec son air sévere, me dit de

m'asseoir, ensuite d'ôter mon gand. J'ôtai celui de la main gauche, ne sçachant de quoi il s'agissoit. Il me dit de l'ôter de la droite, & de la lever. Je fis tout ce qu'il voulut, bien résolue de ne lui dire que ce qui me plairoit.

Il me demanda en quels lieux & de quelle maniere j'avois passé ma vie. Je lui dis que j'avois été en couvent depuis ma naissance, jusqu'à ce que je fusse chez madame la duchesse du Maine. Mon histoire fut courte. Ensuite il me dit que cette princesse avoit une grande confiance en moi. Je répondis que mon sexe, & la place que j'occupois auprès d'elle, ne comportoient pas cette grande confiance. On me répliqua que j'étois une partie des nuits avec madame la duchesse du Maine; & l'on s'informa à quoi se passoit ce temps-là. Je dis que c'étoit à faire une lecture pour l'endormir. Mon-

ſieur le Blanc dit qu'il n'étoit pas vraiſemblable que cette lecture ne fût ſouvent interrompue : j'en convins. Et par quels propos, reprit-il ? C'étoit ordinairement, lui dis-je, ſur le ſujet de la lecture. Madame la ducheſſe du Maine, reprit encore monſieur le Blanc, a l'eſprit trop vif, pour traiter longtemps la même matiere, ſans y en mêler d'autres. Auſſi faiſoit-elle, répondis-je ; & ſes diſcours étoient ſi divers, qu'il ne me ſeroit pas poſſible de m'en ſouvenir. On ajouta : Vous étiez ſecrétaire de madame la ducheſſe du Maine. Je dis que je n'en avois jamais porté le titre, ni exercé la fonction ; qu'à la vérité, je prenois ſoin de ſes livres, & que je me mêlois de petites diſcuſſions qui avoient rapport à cet emploi. On m'allégua que j'avois ſouvent écrit au bibliothécaire de la bibliotheque du roi. Je dis que madame la ducheſſe du

Maine,

Maine, dans le temps qu'elle faiſoit des écrits ſur ſon affaire des rangs, ayant eu beſoin de pluſieurs livres qu'elle faiſoit demander à la bibliotheque, elle m'avoit chargée de ce ſoin. Après cela, il me fut dit qu'on avoit en main beaucoup de lettres que j'avois écrites à un abbé. J'héſitai quelques momens à répondre, ne pouvant me remettre ce que c'étoit que ces lettres. Enfin rappellant mon ſouvenir, je dis qu'apparemment elles étoient écrites à un abbé le Camus qui avoit offert ſes ſervices à madame la ducheſſe du Maine, pour écrire ſur la conteſtation des rangs; que l'incapacité du perſonnage l'avoit réduite à n'accepter de ſa part que des recherches qui avoient rapport à la matiere dont il s'agiſſoit; qu'elle lui avoit dit de me les communiquer; & que cette commiſſion avoit fourni, pendant un temps, nouvelle oc-

casion chaque jour à l'abbé le Camus de m'écrire, pour m'envoyer ſes remarques; que madame la ducheſſe du Maine, touchée de ſes ſoins, tout inutiles qu'ils étoient, m'avoit ordonné de lui témoigner, de fois à autre, qu'elle lui en étoit obligée. Les lettres même, ajoutai-je, font foi qu'il n'étoit pas queſtion d'autre choſe. On m'objecta qu'il y étoit fait mention de la *conſtitution*. Je répondis que je ne m'étois jamais occupée de matieres que je n'entendois point, & qui étoient ſi peu de ma compétence. On me dit enſuite qu'on avoit trouvé un papier déchiré dans la chambre de madame la ducheſſe du Maine, le jour qu'on l'avoit arrêtée; & qu'il falloit que ce fût moi qui l'eût déchiré. Cela n'étoit pas, je l'affirmai. Puis l'on me demanda ſi elle avoit ſçu qu'elle dût être arrêtée. Je dis qu'il en avoit couru des bruits qui avoient

été jusqu'à elle ; mais qu'il ne m'avoit pas paru qu'elle y eût fait grande attention.

Je croyois toujours qu'on m'alloit dire des choses plus embarrassantes, & que c'étoit pour me dépaïser qu'on m'entretenoit de ces bagatelles. J'y fus trompée. On ne me dit pour lors rien de plus important.

Monsieur le Blanc sortit, pour faire avertir quelqu'autre prisonnier qu'ils vouloient voir. Monsieur d'Argenson, seul avec moi, me demanda fort gracieusement si j'étois bien traitée & me fit voir que c'étoit son intention ; d'où je jugeai que je lui avois été recommandée de bonne part. En effet, la marquise de Lambert avoit témoigné à une personne qui avoit beaucoup de crédit sur lui, de ses amies à elle, tout l'intérêt qu'elle prenoit à moi.

Je fus assez contente de la fa-

çon dont je m'étois tirée de cette premiere occaſion, ſans paroître embarraſſée, ni intimidée, n'ayant dit que ce que je voulois dire, & ne m'étant preſque pas écartée du vrai, dans lequel il me ſemble que l'eſprit, forcé à quelque détour, rentre auſſi naturellement, que le corps qui circule, ratrappe la ligne droite. Je crus pouvoir me répondre que je ſoutiendrois bien mon rôle juſqu'au bout. Comme il n'y avoit que ma conduite qui pût dépendre de moi, & que d'ailleurs je ſçavois que les princes ſe tirent toujours d'affaire, je ceſſai de m'agiter. Je fus pourtant extrêmement touchée, quand j'appris que madame la ducheſſe du Maine étoit renfermée dans la citadelle de Dijon : mais hors quelques circonſtances affligeantes que je découvrois de temps en temps, ma vie étoit douce & tranquille : j'y trouvois même plus de liberté

que je n'en avois perdu. Il eſt vrai qu'en priſon, l'on ne fait pas ſa volonté ; mais auſſi l'on n'y fait point celle d'autrui. C'eſt au moins la moitié de gagné. L'éloignement de toutes ſortes d'objets y écarte les déſirs, ou l'impoſſibilité d'en ſatisfaire aucun les étouffe dès leur naiſſance. Il n'en eſt pas de même dans la ſervitude : tout s'y offre & ſe refuſe en même-temps à nos ſouhaits. Là encore on eſt exempt des aſſujettiſſemens, des devoirs, des égards de la ſociété ; &, à tout prendre, c'eſt peut-être le lieu où l'on eſt le plus libre. Il me ſembla du moins alors que ce paradoxe pouvoit ſe ſoutenir par des raiſons aſſez plauſibles.

Je ne ſentis point en priſon l'ennui qu'on y redoute principalement. Ce ſentiment, ſi c'en eſt un, & que ce ne ſoit pas plutôt leur entiere privation, incompa-

tible avec les troubles & les inquiétudes qui s'emparerent de moi dans les premiers temps, ne put d'abord me saisir. Je m'en garantis quand je fus plus calme, par les occupations que je me fis, & par tous les amusemens qui se présenterent à moi, que j'avois soin de recueillir. Ce n'est pas l'importance des choses qui nous les rend précieuses ; c'est le besoin que nous en avons. Je fus étonnée du parti que je tirai d'une chatte, que j'avois demandée simplement dans l'intention de me délivrer des souris dont j'étois persécutée. Cette chatte étoit pleine ; elle fit ses petits chats, & ceux-ci en firent d'autres. J'eus le loisir d'en voir plusieurs générations. Cette jolie famille faisoit des jeux & des danses devant moi, dont je me divertissois fort bien, quoique je n'aie jamais aimé aucune sorte de bêtes.

Je pris auſſi un goût, qui m'étoit tout nouveau pour le jeu & pour l'ouvrage. Toutes ces choſes miſes à leur place, me délaſſoient des lectures ſérieuſes dont je faiſois ma principale occupation. Cette expérience m'apprit que ce qui rend les divertiſſemens les plus vifs, inſipides pour les gens dont la vie en eſt uniquement remplie, c'eſt qu'ils perdent leur véritable fonction, qui eſt de repoſer le corps où l'eſprit fatigué du travail. Elle m'a fait penſer auſſi que chaque état a ſes plaiſirs, même celui de la vieilleſſe & de l'infirmité. Il n'y en a point qui faſſe naître tant de beſoins : leur ſoulagement a plus de délices, que la jouiſſance des biens qu'une eſpece de néceſſité n'a pas précédée. Cette réflexion eſt propre à diminuer la crainte des ſituations fâcheuſes où l'on peut tomber. On les en-

visage, comme on fait l'habitation de la zône torride, qui semble insoutenable, parce qu'on ne considere que l'excessive chaleur qu'il y doit faire, sans songer aux vents & aux pluies qui la temperent.

Fin du tome premier.

BRITISH
10 MY 72
MUSEUM